Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Baronne Emmuska Orczy

LA VENGEANCE DE SIR PERCY

(1927)

Sir Pircy Hits Back
Traduit par Charlotte et Marie-Louise Desroyses

Table des matières

1

L’auberge des Amandiers

À l’endroit même où l’*Hôtel Moderne* dresse aujourd’hui sa prétentieuse façade, s’élevait alors une simple maisonnette au toit de tuiles rouges et aux murs blanchis à la chaux. Elle appartenait à un certain Baptiste Portal, vieux paysan dauphinois, qui rafraîchissait passants et voyageurs avec le petit vin suret du pays, ou les réconfortait à l’occasion avec un petit verre d’eau-de-vie. En dehors de cela, Baptiste Portal occupait ses loisirs à vitupérer contre la nouvelle auberge de la Poste qui, disait-il, ruinait son commerce. Lui, Baptiste Portal, ne voyait pas l’utilité de cette auberge, pas plus que celle des chaises de poste. Avant toutes ces nouveautés, les voyageurs se contentaient d’un bon cheval pour patauger le long des chemins boueux, ou de la vieille diligence qui soulevait derrière elle de si beaux nuages de poussière. À quoi bon changer ? Est-ce que le vin des *Amandiers* n’était pas meilleur que l’espèce de vinaigre que l’on servait à cette fameuse auberge de la Poste ?

La maison Portal s’appelait *Les Amandiers* à cause de deux arbustes anémiques aux branches tordues qui se couvraient de fleurs pâles au printemps, et de poussière en été. Devant la maison, contre le mur blanchi à la chaux, il y avait un banc de bois sur lequel les clients privilégiés de Baptiste venaient s’installer, les soirs de beau temps, pour joindre leurs critiques à celles du vieux bonhomme sur ces gens du gouvernement de Paris et toutes leurs idées nouvelles.

De cet endroit sur la hauteur, on avait une vue superbe sur la vallée du Buech, puis, au-delà de Laragne, sur les sommets du

Pelvoux, tandis que sur la droite se dressait la vieille citadelle de Sisteron avec ses tours et ses fortifications et l'imposante église Notre-Dame. Mais vues grandioses, rivières sinueuses, pics neigeux et forteresses médiévales n'intéressaient pas, à beaucoup près, les clients de Baptiste Portal autant que le prix des amandes et la hausse constante du coût de la vie.

Cet après-midi du mois de mai 1794, comme le mistral arrivant des hauteurs neigeuses du Pelvoux soufflait sans merci à travers la vallée, le froid et la poussière avaient fait rentrer les clients du brave Portal à l'intérieur de l'auberge. La pièce, basse de plafond, ornée de guirlandes d'oignons qui pendaient des poutres en compagnie d'ail, de basilic et autres plantes potagères, et parfumée par l'arôme du pot-au-feu mijotant dans la cuisine, offrait cette atmosphère intime, tiède et odorante qu'apprécie particulièrement tout natif du Dauphiné.

Rien n'aurait marqué ce jour-là plutôt qu'un autre dans la mémoire des clients de Portal si un détachement de soldats, commandé par un officier subalterne, n'était arrivé aux *Amandiers* en fin d'après-midi.

Ce détachement venait d'Orange avec la mission de rassembler les jeunes gens désignés pour l'armée, et l'aubergiste Portal avait été requis de lui fournir le vivre et le couvert.

Bien sûr, les soldats, en tant que soldats, n'étaient guère en odeur de sainteté auprès des bonnes gens de Sisteron qui fréquentaient *Les Amandiers,* surtout s'ils venaient chercher les jeunes gens du pays pour en faire de la chair à canon et prolonger cette funeste guerre contre les Anglais, qui était cause du renchérissement de la vie et enlevait tant de bras aux travaux des champs. Mais d'autre part, les soldats, en tant que compagnie, étaient plutôt les bienvenus. Ils apportaient des nouvelles du monde extérieur – mauvaises pour la plupart, il est vrai, mais des nouvelles tout de même. Et si on frémissait d'horreur

au récit de ce qui se passait à Paris, à Lyon, et même dans la proche ville d'Orange, il y avait aussi d'amusantes histoires à entendre sur la vie des camps, des plaisanteries, des chansons, bref quelque chose de vivant qui venait animer ce coin perdu du Dauphiné.

Les soldats, comme de juste, occupaient les meilleures places. Ils étaient là une vingtaine, assis coude à coude sur les bancs de chaque côté de l'officier. Celui-ci, autant qu'on en pouvait juger, devait être un lieutenant, car à présent, on ne pouvait distinguer un gradé de ses hommes que par les épaulettes. Ah ! il n'y avait rien de comparable entre ces officiers de la République et les beaux militaires qui commandaient jadis les armées du roi.

En tout cas, ce lieutenant n'était vraiment pas fier. Installé au milieu de ses hommes, il plaisantait et buvait avec eux. Et voilà qu'il invitait maintenant l'ami Portal à boire « à la santé de la République et du citoyen Robespierre, du grand, de l'incorruptible Robespierre ! »

Baptiste n'avait pas osé refuser, parce que les soldats sont des soldats, et que le lieutenant avait pris la peine d'expliquer que si la guillotine ne chômait pas, c'était parce que les Français n'étaient pas tous de bons républicains.

– Nous avons coupé la tête à Louis Capet ainsi qu'à la veuve Capet, avait-il ajouté d'un ton significatif. Cependant il y a encore dans le pays de mauvais patriotes qui souhaitent le retour des tyrans.

Comme tous les vieux paysans du Dauphiné, Baptiste avait appris dans son enfance à adorer Dieu et à révérer le roi. Le régicide lui paraissait un crime impardonnable. En outre, Baptiste était choqué d'entendre nommer « Louis Capet » et « veuve Capet » le feu roi Louis XVI et son auguste épouse. Mais il garda

ses réflexions pour lui et termina son vin en silence. Ce qu'il pensait ne regardait personne.

Puis la conversation dériva, et il fut question des aristos et de leur entêtement à se cramponner à la terre qui, de droit, appartient au peuple. Ni Baptiste, ni ses clients ne pouvaient tenir tête au lieutenant sur de tels sujets. N'osant pas discuter, ils se contentaient de branler la tête et de soupirer quand les soldats lançaient de grosses plaisanteries contre de nobles familles estimées de tout le monde dans la région.

Les Frontenac, de Laragne, par exemple. Eh bien ! voilà qu'aux yeux du lieutenant les Frontenac étaient de mauvais patriotes, des tyrans et des traîtres. Le citoyen Portal les connaissait-il ?

Certes oui, Portal les connaissait ; et d'autant mieux qu'il était natif lui-même de Laragne ; mais il ne pouvait imaginer que les Frontenac fussent des traîtres. Comment M. le comte, qui s'y connaissait mieux que personne à dix lieues à la ronde sur la question du bétail et de la production des amandes, pouvait-il être un mauvais patriote ? Et Mme la comtesse qui était la bonté même ? Et mademoiselle, si frêle et si maladive, la pauvrette ?

Là-dessus, le lieutenant admonesta sévèrement Baptiste pour avoir dit « M. le comte » et « Mme la comtesse ». Sacrebleu ! Il n'y avait plus d'aristocrates ni de privilégiés.

– Nous sommes tous maintenant des citoyens de la République et des égaux, conclut-il avec emphase.

Le silence respectueux qui suivit cette déclaration calma un peu le patriotisme agressif du lieutenant Godet. Il voulut bien alors confier à son hôte qu'il était chargé, entre autres missions, de perquisitionner chez quelques ci-devant de la région, et que

si la moindre chose compromettante était découverte chez eux, leur compte serait bon. Ce n'était pas pour rien que la Convention avait édicté la loi des Suspects.

Nouveaux hochements de tête et regards interrogateurs.

– Les Comités révolutionnaires ont l'ordre d'arrêter toutes les personnes suspectes, poursuivit Godet, plein de son sujet. Et sont suspects tous ceux qui, par leurs actes ou par leurs écrits, ou par… euh… toute autre chose… euh… éveillent la suspicion.

Cette explication, bien que peu lumineuse, n'en produisit pas moins un effet de malaise, et les clients du père Portal considérèrent leur verre en silence. Au bout de la salle, à côté de la petite fenêtre basse, deux bûcherons prêtaient une oreille attentive. Ils n'osaient se mêler à la conversation, car ils étaient étrangers au pays ; sans doute, des vagabonds désireux de gagner quelques sous en travaillant pour l'un ou pour l'autre. L'un deux était petit et mince, mais vigoureux d'aspect. L'autre, beaucoup plus âgé, avait les épaules voûtées et des cheveux gris dont de longues mèches retombaient sur son front. Il était secoué constamment par une toux déchirante qu'il s'efforçait de dominer à cause de la compagnie.

– Mais, citoyen lieutenant, risqua le brave Portal, à quoi voit-on que quelqu'un est suspect ?

– Si tu es un bon patriote, répondit le lieutenant, tu dois pouvoir reconnaître un suspect n'importe où. Ton devoir alors est de le saisir au collet et de le traîner devant le Comité le plus proche qui le fera aussitôt jeter en prison. Or, mettez-vous bien dans la tête que tous les ci-devant sont suspects.

La façon dont il prononça ces derniers mots fit frissonner tout le monde.

À l’autre bout de la salle, le vieux bûcheron fut pris d’un terrible accès de toux.

– Ah ! c’est la petite Fleurette qui pleurerait s’il arrivait jamais quelque chose à made… aux citoyens du château, dit le vieux Portal en hochant tristement la tête.

– Qui ça, Fleurette ? demanda le lieutenant.

– La fille d’Armand, de Laragne. Vous le connaissez peut-être, le citoyen Armand ?… Mais quoi !…

Ahuri, Baptiste fixait l’officier qui avait éclaté de rire.

– La fille du citoyen Armand, dis-tu ? demanda-t-il quand son accès de gaieté se fut calmé.

– Mais oui, et il n’y a pas de plus jolie fille dans toute la région. Pourquoi le citoyen Armand n’aurait-il pas de fille ?

– Est-ce que les tigres ont des enfants ? rétorqua le lieutenant.

Cette phrase incompréhensible jeta un nouveau froid, et la conversation languit après cela. Même les histoires de la vie militaire que les soldats s’étaient mis à conter avec entrain ne provoquèrent pas beaucoup de rires.

D’ailleurs il se faisait tard. Informé qu’il y avait derrière la maison une assez vaste remise avec quantité de bonne paille, le lieutenant décida que ses hommes s’en contenteraient, et il leur donna l’ordre d’y aller dormir. Lui-même s’était mis à bâiller en disant qu’il espérait bien que le père Portal avait un bon lit à lui offrir. Les clients habituels des *Amandiers* vidèrent leurs gobelets, payèrent leur écot et sortirent l’un après l’autre dans la nuit.

Le vent était tombé. Plus un nuage. Le ciel bleu sombre était piqueté d'étoiles. La lune ne se montrait pas encore et l'atmosphère était imprégnée de parfums. Une belle nuit en vérité, dans la paix et la douceur de la nature.

La nature se montrait douce et bienfaisante, tandis que les hommes, eux, étaient méchants et cruels. La loi des Suspects ! chaque citoyen convié à espionner et dénoncer son voisin ! Jamais pays civilisé n'avait édicté une loi pareille.

Cette révolution n'était-elle pas la plus belle de toutes celles qui avaient secoué le monde et n'ouvrait-elle point dignement une nouvelle ère de Liberté et de Fraternité ?

2

Conciliabule dans une mansarde

Les soldats étaient maintenant dans la remise et le lieutenant dans sa chambre. Lui, l'officier commandant le détachement, avait droit à dormir dans un lit, qui était en l'occurrence le lit du vieux Portal. Quant au vieux Portal et à sa femme, ils pouvaient s'estimer très honorés de lui avoir cédé leur chambre. Où coucheraient-ils eux-mêmes, le lieutenant Godet s'en souciait fort peu.

Le reste de la compagnie s'était dispersé, chacun regagnant sa demeure. Les deux bûcherons – bûcherons ou charbonniers, ils avaient l'air surtout de vagabonds – avaient été les derniers à quitter l'auberge. Ils s'en allaient d'un pas traînant, car l'un était vieux et l'autre boitait, et tournèrent bientôt dans une ruelle étroite qui menait à la rivière. Cette ruelle était bordée de maisons aux toits débordants entre lesquelles le soleil pénétrait rarement. Des volets vermoulus grinçaient sur leurs gonds rouillés ; une odeur de soupe aux choux et d'eau croupissante flottait entre les murs.

Les deux hommes entrèrent dans une de ces masures et gagnèrent à tâtons un escalier obscur qu'ils montèrent en silence. Arrivé en haut, l'un d'eux ouvrit d'un coup de pied une porte qui gémit sous le choc, et entra, suivi de son compagnon, dans une mansarde au plafond incliné, noirci par les ans. Au milieu de la pièce se dressait une table de bois entourée de trois chaises branlantes et sur laquelle deux chandelles allumées coulaient dans leurs bougeoirs d'étain. Un homme jeune, vêtu d'un manteau de voyage usé, chaussé de lourdes bottes et coiffé d'un

tricorne défraîchi, était assis sur une des chaises. Son attitude, les bras allongés sur la table, la tête reposant sur ses bras, montrait qu'il était certainement en train de dormir quand la porte s'était ouverte si brusquement. Le bruit lui fit lever la tête. Alors il s'étira, bâilla, et finalement s'exclama en anglais : *Ah ! at last !*

L'un des vagabonds, celui qui toussait si fort à l'auberge et qui venait de se redresser, déployant une stature d'athlète, partit d'un rire léger.

– Tony, fainéant que vous êtes, lança-t-il, j'aurais bien envie de vous jeter en bas de l'escalier ! Qu'en dites-vous, Ffoulkes ? Pensez que pendant que nous trimions tous les deux, cet animal de Tony dormait comme une souche !

– C'est cela, jetons-le dehors, approuva son compagnon, qui ne boitait plus et auquel on venait de donner le nom de Ffoulkes.

– Que pouvais-je faire d'autre ? protesta Tony. Vous m'aviez dit d'attendre : j'attendais. J'aurais beaucoup mieux aimé aller avec vous.

– Je ne le crois pas, dit Ffoulkes d'un air de doute, car il vous aurait fallu être aussi sale que Blakeney et moi. Regardez-le : avez-vous jamais vu quelqu'un de si dégoûtant ?

– Parbleu ! s'exclama Blakeney en regardant ses mains longues enduites de poussière de charbon, je ne sais pas vraiment si j'ai jamais été aussi crasseux de mon existence ! Vite, de l'eau et du savon ! commanda-t-il avec un geste impérieux. De l'eau et du savon, ou je meurs !

Tony haussa les épaules.

– Voilà le savon, dit-il. (Et, fouillant dans la vaste poche de son manteau, il en tira un morceau minuscule qu'il jeta sur la table.) Mais, pour ce qui est de l'eau, il n'y en a pas une goutte. On en trouve seulement dans la cuisine que notre respectable logeuse a bouclée pour la nuit. Il ne faut rien gaspiller, affirme-t-elle, pas même l'eau.

– À la bonne heure ! Des gens économes que ces Dauphinois, commenta Blakeney en hochant gravement la tête. N'avez-vous pas essayé des espèces sonnantes ?

– Si fait. Mais mad… pardon, la citoyenne Marteaux m'a regardé de travers et traité d'aristo. Elle m'a même menacé de je ne sais quel comité. Impossible de discuter avec elle car elle empestait l'ail.

– Et quand il y a de l'ail dans l'air, Tony, vous n'êtes plus qu'un fieffé poltron.

– C'est vrai, admit Tony, et c'est pourquoi vous me faites si peur tous les deux en ce moment.

Tous se mirent à rire et puisque se laver était hors de question, Sir Percy Blakeney et Sir Andrew Ffoulkes s'assirent chacun sur une chaise branlante. Leur accès de gaieté terminé, ils passèrent sans plus tarder aux affaires sérieuses.

– Quelles sont les dernières nouvelles ? demanda Lord Tony.

– Ceci, répondit Sir Percy : ces suppôts de Satan envoient des détachements de soldats par tout le pays pour dépister et arrêter les traîtres. Nous savons assez ce que cela veut dire.

– Opèrent-ils déjà par ici ? s'enquit Lord Tony.

– Nous venons d'entrer en contact avec un de ces détachements, répondit Ffoulkes.

– Eh ! oui, dit Blakeney, Ffoulkes et moi venons de passer deux heures en compagnie de soldats débraillés, dans une salle de cabaret où l'odeur d'ail qui parfumait l'atmosphère vous aurait fait fuir. Ma parole ! mes cheveux en sont encore tout imprégnés.

– Est-ce que vous avez quelque chose en vue ? demanda Tony qui connaissait assez son chef pour deviner qu'il avait l'esprit préoccupé en dépit de son ton plaisant.

– Oui, répondit Blakeney. Le détachement qui est logé aux *Amandiers* paraît s'intéresser d'une façon regrettable à une famille de Frontenac qui m'avait été signalée, et au sujet de laquelle je me suis informé il y a quelques jours, tandis que je voiturais du fumier chez un fermier de Laragne. Sale invention que le fumier, par parenthèse ! Cette famille comprend le père, la mère et une fille infirme. Je me suis arrangé pour rencontrer le comte de Frontenac, un optimiste incorrigible qui se refuse à croire qu'on puisse lui vouloir du mal. Je m'étais présenté comme un agent royaliste au courant des arrestations projetées ; mais il m'a été impossible de le convaincre. J'ai déjà rencontré ce genre d'homme. Un réveil terrible l'attend demain.

Sir Percy garda le silence un instant. Un pli s'était creusé entre ses sourcils. Son intelligence pénétrante et constamment en éveil était déjà au travail, imaginant les circonstances du drame qui allait peut-être se dérouler dans un avenir immédiat : la perquisition, l'arrestation, le jugement sommaire et le massacre de trois innocents sans défense.

– Si sot et si obstiné qu'il soit, je ne puis m'empêcher d'être peiné pour le comte, dit-il au bout d'un moment. Mais c'est la mère et la fille qu'il faut à tout prix soustraire à ces sauvages. Je

les ai aperçues. La jeune infirme, petite et chétive, fait pitié ! Je ne puis supporter la pensée que…

Il s'interrompit brusquement. Inutile d'en dire davantage. Ils se comprenaient à demi-mot, ces hommes qui, si souvent, avaient bravé la mort ensemble, dans cette valeureuse Ligue du Mouron Rouge dont le but, en ces temps tragiques, était de secourir les innocents et les faibles. Les deux qui se trouvaient là, près du chef, dans cette mansarde obscure et misérable, étaient ses lieutenants les plus chers. Les autres n'étaient pas loin, éparpillés dans les environs, déguisés, occupés à quelque travail mercenaire afin d'entrer en contact avec les gens du pays ; se cachant dans des cabanes ou dans les bois, épiant, observant, tous aux ordres de Blakeney et prêts à répondre à son appel.

– Tenez, dit Sir Percy après avoir réfléchi un moment, voici, je crois, comment il vaut mieux opérer. La première chose à faire est d'aller trouver Hastings et Stowmaries afin qu'ils avertissent les autres et leur disent que notre centre de ralliement sera la ferme abandonnée des Quatre-Chênes, à un quart de lieue à droite de la route, avant d'arriver à Laragne. Trois de nos camarades s'y rendront et attendront là les instructions que je leur enverrai ultérieurement par Ffoulkes. Ffoulkes va partir tout de suite avec moi, car il faut que je sois de bonne heure à Laragne de façon à commencer demain matin le travail que le sieur Martineau m'a donné à faire dans son bois, à côté du ruisseau. Tony, je compte sur vous pour monter la garde autour des *Amandiers,* dès la première heure, demain matin, afin d'être au courant des faits et gestes du détachement, et vous viendrez me prévenir dès qu'il se mettra en marche. Ffoulkes me servira d'agent de liaison.

– Alors, dit Ffoulkes, vous pensez que nous pourrions rencontrer des difficultés du côté des Frontenac ?

– Pas du côté des femmes, j'en suis persuadé, répondit Blakeney ; nous les ferons disparaître en temps voulu, et, si le Ciel nous favorise, peut-être aurons-nous aussi la possibilité de sauver quelques objets de valeur. Mais c'est le comte qui m'inquiète avec son extraordinaire incompréhension de la situation. Je suis persuadé qu'il ne bougera pas avant que les soldats ébranlent sa porte. En tout cas, il faut que je trouve le moyen d'aller au château demain dans la matinée. Après quoi je vous retrouverai les uns et les autres aux Quatre-Chênes, vers midi.

Il se leva. Grand et bien découplé, il avait debout une extraordinaire dignité, en dépit de ses misérables vêtements de tâcheron ; dignité qu'affirmaient un port de tête plein de noblesse, de larges épaules et de longs membres vigoureux, mais qui s'exprimait surtout dans l'éclair impérieux du regard sous les paupières lourdes et dans la voix calme et mesurée – cette voix toujours écoutée, toujours obéie.

– Dois-je partir tout de suite avec vous, Blakeney ? demanda Ffoulkes, tandis que Sir Percy, toujours debout, continuait à réfléchir.

– Oui, dit celui-ci. Et au fait, Ffoulkes, une fois à Laragne, et vous aussi, Tony, quand vous serez aux *Amandiers,* tâchez donc d'apprendre quelque chose sur cette Fleurette dont a parlé le vieil aubergiste. Il a dit que cette fille pleurerait s'il arrivait malheur aux Frontenac, vous vous rappelez ?

– Parfaitement. Il a dit aussi qu'on ne pourrait trouver plus jolie fille dans tout le Dauphiné, ajouta Ffoulkes avec un sourire.

– Son père s'appelle Armand, rappela Blakeney.

– Et le lieutenant l'a traité de tigre, ce qui m'a beaucoup intrigué.

– Cette Fleurette m’a tout l’air d’une aimable jeune personne, commenta Tony d’un air intéressé.

– Aimable ou non, cette jeune personne, amie de la famille Frontenac, pourrait nous être utile. Recueillez donc tout ce qu’il vous sera possible d’apprendre à son sujet.

Sir Percy Blakeney fut le dernier à quitter la pièce. Lord Anthony Dewhurst et Sir Andrew Ffoulkes s’étaient déjà engagés à tâtons dans l’escalier branlant, mais Blakeney demeura un instant sur place, immobile. En cet instant ce n’était plus Sir Percy Blakeney le favori de la société de Londres, mais l’homme audacieux prêt une fois de plus à jeter sa vie dans la balance pour sauver des innocents de la mort.

Cet amour chevaleresque des aventures lui faisait oublier tout le reste : les conforts, les agréments et les joies de l’existence ; tout, sauf la femme exquise qui, le cœur rongé d’angoisse, attendait dans la lointaine Angleterre les rares nouvelles qui lui parvenaient de l’époux bien-aimé, la femme dont le courage dépassait peut-être leur héroïsme à tous.

Sir Percy Blakeney poussa un soupir. Finalement il souffla les chandelles et sortit.

3

L’anniversaire de Fleurette

La maison où Fleurette naquit et où elle vécut les dix-huit premières années de sa vie peut se voir encore sur le bord de la route de Sisteron, tout près de Laragne, simple village niché dans la vallée du Buech. Pour en approcher il faut d’abord suivre le sentier escarpé qui conduit du vieux pont de pierre à la berge, puis remonter une autre pente, et l’on se trouve alors devant la porte de la maison, tout près du petit ruisseau turbulent qui fait tourner le moulin et dont le gazouillis berça l’enfance et la jeunesse de Fleurette.

À présent, la maison tombe en ruine ; les portes et les fenêtres tiennent à peine sur leurs gonds, l’escalier est vermoulu, les murs craquelés, et la petite niche au-dessus de la porte est privée depuis longtemps de la curieuse statuette peinturlurée de saint Antoine de Padoue portant dans ses bras le Divin Enfant. Cependant la vigne vierge grimpe toujours le long des vieux murs ; et dans les branches tordues d’un noyer centenaire, un couple de merles construit parfois son nid.

Mais au moment de la naissance de Fleurette il y avait près de la porte d’entrée un amandier que le printemps couvrait de neige rose. Les portes, les volets étaient peints d’un vert brillant, et les murs, passés à la chaux chaque année, resplendissaient de blancheur. La vigne vierge, à l’automne, devenait cramoisie, et le rosier grimpant n’était qu’une fleur au mois de juin. En mai, le rossignol chantait dans les branches du noyer ; et plus tard, quand Fleurette eut grandi, elle prit l’habitude de fleurir la statue de saint Antoine de Padoue.

Tout cela, bien entendu, était antérieur à la Révolution qui, en quelques mois, avait renversé la royauté, bouleversé les institutions et déchaîné par toute la France ce vent de folie sanguinaire. Fleurette avait juste dix-huit ans lorsque survinrent les dramatiques événements qui allaient menacer sa jeune vie et lui enseigner combien l'homme peut être méchant et cruel, et aussi à quels sommets d'héroïsme et de dévouement il est capable de s'élever.

L'anniversaire de Fleurette tombait au mois de mai, et c'était pour elle un des meilleurs jours de l'année. D'abord elle savait que Pèpe serait sûrement là – Pèpe était le nom qu'elle avait donné à son père dès qu'elle avait commencé à parler. Fleurette n'avait plus de mère, et son père et elle s'adoraient. Comme de juste, Pèpe était venu passer trois jours avec elle au moment de son anniversaire, et il lui avait apporté comme cadeau un ravissant châle de laine, si doux et si duveteux que, mis contre la joue, il faisait à Fleurette l'effet d'une caresse de papillon.

La vieille Louise, qui avait dirigé la maison et pris soin de Fleurette depuis que la mère de celle-ci était morte, avait cuisiné un repas délicieux, ce qui n'allait pas sans peine en ces jours où la nourriture était rare et chère et où les riches, seuls, pouvaient se procurer du sucre, du beurre et des œufs. Mais qu'importe ? quand il s'agissait d'un dîner, la vieille Louise faisait montre d'un véritable génie, et M. Colombe, l'épicier de la Grand-Rue, et le boucher M. Duflos lui avaient accordé tout ce qu'elle demandait – un appétissant morceau de veau, trois œufs, une motte de beurre, et cela sans ajouter à la note un sou de plus. Il restait encore une demi-douzaine de bouteilles de cet excellent vin rouge que Pèpe avait acheté aux jours heureux d'autrefois. Il avait débouché lui-même une de ces bouteilles, et Fleurette après avoir pris deux doigts de ce vieux vin s'était sen-

tie pleine d'allégresse. À cette joie il y avait peut-être une autre raison que nous verrons sous peu.

La dernière partie du repas s'était néanmoins teintée de tristesse, car l'heure approchait du départ de Pèpe, et ce départ, paraît-il, ne pouvait être retardé. Toutes les supplications de Fleurette pour le faire remettre au lendemain avaient été vaines. Dieu seul savait quand Fleurette reverrait son père dont les absences, depuis quelque temps, se faisaient de plus en plus fréquentes et prolongées.

Mais quoi ! le jour de ses dix-huit ans, une jeune fille ne va pas s'attrister à l'avance. La journée avait été parfaite en tous points. Pas un nuage. Comparés au bleu lumineux du ciel, les myosotis qui couvraient la berge du ruisseau paraissaient presque pâles. Les pivoines, derrière la maison, étaient en pleine floraison, et le rosier grimpant était couvert de boutons prêts à s'épanouir.

Maintenant, le dîner avait pris fin. À la cuisine, Louise lavait la vaisselle et Fleurette s'occupait à replacer soigneusement dans leur écrin de cuir les couverts d'argent qu'on avait sortis pour l'occasion. Elle les rangeait sans bruit car Pèpe, la tête appuyée au dossier de la chaise, avait fermé les yeux et paraissait dormir.

Il semblait bien pâle et las, ce pauvre père chéri ; des rides se dessinaient autour de ses lèvres minces, et, depuis peu, les cheveux gris se multipliaient sur ses tempes. Oh ! comme Fleurette aurait souhaité pouvoir le garder toujours près d'elle à Lou Mas ! C'était la seule demeure qu'elle eût jamais connue, ce cher Lou Mas, si joli, si embaumé. Elle entourerait si bien son père de soins affectueux qu'elle finirait par effacer toutes ces rides causées par les soucis. Et qu'est-ce qui pouvait mieux ramener le sourire sur ses lèvres que le vieux mas au toit rouge et aux volets verts, avec sa vue sur le ruisseau du moulin dont les rives,

les trois quarts de l'année, étaient couvertes d'une profusion de fleurs : violettes, myosotis et narcisses, au printemps, et ensuite reines-des-prés jusqu'aux gelées d'automne ?

Quant à cette pièce, Fleurette n'imaginait pas qu'il pût en exister de plus agréable et de plus intime. On y voyait un beau buffet de noyer poli comme un miroir, des sièges recouverts d'étoffe cramoisie, et le fauteuil de Pèpe orné d'une bande de tapisserie que Fleurette avait exécutée pour sa fête, quand elle avait douze ans. Et ce beau lustre avec ses pendeloques de cristal, et ces vases bleus aux anses dorées qui garnissaient la cheminée, et les rideaux de perse fleurie, et la nappe à carreaux blancs et bleus qui couvrait la table ? Comme Fleurette aimait ces choses familières ! Si seulement Pèpe retrouvait son sourire, elle se croirait au paradis.

Soudain quelque chose vint altérer cette atmosphère de sérénité. Fleurette ayant replié et drapé son nouveau châle sur ses épaules, s'exclama innocemment :

– Que ce châle est donc joli, Pèpe, et que la laine est fine et douce ! Je suis sûre qu'il vient d'Angleterre.

C'est alors que tout se gâta. D'abord – simple accident – Pèpe brisa le pied du verre qu'il portait à ses lèvres et le vin précieux se répandit sur la belle nappe. Là-dessus, sans raison apparente, car une nappe est vite lessivée et le dommage n'était pas bien grand, il repoussa brusquement son assiette, et sa figure pâle aux traits tirés parut vieillie de dix ans. Fleurette aurait voulu l'entourer de ses bras et lui demander ce qui le tourmentait. Certes, à dix-huit ans, elle était en âge de tout comprendre, et si Pèpe l'aimait autant qu'elle le croyait il trouverait en elle son meilleur réconfort.

Mais quelque chose dans l'expression de son père arrêta Fleurette dans son élan. Elle se remit à sa besogne tout douce-

ment, sans faire plus de bruit qu’une souris, et pendant un bon moment le silence régna dans la jolie salle à manger de Lou Mas, un silence empreint d’une étrange tristesse.

4

Une visite

Pèpe fut le premier à entendre des pas au-dehors. Il tressaillit comme s'il était tiré brusquement d'un rêve.

– Voilà M. Colombe, dit Fleurette.

Pèpe la reprit aussitôt d'un air sévère, ce qui lui arrivait rarement.

– Le citoyen Colombe, rectifia-t-il brièvement.

Fleurette haussa ses jolies épaules.

– Oh ! vraiment…, s'exclama-t-elle.

– Il faut que tu t'y habitues, Fleurette, insista son père avec une gravité inaccoutumée.

Pour toute réponse elle se contenta de poser un baiser sur son front, puis se tourna vers le buffet pour y ranger l'argenterie, mais aussi pour dissimuler la rougeur qui avait envahi ses joues quand elle s'était rendu compte par le bruit des pas que ce n'était pas un, mais deux visiteurs, qui s'avançaient dans le sentier menant à Lou Mas.

Un coup vigoureux fut frappé à la porte.

– Est-ce qu'on peut entrer ? lança une voix joviale et sonore.

Fleurette courut ouvrir la porte en disant :

– Mais oui, mais oui !

Puis ajouta aussitôt d'un air apparemment fort surpris :

– Tiens ! vous voilà aussi, François !

Le brave Colombe était entré dans la salle et abordait Pèpe en disant : « Oui, nous sommes venus pour boire à la santé de Fleurette », mais François, lui, s'attardait sur le paillasson où il essuyait longuement ses bottes comme si son existence dépendait de leur propreté. Il tenait à la main un énorme bouquet de pivoines qu'il tournait et retournait machinalement, mais ses yeux ne quittaient pas Fleurette, et sur sa bonne figure ouverte se lisait une expression de timide adoration.

Il respira profondément et murmura d'une voix enrouée d'émotion :

– Bonjour, mademoiselle Fleurette.

Et Fleurette, essuyant sa petite main brûlante contre son tablier, répondit tout bas :

– Bonjour, François.

François avait tout de même fini de se frotter les pieds et Fleurette put refermer la porte ; après quoi elle tendit la main pour prendre les fleurs que, dans son trouble, il oubliait de lui offrir.

– Ces belles pivoines sont pour moi, François ? demanda-t-elle.

– Si vous voulez bien les accepter, mademoiselle Fleurette, répondit-il.

Elle avait dix-huit ans, et lui, tout juste vingt. Ni l'un ni l'autre n'avaient quitté plus de quelques heures ce petit coin perdu du Dauphiné où ils avaient vu le jour, elle dans la petite maison aux volets verts, lui au-dessus de la boutique de la Grand-Rue où son père, Hector Colombe, vendait de la chandelle et du sucre, du vinaigre et des lentilles, depuis le jour où il avait été d'âge à aider son propre père dans le même commerce. Enfants, ils avaient fait ensemble des pâtés de sable au bord du ruisseau, et François se faisait un devoir de protéger Fleurette contre les redoutables ennemis qui l'effrayaient parfois, tels que le chien du boucher, les oies de madame Amélie, ou Achille, l'innocent, avec son regard étrange. Ils étaient assis tous deux – non pas côte à côte, vous pensez bien, les petits garçons étaient placés à droite et les filles à gauche – dans la petite salle de classe où M. le curé enseignait, avec le catéchisme, l'alphabet et « 2 et 2 font 4 ». Ils s'étaient agenouillés tous deux pleins de ferveur et d'émotion, dans la vieille église de Laragne, le jour de leur première communion, Fleurette en robe blanche et François vêtu d'un bel habit de drap à boutons de cuivre et chaussé de souliers à boucles.

Et quand François avait été d'âge à faire à cheval les courses que lui confiait son père autour de Laragne, Fleurette montait souvent en croupe derrière lui en s'accrochant aux basques de son habit pour ne pas perdre l'équilibre. Ils s'en allaient ainsi le long des routes sinueuses, au pas tranquille de la vieille jument qui semblait se douter que ses cavaliers n'étaient pas pressés d'arriver.

À présent, François avait vingt ans, et Fleurette dix-huit ; ses cheveux étaient blonds comme le blé mûr, ses yeux bleus comme le ciel d'un matin d'été et sa bouche aussi fraîche qu'une cerise. Étonnez-vous après cela que le pauvre François se sentît

les pieds lourds comme du plomb et le cou trop serré dans sa cravate ! Étonnez-vous qu'en obéissant à Fleurette qui lui demandait de verser l'eau de la carafe dans un vase pour y placer les pivoines, il aspergeât copieusement le parquet ; surtout si vous considérez que ses gros doigts malhabiles rencontraient les doigts menus de Fleurette autour du col de la carafe ! Le brave Hector fit mine de se fâcher contre le maladroit.

– Voyez-moi ce grand dadais ! s'exclama-t-il de la voix rude qu'il prenait pour mettre en fuite les gamins du village lorsqu'ils regardaient de trop près les pommes de sa devanture. Tirez-lui donc les oreilles, mademoiselle Fleurette !

Cette proposition leur parut si drôle à tous les deux qu'ils en rirent de bon cœur, après quoi ils se mirent à quatre pattes pour éponger le carrelage en se taquinant gaiement. Hector se retourna vers son hôte et frappa la table de son poing vigoureux.

– Eh bien ! ça y est ! jeta-t-il d'une voix sourde. *Ils* vont me le prendre et l'emmener pour en faire de la chair à canon… Ah ! les gredins !

Le père de Fleurette leva les yeux d'un air interrogateur.

– Emmener François, dites-vous ? fit-il simplement. Puis, avec un haussement d'épaules il ajouta :

– Il a bien vingt ans, n'est-ce pas ?

– Est-ce une raison pour qu'on me l'enlève, alors que j'ai besoin de lui pour m'aider au magasin ? riposta Hector auquel cet argument semblait sans réplique.

– À quoi bon tenir un commerce, mon bon Hector, si la France est envahie et que l'étranger vienne se joindre à tous les traîtres qui veulent sa perte ?

– Mais est-ce qu'ils ne la mènent pas eux-mêmes à sa perte, tous ces démons de Paris qui ne rêvent que guerre et massacre ? gronda Hector Colombe sans prendre garde au geste d'avertissement qui lui était adressé.

Adèle, une jeune fille du village qui donnait un coup de main à la vieille Louise dans les grandes occasions, arrivait de la cuisine avec une pile d'assiettes et de plats qu'elle se mit à ranger sur le dressoir. Hector haussa ses larges épaules. Qui donc se souciait d'Adèle, une fille qui gagnait cinq sous par jour à frotter les planchers ? un petit laideron aux pieds plats et aux bras rouges… peuh !

Mais le père de Fleurette leva un doigt.

– Les murs ont des oreilles, murmura-t-il.

– Oui, je sais, je sais, grogna Hector. C'est la mode à présent de s'espionner les uns les autres. Une jolie mode, ma foi ! que nous ont apportée vos amis de Paris.

L'autre ne répondit point. Sans doute savait-il l'inutilité de toute discussion avec le brave épicier quand celui-ci était de mauvaise humeur.

Ayant terminé ses rangements, Adèle quitta la pièce sans faire plus de bruit qu'une souris – ressemblant elle-même à une souris avec ses petits yeux vifs, et son nez pointu. Dans un coin de la salle, près de la fenêtre, encore occupés des pivoines qui sans doute ne voulaient pas se laisser arranger dans le vase, Fleurette et François causaient tout bas.

– Je vais partir, mademoiselle Fleurette, disait-il.

– Partir ! pour où ? bientôt ?

– On a besoin de moi à l’armée.

– Pourquoi faire ? demanda-t-elle naïvement.

– Pour combattre les Anglais.

– Vous n’allez pas aller vous battre, bien sûr…

– Mais si, mademoiselle Fleurette. Il le faut.

– Oh ! mais qu’est-ce que je… qu’est-ce que M. Colombe va faire sans vous ? Il faut que vous restiez ici pour l’aider au magasin.

Et à la pensée du pauvre M. Colombe privé des services de son fils, elle sentit quelque chose s’étrangler dans sa gorge.

– Mon père est furieux, dit François d’une voix enrouée, car lui aussi avait la gorge serrée. Mais il n’y a rien à faire. Il faut que je parte.

– Quand ? demanda Fleurette, si bas que seule l’oreille d’un amoureux pouvait saisir le sens du mot murmuré.

– Je dois rejoindre demain à Serres les autres recrues, répondit François.

– Déjà demain ? Et moi qui étais si heureuse aujourd’hui !

C’était le cri d’un jeune cœur qu’accablait soudain son premier chagrin. Fleurette ne s’efforçait plus de contenir ses larmes, tandis que François ne savait au juste s’il allait pleurer, lui aussi, parce qu’il allait la quitter, ou danser de joie parce que c’était son départ qui faisait pleurer Fleurette.

– Mon souhait le plus cher est de voir s'unir ces deux enfants, dit à voix basse le digne épicier.

Il se moucha bruyamment avant d'ajouter :

– Mais, avec ce départ…

Son interlocuteur, lui, prenait la chose avec plus de philosophie.

– Il faut attendre de meilleurs jours, Colombe, dit-il. D'ailleurs, Fleurette est trop jeune pour se marier.

5

Le vagabond

La séparation n'unit pas toujours la douceur à la tristesse, comme voudrait nous le faire croire un grand poète. Fleurette, en tout cas, n'y voyait qu'amertume en ce jour de ses dix-huit ans qui n'aurait dû lui apporter que de la joie.

C'était déjà dur pour elle de voir partir son père, mais elle y était accoutumée, car depuis des mois celui-ci faisait des absences de plus en plus fréquentes, et elle savait que, dès qu'il le pourrait, il reviendrait à Lou Mas pour une de ces visites-surprises qui la rendaient si joyeuse. Mais l'adieu à François, c'était tout autre chose. François partait pour l'armée. François allait se battre contre les Anglais. Dieu seul savait quand il reviendrait… Et s'il ne revenait pas ?…

Jamais, au grand jamais la pauvre Fleurette n'avait ressenti une telle tristesse.

Et maintenant, les adieux avaient été échangés. Son père, accompagné de M. Colombe et de François, s'était éloigné dans la direction du village où il devait prendre son cheval et partir pour Paris.

Fleurette demeura sur le pont à les regarder, ombrageant d'une main ses yeux tout brûlants des larmes qu'elle venait de verser. Les trois hommes n'étaient plus que des points sur la route ; Louise était retournée à la cuisine avec Adèle et Fleurette restait seule sur le pont. Des larmes continuaient à couler sur ses joues pendant qu'elle s'efforçait de voir encore Pèpe avant

qu'il disparût avec ses compagnons au tournant de la route. Ou bien était-ce François qu'elle tâchait d'apercevoir une dernière fois ?

Le soleil dorait les cimes neigeuses du Pelvoux ; sur le bleu vif du ciel de minuscules nuages paraissaient flamber. Le ruban sinueux du Buech était comme un long miroir qui reflétait toute une gamme de couleurs, mêlant le bleu à l'or et au violet, tandis qu'au-dessus de la route flottait une poussière blonde et lumineuse comme de la poudre de topaze. Soudain, du côté de Sisteron, un nuage de poussière plus dense s'éleva et se rapprocha peu à peu. À présent, Fleurette apercevait distinctement dix ou douze hommes qui venaient vers Laragne. Ils étaient coiffés de bonnets rouges. À leur tête s'avançait un homme à cheval qui portait un tricorne décoré d'une cocarde tricolore, et le soleil faisait étinceler l'acier du mors et les boucles en cuivre du harnachement de sa monture.

Fleurette entendait maintenant le son assourdi des sabots sur la route poussiéreuse et le pas lourd des hommes, et, sans savoir pourquoi, elle demeurait sur place, comme fascinée, à regarder la petite troupe qui approchait.

Arrivé au pont, le cavalier arrêta son cheval, leva le bras et cria : « Halte ! » sur quoi tous les autres s'arrêtèrent également. Fleurette se demandait ce que tout cela signifiait. Évidemment ces hommes étaient des soldats, bien qu'à vrai dire ils n'eussent pas l'air très militaire. Leurs bonnets rouges ornés d'une cocarde tricolore étaient tellement poussiéreux que les couleurs ne se distinguaient plus guère ; leurs uniformes bleus auxquels il manquait des boutons étaient usés et défraîchis, et ils avaient les pieds nus dans leurs souliers. Fleurette se rappelait quels beaux soldats elle voyait autrefois à Serres ou à Sisteron quand son père l'y menait à certains jours de fête, et combien elle aimait les voir défiler en bon ordre avec leurs uniformes battant neuf et leurs bottes luisantes comme des miroirs.

Mais quoi ! les temps étaient durs, chacun le savait, et les habits neufs coûtaient cher ; Fleurette pensa que ces pauvres soldats devaient faire comme tout le monde et user leurs habits jusqu'à la corde, et son cœur sensible battit un peu plus fort quand elle se rappela soudain que François allait être bientôt soldat, qu'il porterait un uniforme râpé et irait peut-être nu-pieds dans ses souliers. Tout en pensant à François, elle entendit l'homme à cheval qui l'interpellait.

– Le citoyen Armand est-il chez lui, demanda-t-il, ajoutant comme en aparté : puisque c'est comme cela qu'on l'appelle ici ?

– Non, répondit-elle de sa voix douce.

Puis elle ajouta sans avoir l'air d'entendre le juron jeté par le militaire désappointé :

– Il y a un bon quart d'heure que mon père est parti, et si vous…

– C'est le citoyen Armand que je demande, interrompit sèchement l'officier, et non pas ton père.

– Mon père s'appelle Armand, dit Fleurette du même ton posé, et je pensais que c'était de lui qu'il s'agissait.

Haussant les épaules, le cavalier dit d'un ton étrange, avec une sorte de ricanement :

– Ah ! vraiment, tu es la fille du citoyen Armand ?

– Oui, monsieur l'officier.

– Appelle-moi « citoyen lieutenant », rectifia l'homme. Ton père ne t'a donc pas appris à parler comme une patriote ?… Et de quel côté est-il parti ?

– Il est allé d'abord au village, mons… je veux dire, citoyen lieutenant, pour prendre son cheval qu'il laisse toujours à l'écurie de M. Colombe. Après quoi il devait partir pour Paris. Peut-être le trouverez-vous encore au village.

– Bon. Et à quelle distance sommes-nous de la demeure des ci-devant Frontenac ?

– À une bonne demi-heure par la route, répondit Fleurette. Mais en passant derrière le moulin on trouve un raccourci.

L'officier se dirigea vers son cheval sans même remercier Fleurette des renseignements qu'elle venait de lui donner. Cependant les hommes, qui avaient l'air harassé, s'étaient laissés tomber sur l'herbe du talus ou sur le bord de la route ; certains, couchés à plat ventre sur la berge, étanchaient leur soif dans l'eau fraîche et claire du ruisseau. Émue de pitié, Fleurette retourna dans la maison et demanda à Louise :

– Ne pourrait-on porter quelque chose à boire à ces pauvres soldats qui sont arrêtés près du pont ? Ils ont dû faire une longue marche ; ils sont couverts de poussière et ont l'air si fatigué !

– Je vais y envoyer Adèle, dit Louise brièvement. Je n'aime pas te voir avec ces vagabonds.

Tandis qu'Adèle sortait en courant, une bouteille et une cruche à la main, pour obéir aux ordres de Louise, celle-ci grommela :

– Je ne peux pas me faire à tous ces sans-culottes. Des gredins, pour la plupart. Qu'est-ce qu'ils viennent faire par ici ? Rien de bon, m'est avis.

Fleurette ne prêtait guère attention aux paroles grondeuses de Louise. Il y avait beaucoup à faire dans la maison avec les nettoyages, les lessives et les rangements, et Louise avait coutume de bougonner chaque fois qu'il se présentait quelque chose d'inattendu. Bien qu'elle ne fût pas âgée, elle avait la peau rude et tannée, la figure et les mains prématurément fripées, et elle parlait d'une voix bourrue. En l'absence du père de Fleurette, c'était elle qui gouvernait la maison. Jamais Fleurette n'aurait eu l'idée de lui désobéir. Les seuls ordres péremptoires qu'avait donnés Armand à Louise étaient de ne jamais faire mention devant Fleurette des événements politiques.

Quand la mère de Fleurette était morte en lui donnant le jour, Louise s'était chargée de soigner l'enfant. Des considérations d'argent avaient peut-être contribué à l'y décider, car elle était pauvre, et monsieur Armand (comme on disait alors) lui avait fait des offres généreuses. Pour se consacrer à l'enfant sans mère – à laquelle son cœur un peu rude s'était vite attaché –, elle avait quitté l'humble maisonnette qu'elle partageait avec sa sœur Sidonie, laissant à la garde de celle-ci leur petite nièce Adèle. Adèle était née d'une rencontre de hasard, et sa mère l'avait abandonnée pour courir ailleurs les aventures. Tandis que Fleurette grandissait entre un père fortuné qui l'adorait et une servante dévouée qui se serait fait couper en quatre pour elle, Adèle, à peine plus âgée que Fleurette dont elle était parfois la compagne de jeu, avait connu les privations dès son enfance, et la tante Sidonie l'avait dressée de bonne heure à gagner son pain. C'était à présent une jeune fille silencieuse, renfermée, consciencieuse dans son travail, mais manifestant peu de gratitude pour les bontés de mademoiselle Fleurette ou de monsieur Armand. Elle habitait chez Sidonie Tronchet et ne recherchait pas l'affection de sa tante Louise. Elle avait une petite figure

ramassée, des lèvres minces, des yeux de souris, tantôt vifs, tantôt privés d'expression, parlait peu, et on ne la voyait presque jamais sourire.

Louise cependant recommençait à bougonner :

– Qu'est-ce qu'elle fait donc ? Elle n'en finit pas de revenir, et pourtant, ce n'est pas une bavarde.

Elle attendit une minute, tout en continuant son lavage, puis apostropha Fleurette.

– Va donc voir ce qui se passe, dit-elle. Ce n'est pas le moment de paresser, avec toute la besogne qui reste à faire.

Fleurette sortit de la maison en courant. Elle aussi s'étonnait de l'absence prolongée d'Adèle. Elle aperçut bientôt celle-ci, debout sur le pont, en conversation avec les soldats. L'officier s'était éloigné. Adèle en conversation ! Voilà qui était nouveau. Fleurette crut même l'entendre rire. Les soldats avaient l'air joyeux de gens qui plaisantent, et l'un d'eux, la tête renversée, buvait à même le pichet d'étain une dernière rasade.

Fleurette était sur le point de rappeler Adèle quand son attention fut attirée par un vieux bonhomme chargé d'un gros fagot serré dans un sac, qui venait d'apparaître sur le pont, derrière le groupe des soldats. Il descendit péniblement la pente d'un pas mal assuré. Était-il ivre, ou trébuchait-il sous le poids de sa charge ? Toujours est-il qu'en approchant du ruisseau il s'affala soudain sur le sol, à quelques pas des soldats. Surprise, Adèle se mit à crier ; les soldats lancèrent quelques jurons et l'un d'eux allongea au vieux bonhomme un coup de pied qui le fit rouler jusqu'au ruisseau. Fleurette poussa un cri en s'élançant au secours de l'infortuné. Une telle brutalité l'indignait, et elle pensait tout en courant que Louise avait raison de juger sévèrement les soldats. Le pauvre bûcheron était

étendu sur la berge, les jambes dans l'eau, immobile et gémissant. Fleurette appela Adèle pour l'aider à le relever. Il était misérablement vêtu de haillons, sans chemise, les pieds nus dans de vieux sabots, mais il paraissait bien bâti, et Fleurette s'étonna qu'il se fût laissé malmener ainsi. Sans doute était-il perclus de douleurs.

Pendant ce temps, les soldats étaient remontés sur le pont et se disposaient à repartir sans se soucier de leur victime, ni s'occuper davantage d'Adèle. Celle-ci avait obéi à l'appel de Fleurette et les deux jeunes filles réussirent à relever le vieux bûcheron qui devait avoir eu plus de peur que de mal. Il se palpait d'un bout à l'autre, avec ses grandes mains pour voir sans doute s'il ne s'était rien cassé, et répétait : « Nom de nom, de nom de nom… », comme s'il ne comprenait pas ce qui lui était arrivé.

Fleurette lui demanda s'il s'était fait mal.

– Non, mam'zelle… pardon, citoyenne, répondit-il. Ah ! j'suis trop vieux pour parler à c'te nouvelle mode ! J'suis trop vieux.

– Pouvez-vous marcher maintenant ? demanda Fleurette.

– J'crois que oui, mam'zelle… je veux dire, citoyenne ; mais, ajouta-t-il d'un ton pitoyable, j'ai bien faim. Je viens de Mison, et je n'ai pas cassé la croûte depuis ce matin.

Bien entendu, Fleurette fut émue de pitié ; elle dit à Adèle de courir demander à Louise une miche de pain pour le pauvre homme. Muette comme de coutume, Adèle obéit sans commentaires. En attendant son retour, Fleurette laissa errer sa pensée sur les événements de la journée. Elle songeait surtout à François qui allait passer chez lui, en famille, sa dernière soirée ; elle regrettait de n'avoir pas osé lui demander de revenir le lende-

main matin pour un dernier adieu, avant de partir combattre les Anglais.

Et tandis qu'elle demeurait là, debout, le regard posé sur la croix du clocher de Laragne qui brillait comme de l'or au soleil, une voix étrange, contenue et nette à la fois, résonna derrière elle.

– L'or et les bijoux sont cachés derrière le panneau de la chambre de madame, disait cette voix.

Elle se retourna brusquement, toute saisie, et un cri s'étouffa dans sa gorge. Elle regarda autour d'elle, frissonnant de cette crainte qui s'empare de tout mortel mis en présence d'un fait surnaturel. Tout, cependant, continuait à respirer la paix : le ruisseau du moulin faisait entendre son incessant murmure et son doux clapotis, une grive appelait sa compagne dans le vieux noyer, et le vieux bûcheron, penché sur son fagot mis à mal par la chute, le reliait avec soin. Les yeux de Fleurette se posèrent sur lui avec anxiété : sûrement la voix jeune et ferme qu'elle venait d'entendre ne ressemblait en rien à celle de ce vieux bonhomme ; mais au fait, n'avait-il rien entendu lui-même ? Non, car il n'avait pas même levé la tête et terminait sa besogne le plus tranquillement du monde. Que voulaient dire ces mots venus d'une bouche invisible, ces mots si simples que Fleurette se répétait machinalement : « L'or et les bijoux sont cachés derrière le panneau de la chambre de madame » ?

Quel or ? quels bijoux ? et pourquoi l'avertir qu'ils étaient cachés derrière le panneau de la chambre de madame ? Madame, ce ne pouvait être que Mme de Frontenac. Ceci rappela soudain à Fleurette que l'homme à cheval lui avait demandé le chemin du château. Maintenant que son premier émoi était passé, elle se posait une foule de questions, anxieuse de découvrir ce que tout cela signifiait. Peut-être Mme la comtesse croyait-elle avoir perdu ses bijoux, et si cette voix venue du Ciel – comme

les voix de Jeanne d'Arc – lui avait appris l'endroit où ils se trouvaient, n'était-ce pas pour que Fleurette allât bien vite rassurer madame ? Sûrement le mieux était de se rendre au château le soir même. La course n'était pas longue ; il lui serait facile d'être de retour avant la tombée de la nuit. Sa décision prise, Fleurette s'avisait qu'il lui fallait d'abord avertir Louise lorsque Adèle parut, coiffée de son châle, un morceau de pain à la main, ce qui lui rappela le vieux bûcheron dont elle avait oublié la présence. Elle se tourna vers lui pour lui dire un mot d'adieu et le vit debout, immobile, courbé sous le poids du fagot qui chargeait ses épaules, appuyé des deux mains sur un gros bâton. De longues mèches retombaient sur son front ridé, cachant à moitié ses yeux. Mais soudain, à travers le voile des cheveux gris, Fleurette aperçut le regard de l'homme fixé sur elle, et son cœur battit plus fort ; car ces yeux-là n'étaient pas ceux d'un vieillard décrépit : ils étaient jeunes, clairs et brillants, d'un bleu gris lumineux, à demi recouverts par des paupières lourdes qui ne cachaient pas complètement le regard pétillant, ironique et bienveillant à la fois, attaché sur Fleurette.

À ce moment, Fleurette eut réellement envie de crier. Le sentiment d'être entourée de choses incompréhensibles lui était insoutenable, et elle aurait appelé, si ce regard fixé sur elle ne l'avait dominée et rassurée à la fois. Elle avait l'impression de vivre dans un rêve ; incapable de faire un mouvement, de prononcer une parole, elle ne pouvait détacher son regard du porteur de fagot et elle sentait peu à peu ses craintes l'abandonner, tandis que grandissaient en elle un courage nouveau, une détermination nouvelle.

Tout cela n'avait duré que quelques secondes, et maintenant Adèle était là, mettant le pain entre les mains du pauvre affamé. Fleurette, fascinée, l'observait ; il prit le pain en disant d'un ton humble : « Merci, mam'zelle », puis mordit aussitôt dedans comme un homme qui n'a rien mangé depuis la veille. Ce n'était plus qu'un vieux bonhomme perclus, pauvrement

nippé, mal assuré sur ses jambes. Il leva les yeux et la regarda encore une fois ; mais le regard était éteint comme celui d'un homme âgé ; ses yeux, qui ne brillaient plus, n'exprimaient que la lassitude et l'épuisement.

Fleurette, déconcertée, ne savait plus que penser. Avait-elle été le jouet d'une illusion ? Cette voix mystérieuse, l'avait-elle rêvée ? Le regard joyeux et rassurant, l'avait-elle imaginé ? Que croire ?... Fleurette se sentit brusquement très lasse, et elle se dirigea vers la maison. Arrivée à la porte, elle se retourna pour apercevoir encore le vieux bûcheron : il s'éloignait en longeant le ruisseau, appuyé sur son bâton, et elle ne vit bientôt plus que son gros fagot et ses jambes pliant sous le poids du fardeau. Adèle, enveloppée dans son châle, était partie du côté opposé ; elle était déjà sur le pont. Avec un petit soupir de désappointement, Fleurette entra dans la maison. Quel rêve étrange elle venait de faire !

Mais elle n'en parla point à Louise ; sans mot dire, elle fit quelques rangements qu'Adèle n'avait pas terminés.

Après avoir doré la crête neigeuse du Pelvoux, le soleil à son déclin la colorait en rose lorsque Fleurette annonça tout à coup à Louise qu'elle allait au château. C'était une course qu'elle faisait fréquemment, à n'importe quel moment de la journée.

– Sois revenue avant la nuit, observa seulement Louise. Je ne suis pas tranquille à l'idée que des soldats peuvent rôder aux alentours.

Fleurette promit de ne pas s'attarder. Elle prit son joli châle neuf et le drapa sur ses épaules. Le château n'était pas loin, à un quart de lieue à peine par les raccourcis. Fleurette partit aussitôt et s'engagea d'un pas rapide dans le petit chemin qui longeait le ruisseau – le même que celui par lequel s'était éloigné le vieux bûcheron un instant auparavant.

Le soleil venait de se coucher et la vallée s'emplissait d'ombre. Le ciel couleur de jade était parsemé de légers nuages d'un rose lumineux qui, un par un, s'éteignaient et devenaient gris, tandis que la neige du Pelvoux reflétait encore la gloire du couchant. Dans le vieux noyer, le chant de la grive s'était tu.

6

Le château de Frontenac

La demeure du comte de Frontenac s'appelait *le Château* faute d'un autre nom plus approprié, mais en réalité, c'était plutôt une grande ferme comprenant écuries, étables et granges, attenant à un vaste corps de logis. Les différents bâtiments avaient été construits au fur et à mesure des besoins et dataient de diverses époques ; leur masse s'élevait au milieu d'un beau parc aux arbres centenaires, où l'on respirait à cette saison le parfum des roses et des acacias.

C'est là que depuis des générations vivaient les Frontenac, cultivant leurs terres et honorant leur roi, sans s'occuper beaucoup de politique, d'art ou de littérature. C'étaient de braves et honnêtes gens, et si la flamme de leur intelligence ne brillait pas d'une lumière éclatante, celle de leur charité ne s'éteignait jamais.

Ils appartenaient à cette souche vigoureuse à laquelle la France devait un de ses plus vaillants sujets, Louis de Frontenac, qui avait fait du Canada un joyau digne de la couronne du Roi-Soleil. Depuis, le joyau avait été perdu, et la couronne arrachée du front de Louis XVI était maintenant traînée dans la boue d'une sanglante révolution. Mais l'héritier présent du nom et du domaine avait pu se tenir à l'écart des hideuses dissensions qui déchiraient les grandes villes. Très appauvri et sentant peser sur lui la menace de la confiscation de ses biens, il continuait cependant à vivre la même vie simple et rustique, s'efforçant de rester en dehors de l'agitation violente qui ruinait son pays et le déshonorait aux yeux de l'univers.

En toute saison et par tous les temps on pouvait le voir au-dehors surveiller les travaux des champs, vêtu de drap bourru et chaussé de grosses bottes. Un peu brusque en paroles, mais au fond plein de bienveillance, il était aimé de la plupart, envié par certains, haï par d'autres – ceux à qui une existence noble et droite semble une condamnation de leur égoïsme. Sa femme était la fille d'un amiral de la marine du feu roi. Elle avait été élevée dans le luxe et les distractions de la capitale, ce qui ne l'avait pas empêchée de suivre avec bonheur l'époux de son choix dans son lointain domaine du Dauphiné. Elle revêtait au besoin une robe de cotonnade et un tablier de toile, aussi volontiers que naguère les toilettes à paniers, et ses talents culinaires ne lui inspiraient pas moins de fierté que la grâce et la légèreté qui l'avaient fait admirer dans sa jeunesse aux bals de la Cour.

Il y avait eu un temps où Charles de Frontenac déplorait de n'avoir pas de fils à qui transmettre son nom et son héritage. Il ne le regrettait plus maintenant. Puisque la France était sous la domination de régicides, d'assassins et de bandits, le nom de Frontenac pouvait aussi bien s'éteindre. À quoi bon peiner pour améliorer un domaine qui risquait d'être arraché demain à ses légitimes propriétaires ? À quoi bon économiser de l'argent qui tomberait probablement aux mains de brigands ? Le conseil évangélique : *N'amassez pas de trésor*… n'avait jamais été plus de circonstance. Tout ce que souhaitait Charles de Frontenac, c'était mettre de côté une réserve suffisante pour faire vivre dignement sa femme et sa fille infirme quand il ne serait plus là. Cette fille lui était plus chère que la prunelle de ses yeux. Toutes ses pensées, tous ses espoirs se concentraient sur cet être délicat qui était pour lui le seul rayon de soleil au milieu de nuages sombres.

Rose de Frontenac était infirme de naissance, et c'était sa fragilité même qui la rendait si précieuse à son père. À ce terrien doué d'une force herculéenne, la frêle et pâle jeune fille semblait

un être supraterrestre. À peine osait-il lui toucher la joue de ses gros doigts gauches. Sous des dehors un peu rébarbatifs il cachait un cœur ardent : il aimait sa femme, il adorait sa fille, et il avait une bienveillante tendresse pour Fleurette, cette jolie Fleurette qui était gaie comme un pinson, et faisait toujours naître un sourire sur les lèvres pâles de sa petite Rose, Fleurette qui chantait comme une alouette, babillait comme un jeune moineau, et dont la chevelure couleur d'épi mûr sentait la jeunesse et le thym sauvage.

7

La perquisition

Fleurette avait marché très vite. Toutes ces émotions l'avaient comme enfiévrée, et elle n'eût cessé de courir si elle n'avait eu à monter une pente assez raide avant d'arriver à l'entrée du parc.

Chose singulière, la grande porte, fermée d'habitude par crainte des vagabonds, était ouverte, et Pierre, le vieux portier, n'était pas visible. Fleurette s'engagea d'un pas rapide dans l'avenue sablée, bordée d'acacias, qui montait vers le château. Le crépuscule était venu, mais en dépit de l'ombre croissante, Fleurette observa que l'avenue, habituellement si propre et si bien ratissée, présentait une surface inégale comme si le sol avait été foulé et piétiné. Une minute après, la masse du château se dressait devant elle, silhouette sombre sur un ciel bleu vert. Juste au-dessus d'une tourelle d'angle luisait l'étoile du berger.

L'entrée du château se trouvait au milieu de la façade, sous une vaste voûte qui donnait accès à la cour intérieure et aux bâtiments de ferme. Fleurette eut tout de suite l'impression qu'il était arrivé quelque chose chez les Frontenac : personne en vue, aucun bruit à une heure où serviteurs et servantes étaient habituellement en pleine activité.

Elle entra sous la voûte, tourna à gauche et ouvrit la porte de la grande pièce qui était la cuisine des domestiques. Une confusion étrange régnait dans cette salle : les hommes – âgés pour la plupart, les jeunes ayant été pris pour l'armée – parlaient entre eux à voix contenue en faisant de grands gestes à la

façon des gens du Midi. Les servantes s'étaient groupées dans un coin sombre et se tamponnaient les yeux avec leur tablier. La lampe à huile suspendue au plafond n'était pas encore allumée ; sur la table, deux ou trois chandelles que personne ne songeait à moucher coulaient dans leur chandelier d'étain.

Le vieux Mathieu, le doyen des domestiques du château, fut le premier à s'apercevoir de la présence de Fleurette qui, surprise, demeurait immobile sur le seuil.

– Ah ! mam'zelle Fleurette ! mam'zelle Fleurette, s'exclama-t-il en levant les mains dans un geste de désolation, quel malheur ! mon Dieu, quel malheur !

Il portait sa livrée vert bouteille, ses souliers à boucles et les gants de coton blancs qu'il mettait pour servir les repas à ses maîtres. Ce devait être à la fin du souper des châtelains que s'était produite la catastrophe.

– Mais qu'y a-t-il donc, Mathieu ? demanda Fleurette prête à pleurer, elle aussi. Que s'est-il passé ?

– Des soldats sont venus, mam'zelle ! répondit le vieux serviteur, et un sourd gémissement et quelques sanglots se firent entendre dans le groupe des servantes.

Par ordre de son père, Fleurette avait été tenue autant que possible dans l'ignorance des événements qui bouleversaient la France depuis tant de mois, et les échos qui lui en étaient parvenus sur les perquisitions et les arrestations opérées dans les villes lui semblaient aussi incroyables que lointains. Jusqu'à ce jour, l'annonce du passage de soldats dans un pays ne lui aurait pas fait l'effet d'une calamité ; mais depuis quelques heures, il n'en était plus de même. C'étaient des soldats qui allaient emmener François, bien que celui-ci n'eût aucune envie de partir. Elle avait vu ces mêmes soldats se montrer brutaux à l'égard

d'un vieillard inoffensif ; l'officier qui les commandait lui avait parlé impoliment et s'était même permis de ricaner en apprenant qu'elle était la fille du citoyen Armand. Enfin, c'était l'arrivée de ces mêmes soldats au château qui avait plongé tous ces braves gens dans la consternation. Oui, en vérité, cette simple phrase : « Des soldats sont venus », signifiait à présent quelque chose pour Fleurette.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Alors les langues se délièrent, chacun étant désireux d'apporter son témoignage, et Fleurette entendit un récit tragique, bien qu'un peu désordonné, de la perquisition du château. Le dîner venait de se terminer : selon leur habitude, Mme la comtesse et mademoiselle s'étaient retirées dans le petit salon, et M. le comte dégustait un verre de vin de Lunel dans la salle à manger, lorsque la cloche d'entrée avait retenti. Pierre, qui travaillait dans l'écurie, partit en courant pour ouvrir la porte du parc ; mais au premier tournant, il fut presque renversé par deux cavaliers qui, sans un mot, sans une question, continuèrent à suivre à toute bride l'avenue conduisant au château, précédant une douzaine d'hommes à pied, coiffés de bonnets rouges et vêtus d'uniformes déchirés. Au bruit du pas des chevaux, quelques servantes étaient sorties dans la cour ; elles virent les soldats arrêtés sous la voûte et les deux cavaliers qui avaient mis pied à terre et ordonnaient à André de mettre leurs chevaux à l'écurie. André, bien entendu, n'avait pas osé désobéir. Alors, comme la porte d'entrée était fermée, un des soldats la heurta violemment avec la crosse de son fusil pendant qu'un des deux cavaliers qui paraissait le chef du détachement criait :

– Ouvrez, au nom de la République !

Le vieux Mathieu était au premier étage, occupé à desservir la table ; tout effrayé, il descendit aussi vite qu'il put pour aller ouvrir la porte. Les soldats entrèrent en le bousculant et, arrivés

dans le vestibule, demandèrent où étaient les ci-devant comte et comtesse de Frontenac.

Ici le vieux Mathieu interrompit son récit et, les yeux au ciel, s'exclama d'un ton frémissant :

– Ci-devant, mam'zelle ! Je vous demande un peu ! Juste comme ces bandits de Paris appelaient notre pauvre roi et notre pauvre reine martyrs !

Il aurait bien voulu empêcher ces rustres de monter dans les appartements de Mme la comtesse, sales et poussiéreux comme ils étaient. Mais que pouvait-il, seul contre tous ces traîneurs de sabre ?

– Ah ! si seulement Claude et Joseph avaient été là comme avant, ces solides gars du Dauphiné auraient vite eu raison de ces va-nu-pieds. Madame et mademoiselle auraient été bien protégées, je vous en réponds ! Mais, hélas, Baptiste et les autres ont été pris pour l'armée, et il ne reste ici que de pauvres vieux comme moi, ou de simples femmes…

De fait, le pauvre Mathieu ne pouvait rien faire d'autre que de montrer le chemin des appartements aux soldats. Il monta l'escalier devant eux, espérant avertir M. le comte de ce qui se passait ; mais il n'en eut pas la possibilité : à peine arrivait-il sur le palier que l'homme qui paraissait être le chef de l'expédition et portait une écharpe tricolore autour de la taille – c'est lui qui avait ordonné d'ouvrir au nom de la République – saisit Mathieu par l'épaule et l'envoya promener en arrière comme un sac de chiffons. Puis, sans plus de cérémonies, il entra dans la salle à manger où M. le comte terminait tranquillement son vin.

À voir le comte assis à table, son verre de cristal à la main, le visage empreint de sérénité, on eût pu croire qu'il n'avait rien entendu du branle-bas qui se faisait dans l'escalier. En réalité,

rien ne lui avait échappé, ni le piétinement des hommes dans la cour, ni leurs voix rudes, ni l'ordre d'ouvrir au nom de la République.

Il savait ce qui allait se passer. Peut-être le comte s'y attendait-il depuis longtemps. À cette époque il était bon d'être préparé à tout. Cependant il était là, assis, le verre à la main, le coude appuyé sur la table que Mathieu, l'instant d'avant, commençait à desservir. Quand la troupe fit irruption dans l'imposante salle à manger, il se tourna légèrement et posa son regard sur les arrivants.

– Au nom de la République, prononça l'homme à l'écharpe tricolore.

Le comte posa son verre et se leva sans hâte.

– Que désirez-vous ? demanda-t-il d'une voix calme.

– Le reste de la famille, tout d'abord, répondit l'homme à l'écharpe. Je veux vous voir tous réunis dans cette pièce.

– Mme de Frontenac et ma fille Rose ne sont point ici, dit le comte du même ton posé.

– C'est un mensonge ! répliqua l'autre. Elles étaient à table avec vous.

Et du doigt il montra les assiettes et les serviettes demeurées sur la table.

Le comte ne sourcilla pas. L'insulte sortie d'une telle bouche n'atteignait pas un gentilhomme comme lui. Il dit seulement :

– En effet, Mme et Mlle de Frontenac ont dîné avec moi, mais elles sont sorties toutes les deux il y a un instant.

– Pour aller où ?

– Je ne le sais pas…

– Encore un mensonge !

–… et si je le savais, poursuivit le comte sans se troubler, je ne vous le dirais point.

– Nous allons voir cela, dit l'homme à l'écharpe d'un ton menaçant.

Il se tourna vers le militaire qui semblait commander le groupe et lui dit :

– Allons, lieutenant, le reste te regarde. Il faut trouver ces deux femmes. C'est la première chose à faire. Après, nous verrons.

L'officier ordonna à deux de ses hommes de surveiller le comte, et à partir de ce moment-là les pas lourds des soldats n'avaient pas cessé de résonner à travers tout le château. Ils avaient tout examiné, la chambre de Mme la comtesse, la chambre de mademoiselle, aussi bien que la cuisine, les écuries et les communs, harcelant de questions les valets, houspillant les servantes, mettant tout sens dessus dessous, passant le râteau dans la paille des étables ou piquant la fourche dans le foin amassé sous le hangar. Ils avaient fait méthodiquement le tour du parc, se courbant sur le sable des allées, au point de frôler le sol avec leurs vilains nez, pour découvrir des empreintes de pas. Mais ils n'avaient trouvé aucune trace de Mme la comtesse ni de mademoiselle. Tantôt ils s'efforçaient d'intimider le comte en le menaçant de le fusiller, ce qui ne provoquait de sa part qu'un petit

rire ou un haussement d'épaules, tantôt ils lui promettaient la liberté pour toute la famille s'il indiquait seulement l'endroit où se trouvaient sa femme et sa fille. Mais à ces promesses, M. le comte ne répondait que par le même petit rire, le même haussement d'épaules.

– La liberté ? disait-il, elles l'ont déjà, grâce à Dieu ! car elles sont à présent hors de votre portée. Et si elles ne l'avaient pas, croyez-vous que je me fierais à vos promesses ?

Le vieux Mathieu se tut. Le récit touchait à sa fin. Le digne homme ne se serait jamais figuré qu'il pût vivre de tels moments d'angoisse et d'effroi. Les autres serviteurs n'avaient pas grand-chose à ajouter. Les femmes continuaient à pleurer, et les vieux domestiques se bornaient à hocher la tête d'un air sentencieux.

– Alors, conclut Fleurette, Mme la comtesse et mademoiselle Rose étaient parties, c'est bien sûr ?

Mathieu fit un signe de tête affirmatif en poussant un soupir.

– Mais comment sont-elles parties ? insista Fleurette, et pourquoi ? Où ont-elles pu aller ?

– Dieu seul le sait, mam'zelle, affirma le père Mathieu. Il a dû les rendre invisibles pour les faire échapper à ces bandits.

– Quelqu'un les a-t-il vues partir ?

Les uns et les autres firent non de la tête. Personne n'avait vu partir madame et mademoiselle. Mathieu était le dernier qui eût vu ces dames. Quand il avait commencé à desservir la table, elles s'étaient levées et, comme de coutume, étaient allées au salon ; Mathieu leur avait ouvert la porte. Et maintenant qu'il y

songeait, il se rappelait que ces dames avaient embrassé tendrement M. le comte avant de quitter la pièce. Oui, ce baiser devait être un baiser d'adieu. Mathieu hocha tristement la tête. Il s'en souvenait à présent, mais sur le moment il n'y avait pas prêté attention. Et M. le comte, certainement, avait l'air songeur, préoccupé car il n'avait pas adressé la parole à son vieux serviteur qui commençait à ranger la table, alors qu'il avait coutume, en terminant son vin, de bavarder avec lui d'une chose ou d'une autre. Mathieu se rappelait nettement, et ces baisers d'adieu, et le silence de M. le comte. Mais il n'avait remarqué rien d'autre avant le moment où les soldats avaient ébranlé la porte et ordonné d'ouvrir au nom de leur République de malheur.

Mathieu se trouvait alors sur le palier ; aussi n'avait-il pu voir l'expression de M. le comte quand celui-ci avait entendu tout ce bruit. Mais Mme la comtesse et mademoiselle avaient déjà quitté le château ; de cela, aucun doute possible. Les soldats les avaient cherchées partout, comme des chiens en quête d'un gibier, et ils n'avaient pas trouvé trace de ces dames. Pour sûr que le Bon Dieu les avait rendues invisibles.

L'officier commandant le détachement n'avait accordé que peu d'attention aux gens du personnel. Il s'était contenté de les ranger en ligne contre le mur, et de faire le compte des domestiques de l'intérieur et des valets de ferme, après quoi il avait renvoyé tous ceux qui logeaient en dehors du château.

– Rentrez chez vous, avait-il ordonné après un bref interrogatoire, restez-y, et tenez votre langue si vous ne voulez pas qu'il vous en cuise...

C'est ainsi qu'étaient restés au château une demi-douzaine de serviteurs âgés, la cuisinière et quatre filles de chambre. Ils étaient encore sens dessus dessous et, comme le voyait mam'zelle Fleurette, ne faisaient que pleurnicher et se lamenter.

Lui, Mathieu n'en pouvait plus rien tirer. Il y avait pourtant de la besogne à terminer, et personne n'avait soupé. Mais voilà, les jeunes comme les vieux, tous étaient trop retournés pour avoir envie de manger ou de travailler. Et puis, ce piétinement des soldats du haut en bas du château, cela vous chavirait le cœur.

En effet, des pas lourds continuaient à se faire entendre. Consternée par le récit de Mathieu, Fleurette songeait que ces odieux soldats de la République, indignes du nom de Français, s'efforçaient peut-être encore de découvrir Mme de Frontenac et mademoiselle Rose pour les traîner à Orange, où l'affreuse guillotine fonctionnait depuis plusieurs semaines, ou, pire encore, à Paris, où se passaient des horreurs inimaginables auprès desquelles les histoires d'ogres et de revenants n'étaient que des contes pour enfants.

Mme de Frontenac et mademoiselle Rose, qui jamais n'avaient fait de mal à personne et ne répandaient autour d'elles que des bienfaits ! Mademoiselle, si frêle, si délicate !

À la pensée que ces soldats rudes et grossiers auraient pu, avec leurs manières brutales, saisir mademoiselle, la tirer, la pousser, Fleurette sentait le sang bouillir dans ses veines.

Poum ! poum ! poum ! Le bruit continuait là-haut, dans les salons, accompagné du fracas soudain de meubles qui s'effondrent et de vaisselle qui se brise…

– Bonne Mère ! gémit le père Mathieu. Quand je pense à toutes les belles choses de madame ! Ces bandits sont furieux de ne trouver personne, et ils se vengent sur le mobilier.

Ces mots du père Mathieu orientèrent les pensées de Fleurette dans une autre direction : elle se remémora ce qui s'était passé à Lou Mas un moment auparavant, l'arrivée de ces soldats poussiéreux et harassés, l'apparition du bûcheron pliant sous le

poids du fagot lié dans un morceau de sac, puis la voix mystérieuse qui lui avait dit où se trouvaient l'or et les bijoux de madame. Au souvenir de cette voix, la crainte et l'angoisse quittèrent Fleurette, faisant place à cette même ardeur qui l'avait saisie quand elle avait rencontré le regard de l'homme au fagot, ce regard qui confirmait un message qu'elle commençait enfin à comprendre.

– Père Mathieu, s'écria-t-elle tout à coup, ne s'est-il rien passé d'autre ? je veux dire, est-ce que madame… ou monsieur… n'aurait pas reçu un message ou une lettre ? Ou bien un visiteur étranger serait-il venu au château cet après-midi ?

– Je n'ai rien remarqué, mam'zelle.

– Oh ! père Mathieu, tâchez de vous rappeler…, implora Fleurette, la voix étranglée par l'émotion. C'est très important. Tâchez de vous rappeler si vous n'avez pas vu quelqu'un ou quelque chose…

Le vieux serviteur continuait à hocher la tête quand Pierre, le portier, lui rappela que M. le comte avait descendu l'avenue jusqu'à l'entrée du parc, dix minutes avant le dîner.

– Il n'y a rien d'étonnant à cela, répliqua Mathieu. Monsieur fait souvent un tour de promenade avant ses repas.

– C'est juste. Mais qu'est-ce qu'il a fait ce soir ? insista Pierre. Il est allé droit à la porte que j'avais fermée une demi-heure avant. Je l'ai vu. Il est allé droit à la porte et – vous connaissez le vieil acacia qui est tout contre la grille ? – eh bien ! monsieur s'est hissé sur une barre de la porte pour atteindre la branche fourchue du vieil arbre. Je l'ai bien vu, je vous le certifie. Quand il est retourné vers le château, il avait à la main une feuille de papier avec quelque chose d'écrit dessus, et il la lisait.

M'est avis, père Mathieu, conclut Pierre triomphalement, qu'il y avait là-dedans quelque chose de pas ordinaire.

Mais Mathieu, avec l'obstination d'un vieillard, ne voulait pas l'admettre.

– Monsieur, observa-t-il, a dû rencontrer le courrier à la porte – c'est l'heure de son passage – et le courrier lui aura remis une lettre. Monsieur reçoit souvent des lettres…

Mais ici André entra en scène. Le vieil André (tous étaient vieux) était palefrenier, et c'était lui qui avait conduit à l'écurie les deux chevaux des militaires. C'est alors qu'il avait remarqué deux mendiants, un homme et une femme, qui rôdaient dans la cour. Il leur avait ordonné de déguerpir.

– Des mendiants ! s'exclama Fleurette. Comment étaient-ils ?

André répondit qu'il ne les avait pas bien vus à cause du soleil qui lui venait dans les yeux, et il n'avait pas pu s'approcher d'eux, ayant deux chevaux à mener. La femme avait la tête enveloppée d'un châle, et il n'avait pas vu ses traits ; mais l'homme était un fort gaillard qui marchait plié en deux, sous le poids d'un gros sac qu'il portait sur son dos.

– Quand je lui ai parlé, continua André, il a grommelé je ne sais quoi. Je lui avais dit simplement de s'en aller, lui et sa femme, parce nous avions assez de vagabonds comme cela avec tous ces militaires.

– Et il est parti ? demanda Fleurette.

– Oui, et sans insister, je dois le dire. Je crois qu'il n'avait pas de mauvaises intentions, car en me voyant il n'avait pas cherché à fuir ou à se cacher. S'il en avait fait mine, ajouta An-

dré, je l'aurais vite rattrapé pour lui demander ce qu'il emportait dans ce gros sac.

Il s'interrompit, réfléchit, se gratta la tête et reprit d'un air confus :

– Maintenant que j'y pense, j'aurais bien dû regarder ce gros sac-là. Il avait l'air bien lourd pour un ballot de chiffons. Après tout, peut-être que ce chemineau n'avait pas de trop bonnes intentions… À peine les avais-je perdus de vue tous les deux, que j'ai remarqué à l'entrée de l'écurie un fagot qui n'y était pas auparavant.

Serviteurs et servantes s'étaient rassemblés autour de Fleurette et d'André. C'était la première fois qu'ils entendaient parler des deux vagabonds et du sac qui paraissait si pesant.

– Tu aurais certainement dû regarder ce que contenait ce gros sac, André, dit Mathieu d'un ton sentencieux.

Il voyait là l'occasion d'affirmer sa dignité qui avait été mise en échec par sa discussion avec Pierre.

– Je crois bien, poursuivit-il, que ce gaillard-là avait apporté un fagot dans son sac, et qu'après l'avoir jeté dans la cour il a rempli son sac avec Dieu sait quoi qu'il aura volé ici.

– Voyez-vous, Mathieu, murmura André d'un ton de regret, j'étais tellement retourné…

– Nous étions tous retournés, comme tu dis, reprit Mathieu d'un air sévère, mais ce n'est pas une raison pour ne pas faire son devoir.

– Ne grondez pas André, dit Fleurette tout émue. Je crois, moi, que ce vagabond, comme vous l'appelez, était envoyé par la Sainte Vierge elle-même pour sauver madame et mademoiselle.

– Pas possible, mam'zelle…

– La Bonne Mère ?…

– Sainte Vierge, priez pour nous ! firent en chœur les jeunes servantes.

La cuisinière elle-même, femme d'âge et remplie de dignité, manifestait une vive émotion.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela, mam'zelle Fleurette ? chuchota Mathieu.

Mais Fleurette ne répondit pas. Elle se repentait déjà d'en avoir tant dit. « Il est souvent plus sage de se taire », pensait-elle un peu plus tard ; c'était son défaut de laisser courir sa langue… Elle regarda l'un après l'autre les visages anxieux et interrogateurs tournés vers elle. Assurément, le peu qu'elle avait dit allait être répété, commenté, deviendrait le sujet de conversation de tout le village, et les échos en atteindraient peut-être Serres et Sisteron. Dieu seul savait le mal qui pourrait en résulter pour madame et pour mademoiselle. Fleurette se mordit la langue pour la punir d'avoir été trop pressée, puis, mue par une impulsion soudaine, elle saisit une des chandelles qui brûlaient sur la table, s'en fut vers la porte et disparut dans la galerie, laissant les autres la suivre des yeux, bouche bée, et se perdre en suppositions.

8

La cachette

Entre les calamités de tout genre qui menaçaient au même titre innocents et coupables en l'an II de la République, les perquisitions comptaient parmi les moindres ; cependant on pouvait à bon droit les redouter. Une perquisition signifiait trop souvent la destruction de reliques de famille vénérées et chéries par plusieurs générations. Glaces brisées, meubles démolis, matelas éventrés, tentures déchirées, portraits lacérés, papiers et lettres intimes éparpillés et offrant leurs secrets à tout venant, telles étaient les conséquences habituelles d'une perquisition.

En entrant dans les appartements privés de la famille de Frontenac, Fleurette se trouva devant le pêle-mêle le plus affreux. Les tapis avaient été arrachés des parquets, les meubles culbutés les uns sur les autres, des tableaux gisaient à terre, des débris de miroirs et de bibelots jonchaient le sol, mélangés à des touffes de crin arraché aux sièges et aux matelas, tandis que les murs, les portes, les fenêtres portaient des traces de coups de crosse et de baïonnette. Épouvantée, Fleurette allait d'une pièce à l'autre, sa chandelle grésillante éclairant d'une tremblante lumière jaunâtre les objets éparpillés et les meubles renversés dont les ombres fantastiques donnaient à ces appartements l'aspect sinistre d'une demeure de fantômes. Ici, dans le joli boudoir, le métier à tapisser de mademoiselle Rose était en morceaux auxquels s'accrochaient des débris de canevas et des brins de soie effilochés qui faisaient peine à voir. Là, dans le salon, l'épinette en bois de rose avec ses panneaux peints et son dessus en marqueterie, était renversée. De la salle à manger arrivait un son assourdi de voix, mais partout ailleurs régnait un

silence de mort. On eût dit qu'un ouragan avait dévasté l'intérieur du château.

Haletante et le cœur battant, Fleurette, son bougeoir à la main, resta un moment immobile et comme pétrifiée au milieu de ce désordre. Dans cette demi-obscurité peuplée d'ombres étranges, le silence faisait naître en elle un sentiment de frayeur, et le spectacle de désolation qu'offraient les débris de toutes ces belles choses qu'elle avait connues et aimées depuis son enfance la bouleversait. C'est instinctivement qu'elle s'était arrêtée dans la pièce appelée « le bureau de madame ». La comtesse de Frontenac avait coutume de s'y tenir pour écrire ses lettres, donner ses ordres aux domestiques ou pour faire de longs calculs sur les livres de comptes du château. Pendant ce temps, Rose et Fleurette, encore petites filles, se nichaient l'une contre l'autre dans un coin du sofa, devant la cheminée, et, la main dans la main, regardaient un livre d'images ouvert sur leurs genoux, silencieuses comme deux petites souris blanches, en attendant que Mme de Frontenac eût terminé ses comptes et emmenât les deux fillettes au jardin pour cueillir des fruits ou faire un bouquet de fleurs.

Fleurette éleva la chandelle au-dessus de sa tête et contempla un instant le désastre. Puis, ayant trouvé un endroit sûr où déposer son bougeoir, elle alla fermer soigneusement la porte qui donnait sur une longue galerie menant du grand escalier à l'escalier de service. Maintenant, ce n'était plus le moment de réfléchir, mais de se reprendre et d'agir. Fermant les yeux pour mieux rassembler ses souvenirs, Fleurette évoqua des scènes de sa vie d'enfant qui avaient cette même chambre pour cadre, et sa mémoire fidèle lui fit revivre avec intensité ces heures paisibles du passé. Le bureau de madame était placé là, près de la fenêtre. À présent, il gisait sur le côté, ses tiroirs béants, entouré de papiers épars, et l'encrier de cristal retourné laissait goutter son encre sur le tapis ; mais c'était bien là que madame avait coutume de s'installer. Fleurette la revoyait, ses livres de comp-

tes devant elle, écrivant, calculant, et mettant des pièces d'or et d'argent dans un sac en cuir ; puis elle se levait, prenait livres et sac et les portait de l'autre côté de la pièce, près de la cheminée. Elle posait alors sa belle main fine sur la boiserie et se tournait vers les deux petites amies en leur adressant un sourire mystérieux. Alors les deux enfants prononçaient gravement : « Sésame, ouvre-toi ! » comme dans le conte des Mille et Une Nuits que M. de Frontenac leur avait si souvent raconté. Dès que les paroles magiques avaient été dites, le mur s'ouvrait, comme la caverne des quarante voleurs du conte d'Ali Baba, et démasquait un placard ; madame y remettait ses livres et le sac d'argent, puis se tournait de nouveau vers les petites filles ; celles-ci prononçaient ensemble : « Sésame, ferme-toi ! », et la mystérieuse porte se fermait comme par enchantement. Nul n'aurait pu soupçonner l'existence de cette cachette derrière la boiserie.

Fleurette revoyait la scène dans tous ses détails : l'endroit exact où se tenait madame, la façon dont elle tendait la main et touchait la boiserie. Se dirigeant avec précaution entre les meubles renversés, Fleurette alla jusqu'à cet endroit où elle avait vu si souvent Mme de Frontenac, debout, ses livres et son sac dans les bras. Comme elle, elle tendit la main pour toucher le panneau sculpté et la promena sur toute la surface en pressant l'une après l'autre les moulures et les guirlandes de la boiserie. Son cœur continuait à battre très fort, mais point de frayeur. Fleurette était même surprise de ne pas avoir peur. C'était seulement l'excitation causée par cette étonnante aventure. Elle, Fleurette, petite jeune fille ignorante qui ne connaissait pour ainsi dire rien du monde en dehors de son village de Laragne, se trouvait subitement appelée à jouer un rôle dans la destinée d'êtres qui lui étaient chers, messagère envoyée par la Providence pour leur porter secours. Enflammée par cet appel, elle était prête à tout risquer pour y répondre, étant de cette terre du Dauphiné qui a donné à la France tant de bons et généreux serviteurs.

Soudain, comme Fleurette appuyait ses doigts sur un motif sculpté de la boiserie, le centre d'une fleur céda sous la pression. Doucement, silencieusement, le panneau se déplaça, et là, dans le placard ainsi découvert, la jeune fille reconnut les livres familiers ; à côté se trouvaient le sac de cuir et une cassette fermée par une serrure de cuivre. Sans hésiter, Fleurette prit le sac et la cassette, laissant à leur place les livres de comptes. Toute au désir de remplir sa mission, l'idée ne lui vint même pas – comment lui serait-elle venue, à elle, si foncièrement droite et honnête ? – que prise sur le fait, elle risquerait de passer pour une voleuse.

Ayant enfoui le sac dans la vaste poche de sa jupe, et dissimulé la cassette sous son châle, elle retraversa tout doucement la pièce, laissant le placard ouvert, faute de savoir comment le fermer. Arrivée à la porte, elle l'ouvrit sans bruit, souffla la chandelle et se risqua dans la galerie.

Là, tout était silencieux et désert. Par les hautes fenêtres cintrées pénétrait le reste d'une pâle lueur crépusculaire qui laissait voir, là aussi, les tristes effets du passage des soldats. Fleurette, tournant le dos au grand escalier, se dirigea vers le petit escalier en spirale qui menait à la porte de service.

Elle descendit à pas de loup, rapidement d'abord, puis plus posément lorsque après le premier tournant l'escalier devint tout à fait obscur. Mais elle aurait pu se diriger les yeux fermés à travers tout le château dont elle connaissait les moindres coins et recoins. Arrivée à la porte donnant sur la cour intérieure, elle tâtonna pour trouver les verrous. Elle en avait déjà tiré un, quand des pas sonores se firent entendre dans la cour pavée, se rapprochèrent, puis s'arrêtèrent non loin de la porte. Fleurette, retenant son souffle, tendait l'oreille. Elle entendit une voix prononcer :

– Êtes-vous entrés par ici ?

– Non, citoyen représentant, répondit une autre voix ; pas par cette porte. Les verrous sont tirés à l'intérieur.

Quelques paroles furent échangées que Fleurette ne put distinguer ; puis les pas s'éloignèrent. Immobile, haletante, elle attendit une minute au bout de laquelle elle crut entendre un bruit de voix dans la galerie au-dessus d'elle. Sans doute les soldats avaient-ils reçu l'ordre de faire une dernière ronde. Une prompte retraite s'imposait. Fleurette tâtonna de nouveau dans l'obscurité pour trouver le second verrou, le tira et, l'instant d'après, elle était au-dehors. À sa droite se trouvaient les écuries, à gauche la cuisine et le quartier des domestiques, puis le passage voûté donnant accès à la façade du château. Pour gagner l'allée carrossable menant à la sortie du parc, il fallait passer sous cette voûte. Après une seconde de réflexion, Fleurette décida d'éviter l'entrée principale. Derrière les écuries il y avait un sentier qui menait également à la porte du parc. Serrant la cassette contre elle sous son châle, elle se dirigea vers les écuries. Il n'y avait personne en vue et elle se sentit presque en sûreté. Elle portait heureusement une jupe sombre et des bas foncés et déjà la nuit succédait au crépuscule ; l'air était très calme, la lune n'était pas encore levée. De très loin arriva le son d'une horloge. Huit heures sonnaient à l'église de Laragne. Fleurette se rappela soudain qu'elle avait promis d'être de retour avant la nuit et pensa avec consternation que Louise devait être à la fois inquiète et de mauvaise humeur. Mais, en dépit de son désir de la tranquilliser au plus tôt, Fleurette avait encore une tâche à remplir avant de regagner Lou Mas. Elle passait à cet instant près du tas de fagots dont le vieil André avait parlé, et cette vue la fit tressaillir de joie. N'obéissait-elle pas en ce moment à la voix mystérieuse qui lui avait parlé par l'intermédiaire du vieux bûcheron ?

Un pas ferme résonna sur le dallage de l’écurie, et un homme apparut dans l’ouverture de la porte.

– Fleurette !… Au nom du Ciel, que fais-tu ici ?

Fleurette étouffa un cri de surprise et, se retournant, se trouva face à face avec son père. Il était debout à l’entrée de l’écurie, les mains croisées derrière le dos, une écharpe tricolore autour de la taille.

– Que fais-tu ici, Fleurette ? répéta-t-il d’une voix dure.

Avec un rire léger qu’elle s’efforçait de rendre naturel, Fleurette riposta :

– Mais, Pèpe chéri, je pourrais vous poser la même question. Comment vous trouvez-vous ici à cette heure ? Je vous croyais sur la route de Paris.

– Que fais-tu ici, Fleurette ? répéta son père une fois de plus.

Fleurette se dit qu’elle ne l’avait jamais entendu parler d’un ton si sévère.

Elle répondit avec calme :

– Vous savez que Mme la comtesse et mademoiselle m’invitent souvent à aller les voir, et je me sentais ce soir si triste et si seule après votre départ que l’envie m’a prise de venir passer un moment avec mademoiselle Rose.

– Et tu l’as vue ?

– Non ; on m’a dit que madame et mademoiselle n’étaient pas au château.

– Qui te l'a dit ?

– Le vieux Mathieu.

– T'a-t-il dit autre chose ?

– Oui, qu'il y avait des soldats dans le château, et que je ferais mieux de m'en retourner. C'est ce que je fais.

– Et il n'en a pas dit davantage ?

– Non, répondit Fleurette d'un air innocent. Avait-il autre chose à me dire ?

– N… non, répondit son père. Certainement non. Mais dis-moi, Fleurette…

– Quoi donc, Pèpe chéri ?

– Combien de fois t'ai-je répété qu'il ne fallait plus parler de *madame* ou de *mademoiselle ?* Il n'y a maintenant en France ni dames, ni demoiselles. Nous sommes tous égaux, tous citoyens de la République.

– Je le sais, Pèpe chéri, répondit doucement Fleurette, et j'y fais bien attention quand je parle avec des gens que je ne connais pas. Mais devant vous seul, cela n'a pas d'importance, n'est-ce pas ?

– Non, non, marmotta le citoyen Armand, sans grande conviction, semblait-il.

Fleurette reprit aussitôt :

– Il faut que je rentre vite à la maison, sans quoi Louise sera très inquiète. Ne venez-vous pas avec moi ? Louise vous servira un bon petit souper, et ensuite…

– Non, mon enfant, lui répondit son père. Impossible. Il faut que je sois demain à Orange.

– Mais pourtant…

– Rentre vite, Fleurette ! jeta-t-il avec une sorte d'emportement. La nuit est sombre et les mauvaises rencontres sont à craindre.

– Alors, au revoir, Pèpe, murmura Fleurette.

Soudain il la saisit par le poignet.

– Tu ne m'embrasses pas, mon enfant ? demanda-t-il d'une voix empreinte de tristesse.

Fleurette eut une seconde d'angoisse : qu'arriverait-il si son père, en l'embrassant, découvrait ce qu'elle emportait sous son châle ? Fort heureusement, il lui avait saisi le poignet gauche alors que c'était sa main droite qui tenait le coffret, et il faisait assez sombre pour qu'on ne pût distinguer la bosse que formait ce coffret sous son châle. Tant pis, c'était un risque à courir, mais elle ne pouvait se séparer de son père sans le baiser d'adieu qu'il réclamait. Couvrant de sa main la cassette pour qu'il ne pût en sentir les aspérités, elle lui tendit son frais visage. Son cœur battit un peu plus vite, tandis qu'il lui entourait le cou de ses bras ; puis l'étreinte se relâcha, et Fleurette respira plus librement. Cependant son père la retenait encore par la main.

– Fleurette, ma petite fille, fit-il à voix basse.

– Quoi donc, Pèpe ?

– Sais-tu où sont allées les citoyennes Frontenac ?

– Oh ! non, put répondre Fleurette en toute sincérité. Elles étaient déjà parties quand je suis arrivée.

– C'est pour leur bien que je te le demande.

– J'en suis sûre, Pèpe chéri, mais en vérité je ne le sais pas.

Pèpe eut un petit sourire d'impatience :

– Bon ! Alors au revoir, ma Fleurette.

– Bonsoir, Pèpe.

Enfin elle était libre ! De la main gauche elle lui envoya un dernier baiser et se mit en marche d'un pas rapide. Elle avait le cœur lourd et la gorge serrée. Était-il possible que ce père si tendre, si bon, eût été mêlé à cette horrible perquisition ? Sans doute était-ce par force, sur l'ordre de ces impitoyables personnages qui l'appelaient si souvent à Paris, loin de sa fille et de l'existence paisible et heureuse de Lou Mas.

Pauvre Fleurette ! Pour la première fois elle se trouvait face à face avec les dures réalités de la vie. Jusqu'ici elle avait vécu dans une sorte de pays enchanté dont elle était la souveraine incontestée et où son père jouait à la fois le rôle de roi et d'esclave. Tout dans ce monde féerique était parfait, charmant, merveilleux, et ceux qui le peuplaient, non seulement son père, mais Louise, M. et Mme Colombe et… et François, étaient bons, aimables et doués de toutes les vertus. Mais aujourd'hui, deux hideux personnages avaient fait leur apparition sur sa route, la main dans la main : la Haine et la Méfiance. Cette dernière lui avait chuchoté quelque chose au passage, et voilà pourquoi Fleurette avait eu envie de reculer quand son père l'avait em-

brassée, et pourquoi elle s'était éloignée de lui avec une bizarre sensation de soulagement.

Elle se hâta de traverser la cour sans regarder en arrière, et quand elle arriva à la petite porte du parc, elle fut heureuse de la trouver ouverte et de pouvoir s'échapper inaperçue.

9

Chez Sidonie Tronchet

Un chemin de terre, bordé de champs, conduisait du domaine des Frontenac à la grand-route. Deux ou trois maisonnettes isolées à proximité du chemin le rendaient moins solitaire, et la route qui passait par le village était plus sûre, après la tombée de la nuit, que les raccourcis à travers bois qu'avait pris Fleurette pour venir au château. Fleurette avançait rapidement, serrant contre elle ses trésors et souhaitant ne pas rencontrer les soldats qui, eux aussi, avaient dû quitter le château.

Le temps n'avait pas rempli les promesses du beau coucher de soleil. D'épais nuages obscurcissaient le ciel ; deux longues raies de lumière ambrée se montraient encore à l'ouest, balafrant une nuée couleur de plomb. Çà et là, le long du chemin, quelques arbres isolés faisaient l'effet de géants immobiles. En arrière se dressait la masse compacte des acacias de la grande avenue. Fleurette venait de s'engager sur la grand-route et arrivait en vue de la maison qu'Adèle habitait avec sa tante, la veuve Tronchet, quand elle entendit au loin le bruit facilement reconnaissable d'une troupe en marche : le pas lourd et cadencé des hommes, le claquement sonore des sabots des chevaux. La nuit était si calme que les sons se percevaient nettement. Fleurette entendit la voix rude du lieutenant lancer un ordre, puis le grincement de la porte du parc tournant sur ses gonds. Au même instant César, le chien de M. de Frontenac, jeta un aboiement lugubre, et d'un des grands peupliers bordant la route, un hibou s'enfuit en hululant.

Fleurette se mit à courir. Elle savait qu'elle pouvait s'abriter dans la maison de Sidonie Tronchet jusqu'à ce que les soldats se fussent éloignés. Peut-être Adèle l'accompagnerait-elle ensuite jusqu'à Lou Mas. Heureusement une petite lumière luisait à l'une des fenêtres de la maison, et comme Fleurette approchait, elle vit qu'Adèle était sur le pas de la porte, attirée sans doute au-dehors par ce bruit inaccoutumé.

Elle parut stupéfaite de voir Fleurette arriver en courant.

– Ce sont les mêmes soldats, Adèle, expliqua Fleurette d'une voix haletante en entrant avec elle dans la maison. Ceux qui sont passés à Lou Mas cet après-midi. Ferme la porte, et je te raconterai tout.

La tante Sidonie sortit de la cuisine et regarda Fleurette d'un air peu engageant. Sœur aînée de Louise, la veuve Tronchet était une paysanne avare, au cœur aussi dur que le visage. Elle se faisait payer par le travail d'Adèle l'abri et la nourriture qu'elle lui accordait, mais n'en gardait pas moins rancune à sa sœur de lui avoir laissé la charge d'élever l'enfant abandonnée, bien que celle-ci fût obéissante et laborieuse et qu'elle s'acquittât, sinon volontiers, du moins avec diligence des besognes dont on la chargeait. C'est que Sidonie Tronchet habitait une humble maisonnette pauvrement meublée, où les lits étaient durs et la nourriture frugale, tandis qu'à Lou Mas Louise vivait au sein de l'abondance. Aussi la vieille paysanne entretenait-elle à l'égard de sa sœur et des autres habitants de Lou Mas des sentiments d'envie et d'hostilité.

Elle écouta, les sourcils froncés, le récit haletant que lui faisait Fleurette de ce qui venait de se passer au château. Demain tout le village saurait que des soldats de la République étaient venus arrêter M. le comte et que mademoiselle Rose et sa mère avaient fui on ne savait où.

– Oh ! madame Tronchet, conclut Fleurette d'une voix enrouée par les larmes, croyez-vous qu'ils vont vraiment faire du mal à M. le comte ?

Sidonie Tronchet haussa les épaules.

– Je n'en sais rien du tout, dit-elle d'un ton sec. Et puis, qu'est-ce que ça fait à des pauvres gens comme nous tout ce qui concerne ces aristos ? grommela-t-elle en allant et venant pour ranger des objets de ménage. Ils ne se sont jamais souciés de ce qui nous arrivait, à nous.

Muette de saisissement, Fleurette fixa sur la vieille femme un regard stupéfait. Jamais elle n'avait entendu de paroles aussi haineuses et aussi injustes. M. le comte et Mme la comtesse ne méritaient certes ni l'un ni l'autre une telle accusation. Fleurette, revenue de sa surprise, allait prendre leur défense quand son attention fut attirée ainsi que celle d'Adèle, par le bruit fait au-dehors par le détachement de soldats. La petite troupe qui suivait la route approchait de la maisonnette ; on entendait de plus en plus nettement le pas des chevaux.

– Ils vont dans la direction de Serres, chuchota Fleurette.

Elle se demandait au fond d'elle-même ce qu'allait faire son père. Il lui avait bien dit qu'il se rendait à Orange, mais à cette heure tardive, c'était chose impossible. Viendrait-il tout de même passer la nuit à Lou Mas ? En ce cas, le secret de Fleurette ne serait-il pas en danger si son père découvrait, d'aventure, les objets qu'elle avait pris au château ? Fleurette continuait à serrer la cassette contre son cœur. Lorsqu'elle vit le regard d'acier de Sidonie Tronchet se fixer sur la protubérance que formait son châle et sur sa poche gonflée par le sac de cuir, elle sentit le sang lui monter aux joues. Elle eut ensuite la mortification de voir la petite figure pincée d'Adèle esquisser un sourire. À quoi ces deux femmes pouvaient-elles bien penser ? Elles

ne s'imaginaient tout de même pas qu'elle, Fleurette, avait commis un vol ! Les deux visages restaient impénétrables, aussi bien celui de la tante, dur et fermé, que celui de la nièce avec ses lèvres closes et son regard oblique.

Cependant, le bruit fait par le détachement se faisait entendre le long de la maison. À peine commençait-il à décroître qu'Adèle courut ouvrir la porte et jeta un coup d'œil au-dehors. Elle dit à Fleurette par-dessus son épaule :

– Votre père est à cheval derrière les soldats. Voulez-vous que je l'appelle pour lui dire que vous êtes ici ?

Instinctivement Fleurette fit non de la tête. Avec le même petit sourire Adèle referma lentement la porte.

– Ils emmènent M. le comte, à pied, entre les deux cavaliers, dit-elle.

– Il aurait mieux valu, fit la tante d'un ton aigre, dire au citoyen Armand que sa fille était ici. M'est avis que cette nuit la route n'est pas sûre pour une fille seule.

Et comme Fleurette gardait le silence en se demandant ce qu'elle devait faire, Sidonie Tronchet ajouta :

– Plus tôt vous rentrerez chez vous et mieux ça vaudra, ma petite. Adèle va à l'instant chez les Colombe faire une heure de travail ; ça n'est pas cher payé, marmotta-t-elle, et c'est une honte qu'une fille ait à besogner si dur et si tard, tandis que d'autres… Quoi qu'il en soit, conclut-elle brusquement, je ne puis gaspiller mon huile à vous éclairer.

– Non, non, bien sûr, madame Tronchet, balbutia Fleurette.

Mais la paysanne ne faisait plus attention à elle ; toujours grommelant, elle monta sur un tabouret pour atteindre la lampe suspendue au plafond et souffla la lumière. La pièce devint toute sombre, n'étant plus éclairée que par la chandelle qui brûlait dans la cuisine et donnait une faible clarté par la porte ouverte. Sidonie Tronchet lança d'un ton sans réplique : « Adèle, ne t'attarde pas ! », puis entra dans la cuisine où l'on entendit aussitôt un bruit de vaisselle.

Adèle avait mis son châle et elle ouvrait la porte pour sortir quand Fleurette la rappela d'une voix timide :

– Adèle !…

La jeune fille se retourna sans lâcher le loquet de la porte.

– Si tu vas chez M. Colombe, pourrais-tu… (Fleurette hésita)… voudrais-tu dire à François que… que je suis ici, et que peut-être… ?

– Pourquoi ne venez-vous pas avec moi, répliqua froidement Adèle, afin de lui dire vous-même ce que vous lui voulez ?

Comment Fleurette pouvait-elle expliquer qu'elle ne tenait pas à montrer à M. et Mme Colombe qu'elle avait quelque chose d'important à confier à leur fils ? Elle dit simplement :

– Oh ! je t'en prie, Adèle !

Adèle haussa les épaules et l'observa d'un air ironique :

– Vous n'avez sans doute pas envie que son papa et sa maman soient mis au courant, je vois ça.

– Non, murmura tout bas Fleurette.

– C’est bien, reprit Adèle, je lui ferai la commission.

Et de son pas rapide et silencieux elle sortit de la maison en fermant la porte derrière elle.

10

Fleurette se confie à François

Fleurette demeura dans l'obscurité, l'oreille tendue pour distinguer le pas bien connu qui, dans quelques instants, elle en était sûre, se ferait entendre au-dehors. C'était peut-être une imprudence de sa part que de s'être ainsi livrée à Adèle, mais cette fille était peu communicative et ne faisait jamais de commérages. Entre deux risques, Fleurette avait choisi le moindre. Si Pèpe revenait passer la nuit à Lou Mas, ce qui était probable, comment pourrait-elle lui dissimuler les précieux objets qu'elle serrait contre elle ? et s'il venait à les découvrir, que déciderait-il d'en faire ? Fleurette n'osait se le figurer. Il y avait là un danger certain, et dans l'intérêt des dames de Frontenac, elle ne voulait pas s'y exposer.

L'idée de s'adresser à François lui était venue comme une inspiration du Ciel – François, l'ami d'enfance qui avait coutume autrefois, quand ils avaient commis ensemble quelque peccadille, de prendre la faute sur lui afin d'éviter une punition à sa petite amie. Fleurette sentait en cet instant qu'elle pouvait avoir en lui une confiance absolue.

Elle calculait maintenant combien de minutes et de secondes il lui faudrait attendre. Cinq minutes suffisaient à Adèle pour gagner la Grand-Rue ; trois minutes et demie à François pour arriver en courant (car elle était sûre qu'il courrait). Mais que le temps se traînait lentement ! Près d'un quart d'heure avait dû s'écouler depuis qu'Adèle était partie. Dans la cuisine un bruit de pots et de casseroles indiquait que la tante Sidonie continuait à faire sa vaisselle ; mais à tout instant elle pouvait

rentrer dans la pièce et y retrouver Fleurette, ce qui provoquerait de nouvelles questions et des remarques acrimonieuses.

Fleurette avait peine à tenir en place. Toutes sortes de suppositions se présentaient à son esprit : peut-être François était-il absent, ou bien travaillait-il dans le magasin avec son père, ou encore – supposition la pire de toutes – les soldats étaient-ils déjà venus le chercher et, dans ce cas, Fleurette ne le reverrait plus…

Soudain elle entendit un pas rapide résonner sur la route. Aussi doucement que possible, elle ouvrit la porte et se glissa au-dehors. Il faisait maintenant tout à fait sombre, mais Fleurette était sûre néanmoins que c'était François qui arrivait ; elle avait reconnu son pas. Elle s'élança vers lui tout émue. Et voilà que, soudain elle se rendit compte de l'énormité de ce qu'elle venait de faire. Comment, elle, Fleurette, dont la réputation n'avait jamais été effleurée par le moindre soupçon, qui, deux années de suite, avait été proclamée reine de Mai – honneur réservé aux jeunes filles de conduite exemplaire – elle avait osé donner rendez-vous à un jeune homme, la nuit, loin de sa maison !

Qu'est-ce que François allait penser d'elle ? En vérité, il ne fallait pas moins que le désir ardent de rendre service à Mme de Frontenac et à sa fille pour lui donner le courage d'aborder François et de poser timidement la main sur son bras.

– Que se passe-t-il donc, mademoiselle Fleurette ? chuchota-t-il. Qu'est-ce que je puis faire pour votre service ?

Fleurette avait repris son sang-froid. Elle attira doucement François sur le bord de la route où les hauts peupliers mettaient une ombre impénétrable.

– François, commença-t-elle à voix basse de manière à n'être pas entendue, au cas où une oreille indiscrète eût été à l'écoute ; François, je me demande ce que vous pouvez bien penser de moi. Tout le monde dans le village s'étonnerait que je vous aie envoyé chercher en secret. Mais François, si j'ai agi ainsi, c'est parce qu'il n'y a personne au monde en qui je puisse avoir confiance comme j'ai confiance en vous.

Dans l'ombre, la petite main douce et frémissante qui s'était posée sur la manche de François comme un oiseau effrayé, se trouva emprisonnée dans une grosse main rude. François n'était pas un garçon bavard, aussi ne dit-il rien. Encouragée par la pression affectueuse de la main qui tenait la sienne, Fleurette continua plus vite :

– C'est à propos de M. le comte, de madame et de mademoiselle. Des soldats sont allés au château, ont brisé le mobilier, arraché les rideaux, déchiré les tapis… Pourquoi ? je n'en sais rien. Ils ont traité M. le comte d'aristo et de traître, l'ont saisi et entraîné hors de chez lui. Par miracle Mme la comtesse et mademoiselle ont pu s'échapper avant l'arrivée des soldats. Je sais qu'elles sont en sûreté, mais…

– Comment le savez-vous, mademoiselle Fleurette ? demanda tout bas François.

– Parce que, répondit-elle, il y a un mystérieux personnage qui s'occupe de sauver madame et mademoiselle, et je suis persuadée qu'il arrivera aussi à sauver monsieur.

– Un mystérieux personnage, dites-vous, mademoiselle Fleurette ?

– Oui, un messager du Ciel, j'en suis certaine, qui m'est apparu sous la forme d'un vieux bûcheron. Il a l'air tout décrépit et

usé par le travail, mais son regard n'est pas celui d'un vieillard, et quand il parle, on ne peut faire autrement que de lui obéir.

– Et il vous a parlé, mademoiselle Fleurette ?

– Oui, cet après-midi. Il m'a dit seulement que les bijoux et l'argent étaient cachés derrière la boiserie dans le bureau de madame. À ce moment-là, j'avais vu passer les soldats, mais je ne savais pas qu'ils allaient au château pour arrêter M. et Mme de Frontenac. Néanmoins, en entendant ces paroles, j'ai compris qu'il me fallait aller au château le plus vite possible.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé chercher, mademoiselle Fleurette ?

– J'avais hâte d'arriver au château, et je suis partie tout de suite en prenant le raccourci pour gagner du temps. Quand je suis arrivée, les soldats étaient déjà là depuis un moment. Ils avaient tout mis sens dessus dessous, brisé et déchiré tout ce qu'ils pouvaient, laissant seulement les murs intacts. Les domestiques étaient terrorisés, M. le comte avait été arrêté ; quant à Mme de Frontenac et mademoiselle Rose, elles avaient disparu sans qu'on sût comment.

J'ai parcouru les appartements et j'ai reconnu dans le bureau le panneau derrière lequel madame avait coutume de serrer ses livres de comptes et son argent. Je l'avais souvent vue les ranger dans ce placard quand j'étais petite et que j'allais jouer avec mademoiselle Rose. J'ai essayé de me rappeler comment on déplaçait le panneau et, grâce à Dieu, je suis parvenue à trouver le bouton qu'il fallait presser. Derrière le panneau, il y avait bien les livres de madame, son argent et une petite boîte qui doit contenir des bijoux.

– Et alors, qu'est-ce que vous en avez fait ? demanda François haletant, son esprit un peu lent s'efforçant de saisir tous les détails de cette incroyable aventure.

– J'ai pris le sac d'argent et la cassette, répondit simplement Fleurette. Et les voici.

– Oh ! mon Dieu ! s'exclama-t-il, stupéfait.

Alors elle lui parla de son père et de la crainte qu'elle avait de le trouver à Lou Mas à son retour. Les sympathies de Pèpe semblaient être toutes du côté des soldats, expliqua-t-elle, et sans doute lui ordonnerait-il de remettre cassette et sac au lieutenant.

– Voilà pourquoi, conclut-elle avec un retour de timidité, je tenais tant à vous voir, mon cher François.

Ô fille d'Ève ! C'était la première fois que Fleurette usait d'un mot tendre en parlant à son ami d'enfance, et, bien qu'élevée dans l'ignorance des artifices de la coquetterie féminine, elle sentait néanmoins qu'après cela François serait entre ses mains comme une cire molle.

C'est ce qui arriva.

François ne désirait qu'une chose, savoir ce qu'il pouvait faire pour Fleurette. Elle lui aurait demandé d'aller se jeter dans le Buech qu'il l'eût fait sans hésiter. Mais elle lui demandait simplement de prendre ces objets précieux et de les mettre en lieu sûr jusqu'à ce que Mme la comtesse fût en mesure de les reprendre.

Bien entendu, François était tout prêt à partager avec Fleurette cet étonnant secret. Que n'eût-il partagé avec l'être charmant dont il tenait la main frémissante ! La pensée que Fleu-

rette avait confiance en lui, plus qu'en son père, le rendait presque fou de joie.

– Je vais vous dire ce que je puis faire, mademoiselle Fleurette, dit-il. Il y a derrière la maison un hangar où l'on range les outils et où l'on se débarrasse de tous les vieux débris dont on ne sait que faire. C'est un véritable fourre-tout qui n'a pas été mis en ordre depuis longtemps ; mais je sais qu'au fond, à droite, il y a dans le sol un trou assez profond et bien dissimulé. J'y mettrai ces objets, et ils y seront tout à fait en sûreté. Vous saurez où les trouver, si vous voulez les reprendre quand je serai parti.

– Quand vous serez parti…

C'est vrai, elle l'avait oublié ! Il allait partir pour être soldat et combattre les Anglais… peut-être ne reviendrait-il pas… Oh ! comment avait-elle pu l'oublier ?

Après le long discours – long pour lui – qu'il avait prononcé à voix basse, François s'était tu. L'angoisse qui perçait dans la voix de Fleurette à la pensée qu'il allait partir le faisait frémir de joie. En fait, il se sentait si heureux qu'il en était presque honteux. La nuit était merveilleusement tranquille. Le vent s'était apaisé et les longs nuages qui avaient obscurci le ciel depuis le coucher du soleil se dispersaient lentement, dévoilant le firmament bleu sombre dans la profondeur duquel apparaissait le monde scintillant des étoiles. François n'avait pas envie d'en dire davantage ; se tenir à côté de cette créature charmante, la sentir toute proche, entendre le doux murmure de sa respiration suffisait à combler tous ses vœux.

Fleurette lui avait passé la cassette et le sac de cuir, et, ce faisant, leurs mains s'étaient souvent – très souvent – rencontrées. Il y avait de quoi défaillir de joie.

– J'ai confiance en vous, François, murmura Fleurette. N'est-ce pas que vous ferez cela pour madame et mademoiselle… et aussi pour moi ? ajouta-t-elle encore plus bas.

– Certes oui, mademoiselle Fleurette, murmura-t-il avec ferveur.

Ce qu'il aurait voulu lui dire, c'était : « Sachez que je serais capable de mourir pour vous, bien-aimée de mon cœur ! » Mais François ne savait pas tourner de belles phrases et, maudissant intérieurement sa gaucherie, il enfonça le sac dans une de ses poches et glissa la cassette sous sa blouse.

– Maintenant, il faut que je retourne à la maison, mon cher François, dit Fleurette, car j'ai bien peur que Louise ne soit inquiète.

Sa main était restée appuyée sur le bras de François. Mû par une impulsion soudaine, celui-ci se pencha et y déposa un baiser.

Heureusement qu'ils étaient toujours dans l'ombre des peupliers, sans quoi François aurait pu voir la rougeur qui enflammait le visage de Fleurette. À travers les feuilles soupirait une brise légère qui semblait répondre à leurs propres soupirs. Au-dessus de la crête du Pelvoux la lune, déchirant subitement les derniers nuages qui la voilaient, inonda d'une coulée d'or les flancs neigeux de la montagne. La nuit s'éclaira comme par enchantement, et la grand-route sinueuse apparut, semblable à un long ruban lumineux.

Fleurette sursauta soudain.

– Attention ! dit-elle. J'ai vu quelqu'un remuer là-bas, dans l'ombre. François se retourna. Une forme sombre, enveloppée d'un châle, venait de passer de l'autre côté de la route.

– C’est Adèle, dit-il avec indifférence. Elle retourne chez elle.

Peu rassurée, Fleurette essaya de percer l’ombre du regard. Elle ne croyait pas que ce fût simplement Adèle. Il y avait quelqu’un d’autre à l’affût dans l’obscurité, elle en était sûre. À cette pensée, elle se mit à trembler et elle sentit ses genoux se dérober sous elle. Sans doute était-ce pour ne pas tomber qu’elle s’accrocha au bras de son compagnon, et si celui-ci lui entoura la taille de son autre bras, ce fut sûrement pour mieux la soutenir ; mais quand il sentit contre sa poitrine la jeune fille frémissante, le pauvre garçon perdit la dernière parcelle de sang-froid qui lui restait.

La grand-route était baignée d’une lumière couleur de miel, mais les deux jeunes gens étaient restés dans l’ombre des grands peupliers, et l’obscurité les enveloppait comme un manteau de velours. François resserra son bras autour des épaules de Fleurette et la pressa si fort contre lui qu’elle pouvait à peine respirer.

Était-ce pour retrouver son souffle qu’elle leva son visage vers le sien ? Loin de moi la pensée de supposer un autre motif, mais ceci consomma la défaite du pauvre François : l’instant d’après ses lèvres se posaient sur celles de Fleurette, et un ardent baiser scellait leur jeune amour.

11

Retour dans la nuit

Ce qui se passa ensuite – cette promenade nocturne, la main dans la main, sur la grand-route éclairée par la lune – leur fit à tous deux l'effet d'un rêve enchanteur.

Ils traversèrent le village sans se soucier des rencontres qu'ils pourraient faire. Ils appartenaient maintenant l'un à l'autre, car ce merveilleux baiser les unissait d'un lien que, seule, la mort pouvait rompre. Ils se sentaient suprêmement heureux. Les mots magiques avaient été prononcés : « Je vous aime, Fleurette ! Et vous, m'aimez-vous ? » Éternelle question qui ne demande pour réponse qu'un soupir. Non, ils ne se souciaient nullement d'être vus ensemble. Peu leur importaient les sourires et les commérages. À partir de ce soir, ils étaient promis l'un à l'autre, et, seule, la bénédiction de M. le curé pourrait, dans des temps meilleurs, rendre leur bonheur plus complet.

En fait, ils ne rencontrèrent personne, car ils ne prirent pas la Grand-Rue et se dirigèrent vers Lou Mas par des sentiers qui serpentaient à travers les vergers d'amandiers. Pendant la plus grande partie du trajet, ils demeurèrent silencieux. La main de Fleurette était dans celle de François qui, de temps à autre, la pressait tendrement. Sous son autre bras il serrait la cassette, trésor précieux auquel il devait son bonheur et qu'il n'aurait pas échangé contre un royaume.

– Vous ne vous séparerez ni de la cassette ni du sac, n'est-ce pas, François ? lui avait-elle dit d'un ton solennel. Vous ne les confierez à personne ?

– Non certes, avait-il répondu avec la même gravité, je vous en donne ma parole.

Dès qu'ils furent en vue de Lou Mas, ils décidèrent de se séparer. Fleurette était maintenant en sûreté. Louise naturellement devait l'attendre, et peut-être aussi Pèpe. Il n'était pas question de tenir secrète leur promenade nocturne ; en vérité, Fleurette aurait aimé proclamer par-dessus les toits qu'elle et François étaient fiancés et qu'ils se marieraient dès que cette horrible guerre serait terminée. Il n'y avait pas de raison de le taire. Sûrement ni son père, ni M. Colombe n'élèveraient la moindre objection. Mais à cause du précieux dépôt qu'elle lui avait confié, elle ne voulait pas que François l'accompagnât ce soir à Lou Mas. Aussi le premier baiser fut-il suivi d'un autre, plus délicieux encore, mais plus poignant, parce qu'il était précurseur du baiser d'adieu.

Comme elle s'y attendait, Fleurette trouva Louise tout inquiète. Son père n'était pas rentré, et la vieille femme ne savait rien des événements tragiques du château. Fleurette lui en raconta une partie avant de gagner sa chambre. Elle se mit au lit comme dans un rêve où se mêlaient la joie et le chagrin, et s'endormit, la joue sur la main où François avait posé ses lèvres avec tant de ferveur.

Quand elle descendit le lendemain matin, Louise lui dit que son père était revenu assez tard dans la nuit et qu'il était reparti au petit matin dans la direction de Sisteron.

12

L’arrestation de François

Les soldats et leur lieutenant avaient passé la première partie de la nuit à la taverne du père Nicolas, à boire et à plaisanter. Chacun avait raconté ses prouesses au château, chacun s’était vanté d’avoir pris une part active à l’arrestation du ci-devant Frontenac et de l’avoir empêché de prendre la clef des champs comme sa femme et sa fille.

Ils montraient avec fierté aux autres buveurs leur prisonnier qui était assis à l’écart et gardait le silence dans un coin de la salle au plafond bas où régnait une odeur de vin aigre et de transpiration. M. de Frontenac – le ci-devant, comme on le désignait brièvement – semblait prendre les événements avec calme. Ni les menaces, ni les promesses n’avaient réussi à le faire changer d’attitude.

Les soldats étaient persuadés que le comte n’ignorait pas où sa femme et sa fille se cachaient, mais ils se rendaient compte qu’ils ne pourraient pas le forcer à divulguer ce qu’il savait.

Le lieutenant avait fait donner des billets de logement à ses hommes dans les meilleures maisons du village, et, un peu avant minuit, tout le monde s’en fut coucher. Le prisonnier fut alors conduit dans le misérable petit local où l’on abritait à l’occasion chemineaux et vagabonds ; on l’y enferma et, pour plus de sûreté, deux soldats demeurèrent de garde à la porte afin d’intervenir au cas où quelques têtes chaudes tenteraient un coup de force pour arracher le traître Frontenac des mains

de la justice. Le lieutenant lui-même avait choisi la maison du citoyen Colombe, l'épicier de la Grand-Rue, pour y passer la nuit. Dire que le digne épicier n'accueillit pas très chaudement le représentant de la force armée serait une faible expression de la vérité. Il était furieux, et le laissait voir autant que la chose était compatible avec la prudence traditionnelle des paysans français.

Madame, ou plutôt la citoyenne Colombe, conduisit le lieutenant à la chambre bien meublée et méticuleusement propre qu'elle lui avait préparée, et c'est tout. Dans le fond de son cœur, néanmoins, elle sentait qu'elle devait le traiter comme elle aurait voulu qu'on traitât son fils quand lui-même serait soldat dans cette armée qu'elle détestait. Elle s'endormit en se représentant François sur les routes, les pieds nus dans ses souliers, avec une chemise sale et un bonnet rouge en guise de chapeau. Ce qu'elle reprochait le plus à ces troupiers, c'était leur allure débraillée, et elle se disait que le patriotisme aurait bien pu s'allier avec un peu plus de propreté.

Grand fut donc l'étonnement de cette excellente dame, le lendemain matin, lorsqu'elle vit déboucher sur la place où se tenait le marché un autre détachement de soldats venant de la direction de Sisteron. Ils étaient huit hommes seulement, conduits par un officier et suivis d'un fourgon traîné par deux beaux chevaux. Mais, bonté divine ! que ces soldats étaient différents des autres ! Les hommes, propres comme des sous neufs, étaient vêtus d'uniformes bleus à revers blancs avec des culottes blanches impeccables et des guêtres noires qui leur montaient jusqu'aux genoux. Ils étaient coiffés d'élégants bicornes ornés d'une cocarde tricolore, et ils avaient tous de superbes moustaches. Tout sur eux était luisant de propreté, chaussures, boucles de ceinturons, ainsi que le canon de leurs mousquetons. Quant à l'officier, jamais de toute leur existence les bonnes dames de Laragne n'avaient rien vu de si magnifique : blond, avec de longues moustaches, il marchait sabre au clair en tête du dé-

tachement, une ceinture de soie tricolore rehaussant encore la splendeur de son équipement. Les œufs, le beurre et les légumes divers furent oubliés sur-le-champ tandis que marchandes et clients regardaient bouche bée cet étonnant spectacle. Le temps pour la petite troupe de gagner la Grand-Rue, et tout le village était aux fenêtres ou sur le pas des portes. Les gamins, très excités, couraient derrière le détachement, en essayant de chanter la *Marseillaise,* et Mme Colombe elle-même qui était en train de choisir une botte de petites carottes, pensa qu'elle aurait moins de chagrin de voir partir François pour l'armée s'il devait être aussi bien équipé que ces beaux militaires.

À cet instant, l'un des gamins revint en courant sur la place du Marché en criant :

– Ma'ame Colombe, ma'ame Colombe, *ils* vont à l'épicerie !

Mme Colombe rajusta vivement sa coiffe et, attrapant son panier, courut jusqu'au coin de la Grand-Rue où elle arriva juste à temps pour voir l'officier, les soldats et le fourgon s'arrêter devant la porte de sa maison.

Le digne Colombe, François et le vieux commis qui aidait à la boutique étaient occupés à disposer avec art les sacs de haricots et de lentilles et les tonneaux de mélasse sur le devant du magasin.

Mme Colombe entendit l'officier crier à ses hommes de faire halte et, l'instant d'après, elle les vit tous entrer dans l'épicerie, tandis que le fourgon se garait un peu plus bas dans la rue. Les gamins et les flâneurs se rassemblèrent autour de l'entrée, et Mme Colombe eut quelque difficulté à se frayer un passage au milieu d'eux pour pénétrer dans sa propre maison.

L'officier était en train de demander à Hector Colombe combien de soldats étaient logés chez lui.

– Un lieutenant et deux hommes, monsieur l'officier, répondit Hector.

Sur quoi l'officier rectifia sèchement :

– Appelle-moi « citoyen capitaine ». Nous sommes des soldats de la République et non point des aristos, ce me semble.

Remarque qui sonna mal aux oreilles de Mme Colombe. Propres ou sales, ils étaient tous les mêmes, ces militaires, impérieux, exigeants, arrogants. Ah ! pauvre François…

L'officier dit alors qu'il voulait voir le lieutenant et les deux soldats. François offrit d'aller les chercher, mais il fut arrêté par un ordre bref du capitaine :

– Non, pas toi, mon garçon. Je veux que tu restes ici. La citoyenne peut bien y aller.

Quelque peu intimidée, Mme Colombe posa son panier et monta prévenir le lieutenant et ses hommes, qui étaient encore couchés, qu'on les demandait en bas. Mais bien qu'elle n'eût pas été absente plus de deux minutes, ses appréhensions se transformèrent en frayeur lorsque, revenue dans la boutique, elle vit tous les tiroirs du comptoir ouverts et une bonne partie de leur contenu répandu sur le sol. Des soldats furetaient de droite et de gauche, et au milieu du magasin, l'officier parlait à Hector qui avait un air sombre et farouche. Devant l'entrée, les badauds rassemblés étaient tenus en respect par deux soldats qui se servaient de la crosse de leurs fusils pour repousser les gamins assez aventureux pour tenter de franchir le seuil. Mais ce qui acheva de remplir d'effroi le cœur de la pauvre madame Colombe, ce fut la vue de François, assis dans l'arrière-boutique, sous la surveillance de deux soldats.

D'instinct elle se précipita vers son mari et lui demanda rapidement à voix basse :

– Hector, qu'est-ce que tout cela signifie ?

Mais le bel officier s'interposa aussitôt entre elle et son mari et dit d'un ton bourru :

– Cela signifie, citoyenne, que de fortes suspicions pèsent sur cette maison. Nous avons tout lieu de croire qu'on y pratique le vol et la trahison. Et de graves conséquences, ajouta-t-il d'un air farouche, pourraient s'ensuivre pour vous tous.

– Le vol et la trahison ! s'exclama Mme Colombe indignée. Apprenez, jeune homme, citoyen capitaine, ou tout ce que vous voudrez, que je ne permets à personne de…

– Je te conseille de tenir ta langue, ma bonne femme, interrompit l'officier, ou il pourrait t'en cuire. Obéir et te taire est ce que tu as de mieux à faire.

– Mieux ou pas mieux, riposta Mme Colombe avec la même véhémence, je ne permettrai pas qu'on parle de trouver un voleur dans cette maison, et si…

– Fais taire ta femme, citoyen, dit l'officier à Hector d'un air impatienté, ou je serai obligé de la faire arrêter pour avoir tenté de résister à un soldat de la République dans l'exercice de son devoir.

Le pauvre Hector, qui se calmait à mesure que sa femme s'échauffait, fit de son mieux pour apaiser sa digne épouse.

– Tout cela est certainement le résultat d'une erreur, Angélique, lui expliqua-t-il à voix basse. M. le capitaine… pardon, le citoyen capitaine, croit que François a en sa possession des ob-

jets de valeur appartenant à Mme… je veux dire, à la citoyenne Frontenac.

– Alors ils traitent mon François de voleur ? demanda Mme Colombe pas du tout calmée par l'explication.

– Non, non, répliqua Hector avec patience. Je t'ai dit que tout cela provenait certainement d'une erreur. Tout le monde sait qu'il n'y a pas de voleur dans cette maison. Le capitaine pense sans doute que François aurait pu cacher quelque chose dans une bonne intention.

– Eh bien ! si c'était vrai, riposta la mère avec chaleur, il le dirait. Qu'on me laisse seulement le lui demander.

Hector lui tenait la main, mais elle l'arracha de celle de son mari, et, avant que les soldats eussent pu lui barrer le passage, elle se précipita dans l'arrière-boutique en criant :

– François, mon petit, as-tu dit à ces soldats que tu n'avais jamais touché aux affaires de madame ? Seigneur ! poursuivit-elle les mains sur les hanches, furieuse comme une mère poule défendant son poussin, mais regardez-moi donc cet innocent ; est-ce qu'il a la figure d'un voleur ?

Elle désignait François qui demeurait étrangement silencieux.

– Voyons, mon petit, dis-le-leur donc ! reprit Angélique Colombe, avec un peu moins d'assurance qu'elle n'en avait montré pour commencer.

Mais, à cet instant, le capitaine la saisit sans cérémonie par le bras et la ramena de force dans le magasin.

– Est-ce que je ne t'ai pas ordonné de te taire ? lui dit-il brutalement.

Intimidée malgré elle, moins par le ton de commandement de l'officier que par le silence de François, Mme Colombe ne dit plus rien. Une impression de catastrophe en même temps qu'un sentiment de honte l'avaient brusquement saisie. Elle se laissa tomber sur une chaise et se couvrit la tête de son tablier. Elle ne pleurait pas, mais elle éprouvait le besoin de ne plus voir personne, ni François si confus et si morne, ni Hector avec son air tourmenté, ni le magnifique officier, ses beaux habits et sa ceinture tricolore. Isolée ainsi de tout ce qui l'entourait, la pauvre femme se balançait lentement sur sa chaise en murmurant des paroles incompréhensibles à l'abri de son tablier, quand elle entendit soudain la voix du capitaine prononcer d'un ton sévère :

– C'est toi l'officier en charge du détachement ?

La curiosité fut plus forte que le chagrin, et Mme Colombe regarda à la dérobée en rabaissant légèrement son tablier. Ce qu'elle vit la poussa à le laisser retomber tout à fait. Le lieutenant qui, la veille au soir, semblait si arrogant, se tenait maintenant devant son supérieur dans une attitude humble et craintive, comme un écolier qui redoute une correction.

– Oui, mon capitaine, c'est moi qui suis en charge du détachement 97.

Quel contraste entre les deux hommes ! En dépit de son angoisse, Mme Colombe ne pouvait s'empêcher de les regarder en les comparant. Elle admirait les beaux hommes, et que pouvait-on voir de plus beau que ce capitaine de l'armée républicaine avec son uniforme galonné, sa superbe ceinture tricolore, sa chevelure blonde et ses longues moustaches ? Le menton haut, il considérait d'un air de visible mépris la tunique effran-

gée et le pantalon taché de boue de l'officier qui se tenait devant lui ; mais il ne proféra aucune remarque sur le manque de propreté et de décence de la tenue de son subalterne, ce qui surprit fort Mme Colombe.

– D'où viens-tu ? demanda-t-il.

– D'Orange, mon capitaine.

– Et où te rends-tu ?

– En partant d'ici, à Serres, puis à Valence, mon capitaine.

– Et tes ordres sont d'arrêter dans ces différents endroits toute personne suspectée de trahison envers la République ?

– Oui, mon capitaine.

– Et comment as-tu obéi à ces ordres ? demanda le capitaine d'un ton dur.

– J'ai agi de mon mieux, mon capitaine, dit l'autre en s'efforçant de prendre un air avantageux. À Vaison, par exemple…

– Je ne te parle pas de Vaison, coupa le capitaine. Ce que je veux savoir, c'est comment tu as obéi à l'ordre que tu avais d'arrêter le ci-devant Frontenac, sa femme et sa fille.

– Il me faut d'abord expliquer, mon cap…

– Cet ordre, l'as-tu exécuté, oui ou non ? tonna l'officier.

Perdant toute assurance, l'autre répondit d'une voix mal assurée :

– Quand nous sommes arrivés au domicile des ci-devant, nous avons arrêté l’homme, mais les deux femmes étaient parties.

– Parties ! (La voix menaçante du capitaine résonna à travers la petite salle au plafond bas.) Parties ! Où donc ?

– Parties, répéta le lieutenant d’une voix faible. Disparues comme par enchantement. Comment ? le diable seul le sait…

– Ce qui signifie qu’il y a un traître parmi vous.

– Mon capitaine…, protesta l’autre.

– Un traître, te dis-je. Tu avais des ordres secrets, et pourtant ces femmes ont été averties !

L’officier écrasa l’infortuné lieutenant d’un regard de mépris. Sa chevelure blonde semblait se hérisser de colère ; il avait véritablement l’air d’une divinité vengeresse.

– Où est le ci-devant Frontenac ? gronda-t-il.

– Enfermé dans le refuge des vagabonds, gardé par deux de mes hommes, répondit le lieutenant.

– Et le reste du détachement ?

– En billets de logement dans le village.

– Cette maison, l’as-tu fait fouiller quand tu y es entré ?

– Non… c’est-à-dire… je n’ai pas…, balbutia le malheureux.

– Ni les autres maisons où sont logés tes hommes ?

Cette fois le lieutenant se contenta de secouer la tête d'un air découragé.

– Ce qui veut dire que tu as laissé des soldats confiés à ta garde dormir dans des demeures inconnues sans t'assurer s'ils y étaient en sûreté. Qui te dit que ce village ne fourmille pas de traîtres ?

– Les gens d'ici, capitaine, sont de bons…

– Assez ! Je te relève de ton commandement, et tu nous accompagneras à Sisteron où tu rendras compte de ta conduite devant le Comité révolutionnaire.

Mme Colombe, qui avait observé attentivement les deux hommes pendant ce colloque rapide, vit blêmir le lieutenant.

Le capitaine se tourna ensuite vers les deux soldats aux souliers éculés qui cherchaient à se dissimuler derrière leur lieutenant.

– Allez, commanda-t-il, faire le tour des maisons où ont été cantonnés vos camarades. Amenez-les ici, et un peu vivement ! Ne perdez pas de temps à bavarder si vous tenez à votre existence. Je vous donne cinq minutes pour me ramener ici tous les hommes et le prisonnier.

Les hommes partirent à toutes jambes pour exécuter cet ordre péremptoire tandis que le lieutenant, image du découragement et de la consternation, demeurait dans la boutique. Il avait l'air si abattu que Mme Colombe, qui était douée d'un cœur sensible, ressentait presque de la commisération pour lui. Décidément, ces beaux soldats si bien équipés semblaient semer l'angoisse et la terreur sur leur chemin.

Mais le pire était encore à venir. Quand Mme Colombe avait entendu l'officier traiter François de voleur, elle avait cru toucher le fond d'un abîme d'humiliation ; cependant, qu'était-ce à côté de la honte qu'elle allait éprouver en voyant François convaincu d'avoir en sa possession des objets de valeur pris au château ?

Tout se passa si rapidement que la pauvre femme pouvait à peine en croire ses yeux. Traversant l'arrière-boutique, le capitaine et deux soldats étaient sortis dans la cour par la porte de derrière, et quelques minutes plus tard, le capitaine revenait tenant dans ses mains un petit coffret et un sac de cuir qui avait tout l'air de contenir de l'argent.

À cette vue, François – son François – sauta sur ses pieds, son visage s'empourpra de colère, et sa mère crut qu'il allait se jeter sur l'officier. Mme Colombe, voyant les soldats épauler leurs mousquetons, poussa un cri de terreur qui dut rappeler François au sentiment de sa situation. La rougeur de son visage s'éteignit et, les yeux baissés, il reprit son attitude morne et silencieuse. Le capitaine haussa les épaules et dit avec une note de sarcasme dans la voix :

– Je vois que tu n'essayes pas de nier. C'est plus sage. Tâche d'obtenir de ta mère qu'elle se tienne tranquille, et tu verras que tout se terminera bien.

Il prononça ces derniers mots sans dureté, et Mme Colombe crut même discerner dans sa voix une nuance de bienveillance. Elle se leva, joignit ses mains potelées et, lorsque le capitaine rentra dans la boutique, elle le regarda avec des yeux suppliants.

– Certainement, lui dit-elle, mon garçon a fait ça dans une bonne intention, monsieur… je veux dire, citoyen capitaine. Vous pouvez en être assuré. Ce n'est pas un voleur ; je vous jure que ce n'est pas un voleur ! J'aimerais voir, dit-elle en se retour-

nant pour jeter un regard de défi aux curieux qui se pressaient sur le seuil, j'aimerais voir l'homme qui oserait dire que mon François est un voleur !

L'officier s'était débarrassé des pièces à conviction en les tendant à un de ses hommes pour qu'il les mît dans le fourgon. Il ordonna à François de se lever.

– Voleur ou non, lui dit-il sévèrement, tu es coupable d'agissements contraires aux intérêts de la République. Tu sais ce que cela signifie ?

François ne fit aucune réponse et se contenta de baisser la tête.

– Cela signifie, reprit l'officier, que s'il n'y avait en ta faveur des circonstances particulières, tu paierais de ta vie cet acte de trahison.

Un murmure d'effroi s'éleva de la foule des curieux aux oreilles desquels ces derniers mots avaient résonné comme un glas. Mme Colombe demeura muette. Elle se rapprocha d'Hector, et les deux époux, la main dans la main, puisant quelque réconfort dans cette affectueuse étreinte, s'efforcèrent de dominer le sentiment de frayeur qui leur glaçait le cœur.

– La circonstance qui te vaudra probablement l'impunité, c'est que la République a besoin de défenseurs. L'ennemi est aux portes de la nation. Tu es jeune, plein de santé, vigoureux. Montre ton ardeur en défendant ton pays, et tu répareras ainsi le passé. Pour l'instant, toutefois, c'est mon devoir de te conduire devant le Comité révolutionnaire de Sisteron qui statuera sur ton sort.

Il parlait très haut de façon que tous les assistants pussent l'entendre. Flâneurs, ménagères, bambins osaient à peine respirer et se regardaient les uns les autres d'un air consterné.

À cet instant commençaient à arriver par petits groupes les soldats du premier détachement qui avaient passé la nuit dans le village. Le capitaine sortit dans la rue, suivi de ses hommes, les curieux s'écartant pour leur livrer passage. Bientôt arriva le dernier groupe composé de M. de Frontenac et des deux soldats commis à sa garde. À présent les soldats arrivés la veille étaient tous rassemblés devant la boutique, et leur aspect débraillé était encore plus frappant par contraste avec le bel équipement et la fière allure du capitaine et de ses hommes.

Pendant que le capitaine les faisait mettre en rang avec le lieutenant à leur tête, Mme Colombe, tout en larmes, étreignit son fils qui, bravement, essayait de la réconforter. Après tout, lui disait-il, puisqu'il avait ordre de se rendre à Serres pour son incorporation, de toute façon il serait parti le jour même. Et d'après les paroles de l'officier, il n'avait rien de plus grave à redouter, que d'être envoyé à l'armée.

Brave François ! Il ne voulait pas montrer à sa mère combien son cœur saignait parce qu'il devait non seulement quitter ses parents mais encore partir sans dire adieu à Fleurette.

Pendant que mère et fils échangeaient un dernier baiser, Hector parvint à s'approcher de M. de Frontenac qui, seul au milieu de cette agitation, était demeuré parfaitement calme. Un étranger aurait même pu croire que le sort de sa femme et de sa fille, ainsi que la douleur de braves gens qu'il estimait, le laissaient indifférent. Il avait dû dormir paisiblement sur la paille du refuge, car son visage ne portait pas trace de fatigue ni d'insomnie. Il s'était habillé avec soin ; sur ses habits, d'ailleurs usagés, il n'y avait pas un grain de poussière, sa cravate était nouée correctement, et sa chevelure était en ordre. Quand Hec-

tor arriva près de lui, il serra fortement la main du digne commerçant. Au même instant une voix sonore cria : « En avant, marche ! » et le premier détachement s'ébranla encadré par des soldats de la seconde troupe. Les deux prisonniers reçurent alors l'ordre de monter dans le fourgon, un soldat y monta après eux, un autre prit les rênes, et tout aussitôt l'ordre « Marche accélérée » fut lancé par le capitaine.

Dans la rue, les curieux frappés de stupeur regardaient en silence partir le cortège. Et c'est le tableau de cette foule consternée que François Colombe et Charles de Frontenac, assis côte à côte dans le fourgon militaire, virent s'effacer peu à peu, puis disparaître alors qu'on les emmenait tous deux vers une destinée inconnue.

13

Fleurette prend une décision

Pendant ce temps, à Lou Mas, rien n'avait encore transpiré des tragiques événements qui se passaient à Laragne. Fleurette et Louise s'occupaient aux soins du ménage, et si Fleurette allait et venait à travers la maison, silencieuse et mélancolique, c'était parce qu'elle pensait à l'adieu qu'il lui faudrait dire à François dans un avenir proche.

C'est Adèle qui apporta la nouvelle : le jeune Colombe avait été arrêté par des soldats et emmené par eux à Sisteron avec M. de Frontenac. Elle raconta aussi qu'un officier supérieur était venu dans la matinée et avait relevé le lieutenant de son commandement. L'arrivée d'un nouveau détachement de soldats aussi bien équipés que les autres étaient sales et négligés avait fait sensation dans Laragne. Conduite par le bel officier, toute la troupe s'était mise en marche dans la direction de Sisteron, les deux prisonniers assis dans le fourgon à l'arrière-garde.

C'est seulement petit à petit que Louise avait réussi à tirer d'Adèle toute l'histoire, mettant à rude épreuve par ses multiples questions la réserve habituelle de cette fille silencieuse. Fleurette écoutait, muette d'horreur à la pensée des tragiques complications dans lesquelles son pauvre François se trouvait entraîné. Mais elle ne voulait pas manifester d'émotion devant Adèle, car elle sentait confusément chez celle-ci comme une sorte d'hostilité. Elle attendit donc que Louise eût tiré tous les détails qu'elle pouvait de sa taciturne interlocutrice et dit ensuite à Adèle de retourner à la cuisine. Comme Louise allait la suivre, Fleurette la saisit par la main.

– Louise, dit-elle d'un ton d'ardente supplication, ma bonne, ma chère Louise, il faut que j'aille tout de suite à Sisteron.

– À Sisteron ! s'exclama Louise en fronçant les sourcils. Juste ciel ! À quoi pense donc cette enfant ?

– À François, ma bonne Louise, répliqua Fleurette. Tu as entendu ce qu'a dit Adèle ? Ils l'ont emmené à Sisteron.

– Oui, et puis après ?

Mais elle ne posait cette question que pour la forme, car elle savait fort bien ce qui se passait dans la tête de Fleurette.

– Simplement ceci, Louise, dit la jeune fille avec une note de hardiesse dans la voix timide. Nous sommes fiancés, François et moi.

– Fiancés ! s'exclama la vieille femme suffoquée. Et depuis quand ?

– Depuis hier soir.

– Et sans le consentement de ton père ? Ah ! bien, si jamais…

– Je suis sûre que Pèpe nous approuvera.

Louise hocha la tête. Elle ne se sentait pas la voix assez ferme pour parler. Cette petite avait un air si doux, si innocent, et ses yeux bleus étaient si remplis de larmes que Louise brûlait de la prendre dans ses bras et de la serrer sur son cœur – acte de faiblesse qui aurait mis son autorité singulièrement en péril dans cette circonstance critique. Elle cherchait ce qu'elle pou-

vait dire, car au fond, elle pensait que l'enfant avait raison et que le citoyen Armand ne ferait pas objection aux accordailles de ces deux jeunesses, lorsque Fleurette reprit doucement :

– Ainsi, tu vois bien, ma bonne Louise, qu'il faut que j'aille à Sisteron, maintenant, le plus vite possible.

– Mais, Sainte Vierge ! pourquoi faire ?

– Pour voir François et le réconforter.

– On ne te le laissera pas le voir, mon enfant.

– Alors, j'irai trouver Pèpe, répliqua Fleurette avec calme. Il a beaucoup plus d'autorité que nous ne nous le figurons, toi et moi. Il peut donner des ordres à qui il veut, non seulement pour me permettre de voir François, mais peut-être même pour le faire remettre en liberté.

– Mais ton père serait très fâché, riposta Louise, de te voir voyager toute seule sur les grand-routes alors que tous ces soldats rôdent par ici.

Fleurette eut un petit sourire.

– Pèpe n'est jamais fâché très longtemps contre moi, dit-elle. En tout cas, j'en courrai le risque. Louise, ma bonne Louise, veux-tu venir avec moi ?

– Moi ?

– Mais oui. N'as-tu pas dit que Pèpe serait fâché si je courais toute seule les grand-routes ?

Louise regarda Fleurette droit dans les yeux, ces yeux bleus qui jusque-là n'avaient jamais eu un regard si décidé. Fleurette

ne put s'empêcher de sourire devant l'expression embarrassée de la vieille femme. C'était l'expression typique de la poule qui voit sa couvée de canetons faire son premier plongeon dans la mare.

– Si tu ne viens pas avec moi, ma bonne Louise, dit simplement la jeune fille, je serai bien obligée d'y aller toute seule.

– Au diable l'entêtée ! jeta Louise avec humeur.

Mais l'instant d'après elle changeait de ton pour dire :

– Mets tes bas de laine, mon enfant, et tes souliers à boucles, et prends ta cape brune pendant que je prépare quelques provisions dans un panier pour notre dîner. Si nous ne nous dépêchons pas, nous n'arriverons pas à Sisteron avant la nuit.

– M. Duflos nous prêtera bien sa voiture et son cheval, dit Fleurette avec entrain. Mais je te promets de ne pas être longue à me préparer.

Rapide comme un jeune lièvre, elle sortit de la maison et escalada en courant l'escalier extérieur enguirlandé de roses qui conduisait à sa chambre.

Quelques instants plus tard, les deux femmes se mettaient en route. Fleurette avait une robe foncée, des bas épais et ses souliers à boucles, et sa chevelure blonde était enfermée dans un bonnet à ruche. Elle portait sur le bras sa cape et le manteau de Louise, tandis que celle-ci cheminait à ses côtés, chargée d'un panier dans lequel elle avait mis hâtivement du pain, du fromage et des œufs durs. Si le boucher voulait bien leur prêter sa charrette, elles seraient à Sisteron vers le milieu du jour. De toutes façons, elles y arriveraient avant la nuit.

14

Chez M. Duflos

Mais M. Duflos n'avait pas de voiture à leur prêter, ou pour mieux dire, il n'avait pas de cheval. Mademoiselle Fleurette et Madame Louise ne se le rappelaient donc pas ? Quelques-uns de ces brigands de soldats étaient venus la semaine précédente réquisitionner tous les chevaux sur lesquels ils avaient pu mettre la main à plusieurs lieues à la ronde. Les vieilles haridelles, les juments qui venaient de mettre bas, les bidets des bouchers, tout leur était bon ; rien pour eux n'était sacré ! Ah ! ces soldats ! c'était vraiment la plaie du pays. Quelle différence y avait-il, je vous le demande, entre cette armée dite de la Révolution et une bande de pirates ? M. Duflos, pour sa part, n'en voyait aucune.

M. Duflos accompagna cette tirade de grands gestes de ses bras puissants. C'est Fleurette qui lui avait exposé sa requête en arrivant à la porte de la boutique qu'il bloquait de sa personne massive.

– Un cheval ? une carriole ? Hélas ! impossible !…

Fleurette ne put d'abord cacher sa déception ; mais elle n'en était pas moins résolue à partir, et cela sans délai, afin d'arriver à Sisteron avant la nuit. Peut-être elle et Louise rencontreraient-elles chemin faisant une voiture qui leur ferait faire une partie du trajet. Louise, plus prudente, voyait là une occasion de remettre au lendemain cette folle entreprise. On pourrait se mettre en route de bonne heure, et avec ou sans cheval, on serait sûr d'arriver de jour à Sisteron. N'était-ce pas une

excellente idée ? Que Fleurette retourne tranquillement à Lou Mas avec elle et se donne le temps de réfléchir ; la nuit, souvent, porte conseil.

M. Duflos hochait gravement la tête. Sisteron ? Il n'arrivait pas à se figurer pourquoi mademoiselle Fleurette voulait aller à Sisteron. Et sans escorte ! et à pied ! Que dirait le citoyen Armand s'il le savait ?

Jusque-là, remarquez-le, pas un mot n'avait été prononcé sur les événements extraordinaires qui avaient bouleversé Laragne un peu plus de deux heures auparavant. M. Duflos observait Fleurette, se demandant ce qu'elle pouvait en savoir. Fleurette, de son côté, brûlait de le questionner, mais craignait de perdre du temps en propos inutiles. Elle jeta un regard circulaire sur la petite place ensoleillée, sa fontaine, ses boutiques et, en face, le coin de la Grand-Rue où, ce matin, l'on avait dû voir François, prisonnier, partir entouré par des soldats.

Pour le moment, Laragne avait un aspect calme, pour ne pas dire endormi. Les femmes étaient rentrées chez elles pour préparer le repas de midi, les hommes étaient retournés à leur travail. Fleurette avait l'impression qu'elle allait voir François tourner le coin de la rue et s'avancer vivement à sa rencontre.

M. Duflos et Louise parlaient ensemble à voix basse comme tous les gens qui s'entretiennent de choses graves. Et soudain M. Duflos conclut un peu plus haut avec un sourire de compassion :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! si ce n'est pas une misère ! Ces malheureux Colombe…

Il tourna son bon regard vers Fleurette et voyant ses grands yeux bleus fixés sur lui avec une expression d'angoisse, il devina qu'elle était au courant de ce qui était arrivé à François. Comme

tout le monde à Laragne, il savait que François Colombe et Fleurette de Lou Mas avaient du goût l'un pour l'autre et qu'on n'attendait sans doute que les dix-huit ans de la jeune fille pour les fiancer tous les deux. Ce petit roman d'amour faisait partie de la vie du village depuis quelque temps. Tout le monde aimait Fleurette pour son charme, sa gentillesse et ses jolies manières qui la faisaient ressembler à une demoiselle de la ville égarée dans ce milieu campagnard. Aussi, comme elle fixait sur M. Duflos un regard interrogateur, le digne homme se sentit si mal à l'aise qu'il dut tousser très fort pour s'éclaircir la voix. Il avait cru que Fleurette connaissait tous les détails de la tragédie du matin.

– Voyons, mademoiselle Fleurette, dit-il, essayant gauchement de la réconforter, ils ne feront certainement pas de mal à François. Ce garçon n'avait pas de mauvaise intention.

Tout aurait bien été, si ce sot d'Aristide, le commis de M. Duflos, n'était pas venu mettre son grain de sel.

– Personne ne croira jamais, dit-il, que François puisse être un voleur.

– Un voleur !

Fleurette parut suffoquer. Pourquoi croirait-on que François est un voleur ?

M. Duflos avait envoyé un vigoureux coup de pied à son commis, mais l'avertissement venait trop tard, et maintenant Fleurette voulait tout savoir.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur Aristide ? insista-t-elle avec le petit air impérieux qu'elle prenait parfois, tandis qu'un pli se creusait entre ses sourcils.

Comme M. Duflos l'expliqua ensuite à ses voisins, Fleurette avait l'air prête à tout, et l'expression de ses yeux bleus lui avait fait peur. Il était trop tard pour rattraper les sottes paroles d'Aristide, aussi le boucher décida-t-il de prendre l'affaire en main. M. Duflos, il s'en vantait, savait montrer du tact quand il le fallait.

– Voyez-vous, mademoiselle Fleurette, commença-t-il, voilà comment les choses se sont passées. Ces misérables coquins – ce sont les soldats dont je parle – étaient furieux parce qu'ils n'avaient pas trouvé assez de choses à voler dans le château, quand ils ont arrêté M. de Frontenac. Ils avaient dû croire d'abord que madame et mademoiselle avaient emporté en se sauvant ce qu'elles avaient de plus précieux ; mais plus tard, quelque chose aura éveillé leurs soupçons, ou peut-être un imbécile comme Aristide aura eu la langue trop longue. En tout cas, ils ont eu l'idée que François Colombe aurait pu cacher les bijoux de madame quelque part, et…

– Les bijoux de madame ! s'exclama Fleurette en essayant de dissimuler l'émotion qui faisait battre son cœur à grands coups. Ils ont pensé que François… ?

– Mon Dieu, oui, répondit M. Duflos à sa question à demi formulée. Et malheureusement…

– Quoi donc ?

– Eh bien ! ils ont trouvé les bijoux de Mme la comtesse dans…

Mais le récit du boucher s'arrêta là. Sans un mot de plus, rapide comme l'éclair, Fleurette avait fait demi-tour, et traversait en courant la place du Marché dans la direction de la Grand-Rue, pendant que M. Duflos, tout éberlué, regardait Louise d'un air interrogateur.

– Qu'a donc cette petite ? demanda-t-il d'un air soucieux, en passant la main dans ses cheveux raides. Je croyais qu'elle savait tout.

Louise secoua la tête.

– Elle savait simplement que François avait été arrêté, dit-elle. Mais elle n'avait pas entendu dire que les bijoux de madame avaient été trouvés dans la remise des Colombe. J'ai réussi à arrêter Adèle comme elle allait le lui dire. La petite aime tant son François, ajouta Louise avec un soupir. Ah ! je voudrais bien que son père soit là !

M. Duflos suivait du regard la jeune fille qui à ce moment tournait le coin de la Grand-Rue.

– Elle a couru jusqu'à l'épicerie, commenta-t-il. Les Colombe l'aiment bien. Ils pourront se réconforter mutuellement. Venez prendre un petit verre, Louise. L'enfant sera bientôt de retour.

Mais Louise n'accepta pas. Elle ne voulait pas perdre Fleurette de vue. Et après avoir remercié le brave boucher de son honnêteté, elle se disposait à prendre aussi le chemin de la Grand-Rue quand M. Duflos la retint pour lui dire :

– Un petit conseil, madame Louise : si j'étais vous, je veillerais d'un peu plus près sur votre Adèle. Ne vous froissez pas, mais il y a des gens qui causent dans le village. Elle était un brin familière avec ces gueux de soldats, hier soir.

Louise fit un geste d'impuissance.

– Vous avez peut-être raison, m’sieur Duflos, dit-elle brièvement, mais ma nièce, vous le savez, ne vit pas avec moi. C’est à Sidonie de veiller sur elle.

Après quoi elle adressa un salut amical au boucher et se dirigea vers la Grand-Rue aussi vite que ses jambes le lui permettaient, ce qui ne veut pas dire aussi rapidement que Fleurette l’avait fait pour franchir la même distance.

15

Le départ de Fleurette

De paroles il n'y avait eu nul besoin. Aussitôt que Fleurette était entrée dans la boutique, Mme Colombe lui avait tendu les bras, et elle s'y était précipitée. Enveloppée d'une maternelle étreinte, sa tête blonde posée sur la vaste poitrine de Mme Colombe, elle avait commencé par pleurer tout son saoul. Cela ne lui était pas arrivé depuis qu'elle avait appris la fatale nouvelle, car son désir ardent de partir au plus tôt avait refoulé au second plan tout autre sentiment. Mais maintenant, entourée de ces bras maternels, elle pouvait donner libre cours à son chagrin. Cependant, cet instant d'épanchement fut bref. Dès qu'elle sentit que sa vieille amie pleurait aussi, Fleurette releva la tête, sécha rapidement ses yeux et s'efforça de sourire d'un air rassurant.

– Vous savez, madame Colombe, dit-elle d'une voix encore mal assurée, il ne faut pas vous faire trop de souci au sujet de François.

– Ne pas me faire de souci, ma petite, ne pas me faire de souci ? Comment pourrais-je ne pas me faire de souci quand mon François est accusé d'être un voleur ? Et devant les voisins, encore ! ajouta-telle, tandis que son visage rougi par le feu du fourneau prenait une teinte encore plus enflammée.

– Justement, madame Colombe, poursuivit Fleurette avec animation. Tout à l'heure – ce soir, j'espère – on saura que ce n'est pas François qui a pris ces objets.

– Qu'il ne les a pas pris ? Bien sûr qu'il ne les a pas pris ! Mais cela n'empêche pas les gens de jaser et de sourire. « Si François n'a pas pris les bijoux de madame la comtesse, répètent-ils, comment se fait-il qu'on les ait trouvés dans la remise des Colombe ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! » gémit-elle, dire qu'Hector et moi avons vécu jusqu'ici pour connaître une pareille honte !

– Mais, madame Colombe, interrompit Fleurette un peu impatientée par ces lamentations, je pars en ce moment pour Sisteron, afin d'expliquer aux gendarmes comment la cassette de bijoux et le sac de cuir ont été pris au château et cachés ensuite dans votre remise.

– Vous, petite, comment pouvez-vous le savoir ?

– Parce que c'est moi qui les ai pris dans le placard secret de la pièce qui sert de bureau à madame, et que je les ai confiés ensuite à François. Et c'est pour m'obliger qu'il les avait cachés dans un coin de votre remise.

– Sainte Vierge !

Ce fut tout ce que Mme Colombe put dire en réponse à cette histoire extravagante.

– L'enfant a sûrement perdu l'esprit ! ajouta-t-elle un instant après.

– Non, non, madame Colombe, protesta Fleurette avec énergie. C'est exactement comme je vous le dis. J'ai enlevé les bijoux et le sac d'argent de madame de leur cachette, tandis que les soldats étaient encore au château, et je les ai donnés à François pour qu'il en prenne soin.

– Mais pourquoi ? s'exclama la pauvre mère tout éberluée. Au nom du Ciel, pourquoi ?

– Parce que…

Fleurette s'arrêta brusquement. Son visage s'empourpra et des larmes lui montèrent aux yeux. Elle avait vu le regard perplexe de Mme Colombe fixé sur elle, et, pour la première fois, un doute venait de l'étreindre. Qu'est-ce que les autres – les étrangers, et même les amis – pourraient penser de son étonnante histoire ? De cette voix qui semblait venir du ciel, et de ce mystérieux bûcheron au dos voûté et au regard étincelant ? La croirait-on, ou se moquerait-on d'elle ? Ou encore, comme la chère et bonne Mme Colombe, l'écouterait-on simplement avec stupéfaction, ne voulant pas la condamner, mais se demandant avec inquiétude ce qui avait pu décider une fille comme elle à aller fourrager dans les affaires de Mme la comtesse et à demander au jeune François de l'aider à cacher les objets de valeur qu'elle avait pris.

Elle eut soudain le sentiment très net qu'elle devait garder pour elle son précieux secret. La vue du visage chagrin de Mme Colombe faillit bien ébranler sa résolution, mais ce fut la première impulsion qui l'emporta. Après tout, c'était seulement l'affaire de quelques jours, de quelques heures peut-être, et tout redeviendrait clair comme de l'eau de roche. Le mouchoir de Fleurette n'était plus qu'une petite balle humide dans sa main brûlante. Elle souffla dessus et se tamponna les yeux. Puis, elle rajusta son bonnet et remit de l'ordre dans sa toilette.

– Et voilà pourquoi, ma chère madame Colombe, dit-elle ensuite avec calme, je pars tout de suite pour Sisteron. Probablement y trouverai-je mon père, mais, même s'il n'y était pas, j'irai au Comité dire toute la vérité. Si bien qu'il ne sera plus question que François parte se battre contre les Anglais avec cette tache sur son honneur.

Elle ne put en dire davantage, car Louise arrivait à l'épicerie hors d'haleine, mais tout heureuse de trouver Fleurette avec un air tranquille et raisonnable.

– J'espère que vous avez fait un bon sermon à cette petite, madame Colombe, dit-elle. Quelle idée de vouloir aller vagabonder sur les grand-routes aujourd'hui avec tous ces vauriens de soldats qui traînent dans les environs !

Mais Fleurette se contenta de sourire.

– Ni Mme Colombe, ni personne autre ne pourraient maintenant m'empêcher d'aller rejoindre mon père, dit-elle.

– Comment ! s'exclama Louise avec humeur. Ce matin, c'était M. François que vous vouliez voir.

– Je tiens à voir François si je le puis, répondit simplement Fleurette, mais il faut avant tout que je voie Pèpe.

Et Louise la vit échanger un regard d'intelligence avec Mme Colombe. Tout cela était véritablement déconcertant. Bien sûr, Louise plaignait beaucoup ces pauvres Colombe ; mais en cet instant, elle aurait aimé les voir tous au fond de la mer. Un petit sentiment de jalousie s'était glissé dans son cœur quand elle avait vu Fleurette s'accrocher à Mme Colombe et lui glisser dans l'oreille des mots qu'elle-même ne pouvait pas entendre, et ce sentiment pénible ajoutait à son malaise. À quoi pensait donc Mme Colombe en encourageant ainsi Fleurette dans son obstination ? Ah ! si seulement M. Armand était là !

Et après un dernier soupir et un adieu qui manquait de cordialité, Louise, hochant la tête d'un air lugubre, suivit Fleurette hors du magasin.

16

L’arrivée à Sisteron

Le soir tombait quand les deux femmes arrivèrent aux premières maisons de la ville. Louise était harassée, car la marche avait été dure, par la chaleur, sur la grand-route poussiéreuse et ensoleillée.

La route qui mène de Laragne à Sisteron monte d’une façon presque continue ; mais c’est une belle route qui serpente entre des vergers d’amandiers, à cette époque chargés de promesses, ou d’oliviers au feuillage grisâtre. Une fois passé le confluent du Buech et de la Méouge, elle s’élève en pente douce et révèle peu à peu au regard le magnifique panorama des basses Alpes avec leurs crêtes rocheuses et leurs vastes flancs que recouvrent de sombres manteaux de sapins. Mont de la Baume, Saint-Géniez, Signal de Lure : un des tableaux les plus beaux que puisse offrir la nature pour l’enchantement des voyageurs, mais incapable d’intéresser les deux femmes qui cheminaient péniblement, le cœur plein d’inquiétude.

Elles n’avaient fait en chemin que de rares rencontres, et parmi elles aucune qui pût inspirer la moindre alarme à la vieille Louise. De temps à autre elles avaient croisé un groupe de paysans regagnant leur logis d’un pas pesant. Ceux-ci lançaient parfois au passage un coup d’œil hardi vers la jolie fille qui cheminait si résolument aux côtés de sa vieille gouvernante ; un ou deux avaient risqué une plaisanterie, mais rien de plus, et les deux femmes avaient continué leur route en paix.

Tout en marchant, Fleurette et Louise retournaient en elles-mêmes ce problème : comment faire, en arrivant à Sisteron, pour trouver le citoyen Armand ? Sans doute obtiendraient-elles à l'hôtel de ville les indications nécessaires, car la présence d'un personnage aussi important que devait l'être son père ne pouvait passer inaperçue ; mais à cette heure tardive, tous les services publics étaient sûrement fermés. Alors, seraient-elles obligées d'aller au hasard quêter des informations de porte en porte ? Ah ! retrouver Pèpe n'était pas aussi simple que se l'imaginait Fleurette en se mettant en route quelques heures auparavant. La fatigue aidant, la pauvre petite se sentait tout près de pleurer ; en outre, les provisions du panier de Louise étaient consommées depuis longtemps et, pour toutes deux, la faim s'ajoutait à la lassitude.

Comme elles atteignaient les premières maisons de Sisteron, Louise poussa soudain une exclamation joyeuse.

– Nous sommes sauvées ! dit-elle. Voici l'auberge de Baptiste Portal qui est natif de Laragne. Lui et sa femme sont de braves gens qui ne demanderont qu'à nous venir en aide.

– Tant mieux ! dit Fleurette. Mais tu ne m'avais jamais parlé de lui.

– Oh ! il y a longtemps qu'il a quitté le pays pour s'installer à Sisteron. Mais les gens de Laragne fréquentent son auberge quand ils vont à la foire, et son frère Onésime, le roulier, me donne parfois de ses nouvelles en passant.

Elles arrivaient à la hauteur de la maisonnette blanche à l'enseigne des *Amandiers*. Toute ragaillardie à la pensée de se retrouver en pays de connaissance, Louise, suivie de Fleurette, traversa le petit jardin d'un pas allègre et entra dans la salle d'auberge, vide à cette heure, où le vieil aubergiste s'avança à leur rencontre.

Si Baptiste Portal reconnaissait Mme Louise qu'il n'avait pas vue depuis longtemps ? Bien sûr que oui ! et il était bien content de faire la connaissance de mademoiselle Fleurette dont il avait souvent entendu parler par son frère Onésime.

– Hé ! la patronne, cria-t-il dans la direction de la cuisine d'où s'échappait une réconfortante odeur de soupe et de fricot, viens vite. Voilà des gens de connaissance qui arrivent de Laragne.

Après avoir fait à Fleurette et à Louise un accueil plein de cordialité, Mme Portal, remarquant leur air las, leur posa tout naturellement cette question : comment se faisait-il qu'elles fussent en route à pied, et si tard ? À quoi Fleurette lui répondit en lui exposant le but de leur voyage. Pour de sérieux motifs, elle désirait rejoindre son père qui était parti le matin même de Lou Mas pour Sisteron. M. Portal l'avait-il vu, par hasard, et savait-il où il logeait ?

– Monsieur Armand ! s'exclama le vieux Baptiste. Il s'est arrêté aujourd'hui même aux *Amandiers* pour déjeuner. Mais il se rendait à Orange.

– À Orange ! s'écrièrent les deux femmes.

Exclamation terrifiée de la part de Louise qui se rappelait les choses effroyables qu'on racontait sur cette ville où les jugements sommaires, suivis d'exécutions, se succédaient tout comme à Lyon ou à Toulon. Exclamation découragée de la part de Fleurette qui avait cru toucher au but et voyait le terme de son voyage reculer encore. Mais elle se reprit bien vite. Pourquoi Louise avait-elle l'air si effrayé, comme si toutes deux avaient quelque chose à craindre ? N'allaient-elles pas rejoindre son père qui était plus puissant que toutes les armées de la République ?

Mais avant de quitter Sisteron, elle voulait tenter de voir François qui avait dû y être amené dans la journée. Est-ce que M. Portal, dont l'auberge donnait sur la route venant de Laragne, n'avait pas vu arriver un détachement de soldats conduit par un officier de haute taille vêtu d'un bel uniforme et suivi d'un fourgon traîné par deux chevaux ?

Ici, Baptiste Portal l'interrompit. Il avait vu en effet des soldats, et il les avait même hébergés une nuit ; mais c'était l'avant-veille, et ils allaient dans la direction opposée, vers Laragne.

– Et, question d'uniforme, l'espèce de vantard de lieutenant qui les commandait était aussi mal vêtu, aussi négligé que ses hommes. Je ne les ai point vus repasser, ni ceux-là, ni d'autres ; et moi qui suis au courant des nouvelles de la ville par mes clients, je n'ai entendu parler aujourd'hui d'aucune arrivée de militaires à Sisteron, conclut l'aubergiste.

– Alors, Louise, conclut mélancoliquement Fleurette, ce que nous avons de mieux à faire c'est de partir pour Orange le plus tôt possible.

Mais comment se rendait-on à Orange ? Baptiste Portal le leur dit : cela représentait environ deux à trois jours de voyage, par le vieux coche qui partait de la place d'Armes, deux fois par semaine, vers neuf heures du matin, et faisait le trajet cahin-caha, par Peipir Saint-Étienne-les-Orgues, en s'arrêtant à Sault, puis à Carpentras, où les voyageurs pouvaient passer la nuit dans une bonne auberge.

La chance voulait que la diligence partît le lendemain de la place d'Armes. Tout ce qu'il fallait aux deux voyageuses, c'était d'avoir chacune une paire de bas propres, un ou deux mouchoirs, un morceau de savon et une serviette que l'obligeante

Mme Portal ne demandait pas mieux que de prêter. Le tout attaché à un petit ballot formait avec le panier regarni de provisions le seul bagage que Fleurette et Louise emporteraient avec elles. Heureusement, Louise avait pas mal d'argent en poche, et une fois qu'elles seraient arrivées à Orange, Pèpe serait là pour faire face aux dépenses supplémentaires.

Et c'est ainsi que parmi les personnes qui prirent place dans le vieux et lourd véhicule, le lendemain matin, il y avait deux voyageuses, dont la plus jeune avait les cheveux couleur de blé mûr et des yeux aussi bleus que des myosotis.

17

Les aventures du lieutenant Godet

L'hôtel de ville d'Orange s'élevait sur la place fraîchement baptisée « place de la République ». Le touriste qui, de nos jours, pénètre dans le vieil édifice par l'entrée principale et traverse le vaste vestibule, trouve sur sa droite un long corridor qui le mène à une porte sur laquelle se trouve l'indication : *Travaux publics*. S'il ouvre cette porte, il verra une pièce parfaitement banale aux murs blanchis à la chaux revêtus de cartes et de plans ne présentant pour lui aucun intérêt. Le mobilier consiste en un bureau et quelques chaises paillées ; un mince tapis couvre le milieu du carrelage rouge ; aux fenêtres, des rideaux d'un vert fané tamisent les rayons du soleil. En cette journée de mai 1794, il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres ni de tapis sur le sol. Il n'y avait pas de bureau non plus, mais une longue table couverte d'une étoffe verte derrière laquelle siégeaient trois hommes vêtus de même façon : veste bleu sombre étroitement boutonnée, culotte brune, ceinture tricolore et bottes noires.

Le personnage assis au milieu paraissait supérieur en importance aux deux autres. Un coude sur la table et le menton appuyé sur la main, il examinait avec attention l'homme qui se tenait debout devant lui – un militaire à l'air épuisé de fatigue, et dont l'uniforme déchiré était couvert de poussière.

Les deux autres personnages officiels, les yeux fixés sur le militaire, écoutaient aussi avec un intérêt soutenu l'histoire qu'il était en train de raconter. Quand, harassés et affamés, ce lieutenant et ses hommes étaient arrivés le matin même à la caserne d'Orange, l'officier qui les avait reçus avait trouvé si incroyable

le récit de leurs aventures, qu'après les avoir fait réconforter il avait jugé préférable d'envoyer le lieutenant rendre compte au Comité révolutionnaire qui siégeait à l'hôtel de ville sous la présidence du représentant Chauvelin. C'est devant lui que le lieutenant Godet relatait les événements qui, trois jours plus tôt, avaient mis en effervescence le paisible petit pays de Laragne. Godet disait l'arrivée d'un détachement de soldats aux uniformes impeccables, conduit par un officier de belle prestance portant les insignes de capitaine. Il décrivait les recherches faites par ces soldats dans la maison du citoyen Colombe, l'épicier, recherches qui avaient amené la découverte d'argent et de bijoux ayant appartenu au ci-devant Frontenac que lui-même avait vainement cherchés en opérant une perquisition dans le château, la veille au soir. Il racontait l'arrestation du fils Colombe, et la façon arrogante dont le capitaine l'avait relevé, lui, lieutenant Godet, de son commandement, en lui intimant l'ordre de se joindre, avec ses hommes et le prisonnier Frontenac, au détachement qui emmenait le fils Colombe. Il avait exposé tout cela en grand détail et les membres du Comité l'avaient écouté en silence avec beaucoup d'attention.

Mais soudain, le représentant en mission l'interrompit par une exclamation rageuse :

– Et alors, tu as la prétention, citoyen Godet, de nous faire croire que tu as pu prendre une bande d'espions anglais – car c'étaient des espions anglais, j'en mettrais ma main au feu ! – que tu as pu les prendre, dis-je, pour des soldats de notre armée ? Où avais-tu donc les yeux ?

Le lieutenant Godet essaya de prendre un air dégagé, mais en réalité il sentait le cœur lui manquer. En arrivant à Orange, il n'avait d'abord éprouvé que le soulagement de voir terminée une épuisante randonnée ; mais maintenant, dans cette petite pièce blanche et silencieuse, face à face avec ces trois hommes au regard sévère, il avait peur. Il se sentait comme un animal

enfermé dans une cage, comme une souris fascinée par le regard luisant d'un chat. Il passa une ou deux fois la langue sur ses lèvres sèches avant de répondre :

– Je n'ai pas été le seul à me méprendre, citoyen représentant, dit-il d'un air sombre. Tout le village de Laragne faisait escorte à ces soldats. Mes propres hommes ont été passés en revue par le prétendu capitaine et l'ont entendu donner ses ordres.

– Mais des Anglais, lieutenant Godet, insista son interlocuteur, des Anglais ! leur aspect !... leur accent !...

– Ils parlaient comme vous et moi, citoyen Chauvelin, riposta Godet. Quant à leur aspect, tous les hommes se ressemblent. On n'attend pas de moi que je connaisse de vue tous les officiers de l'armée.

– Mais tu as dit qu'ils étaient magnifiquement équipés ?

– C'est exact. Je connais à fond tous les uniformes de notre armée. S'il y avait eu des boutons de fantaisie ou des galons douteux, je l'aurais certainement remarqué.

– Mais si propres ! dit un des personnages qui lui faisaient face, si bien astiqués ! Cela ne t'a pas donné l'éveil ?

– J'ai pensé qu'ils appartenaient à une de ces compagnies d'élite dont j'avais entendu parler. Comment aurais-je pu soupçonner la vérité ?

– Cela aurait certainement mieux valu pour toi si tu en avais été capable, observa sèchement Chauvelin.

– Est-ce que cela ne suffit pas ? demanda avec impatience l'un des deux autres personnages qui lui faisaient face. Nous

voyons clairement que ces espions anglais, ou autres coquins, ont agi avec une incroyable effronterie, qui semble indiquer qu'ils font partie de cette fameuse clique dont nous avons tous entendu parler. Nous sommes également convaincus que le lieutenant Godet n'a pas fait montre de cette pénétration dont devrait être pourvu tout officier chargé de semblables responsabilités. Ce que nous voulons savoir maintenant, c'est ce qui est arrivé ensuite ; lorsque le soi-disant capitaine a donné l'ordre à son détachement et à celui du lieutenant Godet de sortir de Laragne.

– Et dans ton intérêt, citoyen lieutenant, ajouta le représentant en mission d'un air sévère, je te conseille de faire un compte rendu des faits d'une parfaite exactitude.

– Si je voulais dire des mensonges, répondit le lieutenant d'un air sombre, je ne serais pas ici en ce moment. J'aurais…

– Peu nous importe ce que tu aurais fait, coupa Chauvelin. C'est ce que tu as fait que nous voulons savoir.

– Voilà.

Le lieutenant Godet fit une pause pendant laquelle il parut rassembler ses souvenirs :

– Nous sommes sortis de Laragne dans la direction de Sisteron. Le capitaine – puisque je le prenais alors pour un vrai capitaine – nous avait fait encadrer, moi et mes hommes, par son détachement. Nous avions tous les pieds endoloris parce que nous venions de faire trois jours de marche, luttant contre le mistral, sur des routes poussiéreuses. Nous avions également très faim. Rappelez-vous que ces maudits espions nous avaient tirés du lit de bon matin, rassemblés et emmenés sans nous laisser le temps de manger une bouchée ou de boire un coup avant le départ, tandis qu'eux-mêmes paraissaient aussi frais que s'ils

sortaient de leur caserne avec le ventre plein. Ils marchaient à vive allure, et tout ce que nous pouvions faire, c'était de ne pas nous laisser distancer.

La voix de l'homme se raffermissait à mesure qu'il parlait. La note de frayeur qui s'y était fait sentir au début avait fait place à une expression de sombre rancune. Encouragé par l'intérêt évident avec lequel l'écoutaient ses auditeurs, il reprit avec plus d'assurance :

– À environ une demi-lieue au sud de Laragne, une piste cavalière part à droite de la grand-route. Le capitaine ordonna à ses hommes de s'y engager, et nous continuâmes à cheminer péniblement au soleil et dans la poussière. Au bout d'un moment, nous arrivâmes en vue d'une maison délabrée sur le bord du chemin. Cette maison était flanquée d'une remise en ruine et d'un bout de jardin envahi par les mauvaises herbes. On fit halte en cet endroit et les prisonniers reçurent l'ordre de sortir du fourgon. Sur ce, une femme parut à la porte de la maison, échangea quelques mots avec le capitaine, et quand l'ordre de se remettre en marche fut donné, les prisonniers partirent à pied avec nous, le fourgon et les chevaux ayant été laissés dans l'enclos de la petite maison.

– N'as-tu pas trouvé étrange, citoyen Godet, demanda l'un des hommes assis à la table, de voir abandonner ainsi un fourgon et des chevaux de l'armée, sur le bord du chemin, à côté d'une maison en ruine ?

– Étrange ou non, répondit le lieutenant, ce n'était pas à moi d'en faire l'observation à mon supérieur.

– Ton supérieur !... fit le représentant en mission avec un geste de colère et de mépris.

– Mais, citoyen Chauvelin, plaida l'accusé, il n'y avait véritablement rien qui pût indiquer…

– Rien qui pût indiquer… Rien ? Les yeux d'un patriote devraient être assez clairvoyants pour deviner un espion ou un traître sous n'importe quel déguisement.

Ils s'interrompit brusquement et jeta un rapide coup d'œil sur ses deux collègues, puis sur le lieutenant debout devant lui. Avait-il cru saisir chez l'un d'eux un signe, un clignement de paupières montrant que son propre passé était connu ici, à Orange ? Ces hommes pouvaient-ils savoir qu'en diverses circonstances, il s'était laissé duper lui-même par les aventuriers de la ligue du Mouron Rouge et par leur chef dont l'audace inouïe l'avait plus d'une fois mis en échec et placé dans des situations humiliantes ? Calais, Boulogne, Paris… le nom de chacune de ces villes évoquait le souvenir d'une défaite cuisante du terroriste dans la lutte qu'il avait engagée contre le mystérieux et insaisissable Mouron Rouge. À cet instant même, il tenait chiffonné dans la paume de sa main le bout de papier qui avait révélé l'auteur du complot dont cet imbécile de lieutenant Godet avait été victime. Tout comme cet officier subalterne, Chauvelin avait été berné, et à plusieurs reprises ; et ce qui en était résulté pour lui avait toujours été un surcroît d'humiliation et une baisse de son prestige dans le gouvernement de la jeune République où il avait occupé précédemment une haute situation. En outre, la conviction s'imposait à lui que les maîtres du pays se fatigueraient un jour de ses échecs répétés et le supprimeraient comme ils en avaient déjà supprimé tant d'autres dont le seul crime avait été l'insuccès.

L'unique raison pour laquelle il avait été épargné jusqu'ici était le fait que, seul de tous les hommes au pouvoir, il connaissait le Mouron Rouge. Il l'avait vu sans déguisement ; il savait non seulement son nom, mais aussi celui de ses principaux affiliés. Que Chauvelin vînt à disparaître et avec lui disparaîtrait le

dernier espoir de capturer cette bande d'impudents espions. Voilà pourquoi on lui avait encore accordé quelques mois de répit pour accomplir ce qui était devenu – ses collègues le savaient – le but principal de son existence.

C'est ainsi que Chauvelin, conservant ses fonctions, avait été envoyé à Orange en mission spéciale. Il y avait dans le Midi trop de foyers d'intrigues contre la République, trop de traîtres dans les châteaux et fermes de Provence et du Dauphiné. Il fallait en purger le pays. Chauvelin, prêt à user des plus impitoyables répressions, saurait s'y employer.

Cependant, il avait reconquis son sang-froid et s'adressant au lieutenant, il reprit :

– Continue, citoyen Godet. Nous t'écoutons.

– Voyons, où en étais-je ? dit Godet d'un air incertain.

– À la piste cavalière partant de la grand-route, à une demi-lieue au sud de Laragne, répondit Chauvelin d'un ton railleur. Le fourgon et les chevaux, présumés appartenir à l'armée, ont été abandonnés au bord du chemin, près d'une maison en ruine. Situation que tu voudrais nous représenter comme normale… Continue, je t'en prie. Qu'est-il arrivé ensuite ?

– Nous avons marché, marché, et encore marché. Nous avions déjà fait trois jours de marche avant d'arriver à Laragne, et nous nous étions mis en route sans avaler une bouchée. Sacredié ! ce que nous avions faim et soif ! Les heures passaient, nous voyions le soleil monter dans le ciel, puis commencer à descendre, et nous marchions toujours, les pieds en sang, la sueur nous coulant sur le visage. Nous avons traversé deux villages dont je ne connaissais pas les noms. Puis nous avons grimpé dans la montagne, suivi des gorges rocheuses, traversé

des cours d'eau. Je ne connais pas la région, et je n'avais même pas la force de poser la question ; j'étais mort de fatigue.

Au souvenir de ces heures de supplice, le lieutenant Godet essuya la transpiration qui lui couvrait le front.

– Eh bien ! demanda sèchement Chauvelin, et les autres, les Anglais ?

– L'air frais et dispos, ils marchaient d'un pas allongé, fit Godet en étouffant un juron. Ils ne soulevaient pas de poussière. Ils ne transpiraient pas. Ils marchaient simplement, sans se soucier de nous. Sûr et certain qu'ils avaient l'estomac bien garni.

– Et les prisonniers ?

– Ils y allaient de bon cœur, eux aussi ; mais je suis persuadé qu'ils avaient mangé et bu pendant qu'ils étaient en voiture. En tout cas, ils ne montraient aucun signe de fatigue.

– Et combien de temps avez-vous poursuivi cette marche ?

– Jusqu'au moment où, les uns après les autres, mes hommes sont tombés d'épuisement sur le bord de la route.

– Et toi, tu as fait comme les autres ?

– Oui, le dernier. Un ruisseau longeait la route en contrebas. De même que mes hommes, je me suis laissé rouler sur la rive, et comme eux, étendu à plat ventre, j'ai essayé d'étancher la soif qui nous tourmentait tous encore plus que la faim.

– Et alors, qu'est-il arrivé ?

– Rien.

– Rien ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Rien en ce qui nous concerne. De loin en loin sur la rive, mes hommes étaient étendus, à demi morts de fatigue, tandis que ces misérables s'éloignaient à la même allure, sans même jeter un coup d'œil en arrière. Ils marchaient en chantant – oui, en chantant une espèce de charabia dont je ne saisissais pas un mot. C'est alors, dit le malheureux Godet avec amertume, que j'ai eu mes premiers soupçons. Ce drôle de charabia m'a subitement éclairé. Vous comprenez ?

Les autres inclinèrent la tête.

– Et alors, par hasard, j'ai mis la main dans la poche de derrière de ma tunique, et j'ai trouvé ce bout de papier.

Avec un doigt qui tremblait légèrement, il désigna la main de Chauvelin ; entre les doigts repliés comme une serre d'oiseau de proie passait le coin d'un chiffon de papier. Chauvelin ne put retenir une exclamation de rage, et il essuya son front moite avec son mouchoir.

– Ainsi, ils sont partis, conclut sèchement l'un de ses collègues. Dans quelle direction ?

– Tout droit, répondit laconiquement le lieutenant.

– Dans la direction de Nyons, je suppose ?

– C'est possible. Je ne connais pas bien le pays.

– Tu ne sembles pas connaître grand-chose, lieutenant Godet, dit Chauvelin avec un ricanement.

– Je ne suis pas de cette région, je ne pouvais que…

Mais Chauvelin l'interrompit par un juron.

– D'où que tu viennes, lieutenant Godet, lui dit-il sévèrement, c'était ton devoir de te renseigner sur la région à travers laquelle tu avais reçu mission de conduire tes hommes.

– Je n'avais pas reçu l'ordre de les conduire à travers la montagne, rétorqua Godet d'un air maussade. Nous étions ici depuis un mois et avions toujours suivi les grand-routes. À Sisteron, j'avais reçu l'ordre d'arrêter les ci-devant Frontenac. Toi-même, citoyen représentant, tu as pu constater avec quelle conscience je me suis acquitté de ce devoir. Tous les ordres que tu m'as donnés, je les ai exécutés. Après la perquisition, tu m'as dit d'aller à Laragne, puis de là à Serres. C'est toi qui m'as ordonné de faire halte à Laragne pour la nuit.

– Tout cela n'a rien à voir avec l'affaire, dit l'un des collègues de Chauvelin avec brusquerie. Ce qui ressort de cette histoire extravagante, c'est que les espions anglais ont disparu et qu'on a complètement perdu leurs traces.

– Pour le moment, corrigea sèchement Chauvelin. Ces traces, c'est au lieutenant Godet qu'il appartient de les retrouver.

Il parlait avec une amertume extrême, et les regards qu'ils décochaient à Godet étaient pleins de menaces. Cet homme aux yeux pâles et aux mains semblables à des serres d'oiseaux de proie inspirait au lieutenant bien plus de crainte que les deux autres. Ceux-là se contentaient de placer un mot de temps à autre, ce qu'ils désiraient pour l'instant, c'était de savoir comment s'était terminée l'aventure.

– Par une longue et pénible marche jusqu'à Orange, répondit Godet. Fatigués au-delà de tout ce qu'on peut dire, les

pieds en sang, torturés par la faim et la soif, nous nous sommes traînés jusqu'ici.

Il leur avait fallu marcher des lieues et des lieues. Comment y étaient-ils parvenus, aucun ne le savait. Dans un ou deux villages qu'ils avaient traversés ils avaient pu trouver enfin à boire et à manger. Un fermier avait fait monter quelques-uns des hommes les plus fatigués dans sa charrette pour un trajet d'une lieue et demie. Ils s'étaient enquis en route des faux militaires, mais personne ne les avait vus passer.

– Si j'avais été un traître, comme tu l'as dit, citoyen représentant, j'aurais disparu aussi. Mais je suis revenu ici, comme le devoir me le commandait, et le colonel de mon régiment m'a envoyé tout de suite au Comité pour y faire ma déposition.

– Et tu as eu raison, commenta brièvement Chauvelin. Une seule chose pouvait te sauver des conséquences de ta maladresse : dire la vérité et racheter ta faute.

Il fit une pause d'un instant, puis, s'adressant à ses deux collègues, il poursuivit en pesant ses mots :

– Citoyens Pochart et Danou, nous sommes tous trois d'avis, je pense, que le lieutenant Godet s'est rendu coupable d'une grosse négligence, ce qui, à l'heure actuelle où la patrie est menacée à la fois par les traîtres à l'intérieur et par l'ennemi à la frontière, devient un véritable crime. Silence ! fit-il en jetant un regard sévère sur Godet qui avait murmuré un mot de protestation. Écoute seulement à quelles conditions je puis te promettre l'impunité. La patrie contre laquelle tu as péché te donne une chance de racheter ta faute. En vertu de la loi des Suspects nous t'accordons pleins pouvoirs : tu pourras aller partout, avec la faculté d'arrêter n'importe qui, homme, femme, enfant, qui te semblerait le moins du monde suspect de complicité dans cette affaire. Comprends-tu ?

– Je crois que oui, répondit Godet.

– La Nation, dit Pochart d'un ton sentencieux, préfère avoir la tête des espions anglais plutôt que la tienne, lieutenant Godet.

– La Nation aura ou la tête du lieutenant Godet ou celle des espions anglais, dit Chauvelin. C'est au lieutenant Godet de faire le choix.

Il y eut un instant de silence. Les yeux du lieutenant étaient fixés sur le visage pâle de son juge impitoyable. Il savait que sa vie dépendait de l'arrêt que prononceraient ces lèvres minces et décolorées, et, dans son cœur qui battait à grands coups, grandissait une haine farouche pour l'homme qui le terrorisait ainsi. Il aurait voulu se jeter sur lui, le saisir à la gorge, lui hurler des insultes à la face. Son impuissance ne faisait que rendre cette haine plus intense. Elle luisait dans ses yeux, et Chauvelin, rencontrant son regard, y surprit l'expression d'un chien enragé prêt à mordre. Il haussa les épaules avec indifférence, et l'ombre d'un sourire sarcastique releva le coin de ses lèvres minces. Il était habitué à faire naître sur son passage la haine et le désir de la vengeance.

– Lieutenant Godet, dit-il enfin, tu as entendu la décision du Comité. Nous trouvons préférable de surseoir au châtiment que tu mérites parce qu'il est en ton pouvoir de servir la patrie comme personne ne peut le faire en l'occurrence. Tu as vu ces Anglais face à face, tu connais leur aspect, leur visage, leur voix. Va, et bats les villes et les campagnes. Les hommes qui se sont rendus coupables de négligence avec toi t'accompagneront. Tu as le pouvoir de faire saisir qui te paraîtrait suspect d'avoir trempé dans cette affaire ; fais-en usage pour traquer ces fils d'Albion jusque dans leur repaire. Je n'ajouterai qu'un mot : ne te laisse pas jouer une seconde fois, car alors, aucun pouvoir sur

terre ne pourrait te sauver. La première fois, une faute de ce genre peut être qualifiée de maladresse, mais la seconde fois, elle porterait le nom odieux de trahison.

Il s'était levé ; à cet instant, les muscles de sa main se détendirent et le papier qu'il avait chiffonné en boule roula sur la table.

Son collègue Pochart le ramassa, et lentement l'ouvrit et le défroissa. Il étudia une minute ou deux l'écriture serrée qui le couvrait et se tourna vers Chauvelin.

– Peux-tu nous dire ce qu'il y a d'écrit là-dessus, citoyen représentant ? demanda-t-il.

Et tout en parlant il passa le papier à son collègue Danou.

– Est-ce de l'anglais ? demanda Danou intrigué.

– Oui, répondit brièvement Chauvelin.

– On dirait de la poésie, remarqua Pochart.

– Des vers de mirliton, dit Chauvelin.

– Et tu peux les lire ?

– Non.

– Je croyais que tu savais l'anglais.

– Non point.

– C'est tout de même étrange que ces quelques vers de mirliton, comme tu dis, aient pu être glissés dans la tunique du lieutenant, remarqua sèchement Pochart. Et il y a ton nom des-

sus, citoyen représentant, ajouta-t-il en désignant les mots : *À mon ami Chauvelin,* qui précédaient les quatre lignes écrites en anglais, un langage qui, apparemment, n'était compris ici par personne.

Mais la patience de Chauvelin était à bout. Il saisit le morceau de papier et le déchira rageusement en d'innombrables petits débris.

– Assez de ces futilités, dit-il en administrant un coup de poing sur la table. Ces Anglais ont voulu se montrer facétieux, et c'est tout. Nous leur faisons beaucoup d'honneur en attachant de l'importance à cette stupide plaisanterie. Lieutenant Godet, reprit-il en s'adressant une fois de plus à l'accusé, tu peux te retirer si tu te soumets aux conditions que je viens de te dire. La prochaine fois que nous nous retrouverons face à face, tu seras, ou bien l'homme habile qui a aidé à capturer ces imprudents aventuriers, ou le militaire accusé de trahison et prêt à subir le châtiment qu'il mérite. Maintenant, tu peux disposer.

Sans un mot, Godet fit demi-tour et sortit de la salle. Il passa devant le soldat de garde à la porte, la tête haute, et suivit le corridor d'un pas ferme. Mais dans le vestibule désert il s'arrêta et se retourna vers la salle où il venait de vivre de tels moments d'angoisse. Alors il leva le poing et le brandit dans la direction de l'homme invisible dont son sort dépendait.

– Avec un peu de chance, murmura-t-il entre ses dents, je pourrai peut-être te revaloir cela, mon ami Chauvelin.

18

Rencontre inattendue

C'est le jour suivant qu'arrivait à Orange le coche de Sisteron, et le lieutenant Godet, uniquement préoccupé de trouver un indice qui l'aidât dans ses difficiles recherches, se dirigea vers l'*Hôtellerie de la Poste*.

À midi, le coche couvert de poussière s'arrêta et déversa ses divers voyageurs : quelques habitants d'Orange, la femme de l'avoué dont la mère habitait Sisteron, quelques fermiers venus pour la foire aux chevaux, un artisan en quête de travail. En dernier deux femmes très différentes d'aspect descendirent de la diligence. L'une d'elles portait un petit panier et l'autre… Ah ! par exemple ! à la vue de l'autre, le lieutenant Godet poussa une telle exclamation de surprise que les gens qui l'entouraient le regardèrent avec étonnement.

La cause de cette émotion était une jeune fille vêtue d'un manteau à capuchon dont s'échappaient des boucles dorées. La femme plus âgée qui l'accompagnait avait l'allure d'une paysanne. Elle paraissait fripée par le voyage, fatiguée et de mauvaise humeur. Mais la jolie fille, qui franchissait d'un pas léger la courte distance qui séparait le coche de l'hôtellerie, se retourna avec un petit air de triomphe pour encourager gaiement sa compagne.

– La fin du voyage, ma bonne Louise ! Et maintenant, il n'y a plus qu'à trouver Pèpe.

À cette époque d'égalité à outrance, où les manières courtoises et les manifestations de politesse n'étaient plus de saison, il était rare, cependant, qu'une jolie femme ne se vît pas l'objet d'attentions particulièrement empressées de la part des représentants du sexe fort. C'est ainsi que laissant les autres voyageurs se débrouiller comme ils le pourraient avec leurs bagages, le patron de l'hôtellerie, bel homme au teint fleuri, se précipita en personne vers Fleurette et sa compagne pour leur offrir le réconfort dont elles avaient certainement besoin, et, tout en époussetant les sièges qu'il leur avançait, se mettre, lui et toute sa maison, à la disposition d'une si charmante cliente.

Fleurette acceptait ces attentions comme chose toute naturelle. Elle était habituée à se voir traitée comme un personnage par tout le monde, à Lou Mas et chez les Colombe. Elle demanda une chambre pour elle et sa compagne afin d'avoir toutes deux la possibilité de se laver et de mettre un peu d'ordre dans leur toilette. Elle se sentait si joyeuse et si triomphante qu'une fois seule avec Louise, elle saisit la pauvre femme par la taille et l'entraîna dans une danse folle autour de la pièce.

– Louise, ma bonne Louise, nous sommes à Orange ! chantait-elle. Nous y voilà enfin ! nous y voilà ! nous y voilà ! Et dans moins d'une heure, nous aurons trouvé Pèpe, et il aura donné l'ordre de mettre François en liberté. Songes-y bien, Louise, voilà quatre jours que le pauvre François a été arrêté et que pèse sur lui l'horrible accusation d'une faute qu'il n'a pas commise. Qu'a-t-il pu penser de moi qui savais la vérité et qui semble n'avoir rien fait pour le disculper ?

Petit à petit son ton se calmait ; toute son animation tombait. Elle se représentait François en prison, avec des fers autour des chevilles et des poignets ; ou encore debout devant ses juges qui le condamnaient à un châtiment sévère parce qu'il restait muet, ne voulant pas accuser la véritable coupable. Elle soupira ; ses yeux s'étaient remplis de larmes, tandis que

Louise, méthodiquement mais en continuant de bougonner, se lavait le visage et les mains.

– Allons, viens, petite, dit-elle sèchement au bout d'un moment. Nous allons descendre prendre quelque chose.

Elle n'avait cessé durant tout le voyage de protester contre la folie d'une telle entreprise et de prophétiser les pires catastrophes, mais elle s'était heurtée au doux entêtement de Fleurette.

Lorsque les deux femmes revinrent dans la salle à manger où les attendaient une soupe chaude et une omelette, elles furent accostées par un jeune militaire qui, en termes polis, affirma avoir eu l'avantage de faire leur connaissance.

– Tu ne te souviens probablement pas de moi, citoyenne, dit-il en s'adressant plus particulièrement à Fleurette, mais je te garde une grande reconnaissance pour la bonté que tu as témoignée à mes hommes, il y a quelques jours, en leur donnant à boire sur le pont de Laragne près de ta maison. T'en souviens-tu ?

Son uniforme était bien râpé, mais il y avait sur son visage une expression aimable et déférente. Fleurette leva vers lui un regard timide et montra d'un signe qu'elle le reconnaissait. Elle se rappelait les soldats fatigués et mal vêtus qui lui avaient inspiré de la compassion ; elle se souvenait également que cet officier lui-même s'était montré assez peu poli avec elle et que les hommes qu'il commandait avaient agi d'une manière brutale à l'égard d'un pauvre vieillard inoffensif.

En cet instant, néanmoins, elle éprouvait presque un sentiment de soulagement à voir un visage connu, car elle n'avait rencontré que des étrangers depuis qu'elle avait quitté Laragne quatre jours auparavant. Aussi, lorsque le militaire eut répété

du même ton déférent « T'en souviens-tu, citoyenne ? », elle répondit simplement :

– Bien sûr, citoyen lieutenant.

Ce qui montre que Fleurette avait beaucoup appris pendant ces derniers jours et que le mot « citoyen » lui venait maintenant tout naturellement à la bouche.

Le lieutenant Godet se nomma et dit qu'il était à Orange pour quelques jours, libre de toute fonction.

– Et c'est une vraie chance pour moi, poursuivit-il, car je pourrai peut-être vous rendre service.

Les deux femmes se mirent à table, et le lieutenant aida à les servir, leur versant à boire et activant la servante qui lui paraissait manquer de zèle. Il s'enquit avec intérêt de leur voyage, sut témoigner quelques attentions à Louise, si bien qu'en dépit de la méfiance que lui inspiraient généralement les militaires, celle-ci s'adoucit petit à petit. Le déjeuner chaud lui ayant rendu sa bonne humeur, tous trois s'entretinrent bientôt de façon amicale.

Le repas terminé, le lieutenant offrit une fois de plus ses services. Pouvait-il les guider à travers la ville ?

– Certes oui, répondit Louise sans hésiter. Nous voulons trouver monsieur Armand.

– Le citoyen Armand, rectifia Fleurette, mon père. Je crois que vous le connaissez, citoyen lieutenant ?

– Si je le connais !

– Vous savez où il se trouve ?

– Parfaitement.

– Pouvez-vous nous conduire chez lui ?

– À votre service, citoyennes.

– Tout de suite ?

– Quand vous voudrez.

Avec un petit cri de joie, Fleurette saisit son manteau.

– Alors, partons, dit-elle simplement.

Louise la suivit docilement. La pensée qu'elle allait pouvoir remettre la jeune obstinée à la garde de son père lui causait un réel soulagement. Fleurette marchait d'un pas léger à côté du lieutenant Godet. Tous trois traversèrent la rivière sur le vieux pont et s'acheminèrent le long des rues poussiéreuses, jusqu'à la vaste place de la République.

Godet conduisit ses compagnes jusqu'à une grande construction de pierre, précédée d'un perron de plusieurs marches et flanquée d'une tour carrée. Il devait connaître les lieux, car il passa sans hésitation devant les deux soldats qui montaient la garde le long des marches, lesquels, en vertu, sans doute, du principe d'égalité, omirent de le saluer, puis, traversant le vestibule d'entrée, il leur fit suivre un long corridor carrelé qui les amena devant une porte sur laquelle se lisait l'inscription *Comité révolutionnaire d'Orange*. Un soldat y montait la garde appuyé sur son fusil. Fleurette, intimidée par les vastes proportions de l'édifice, ainsi que par le silence qui y régnait, vit avec un peu de frayeur le soldat placer sa baïonnette en travers de la porte pour barrer le chemin aux intrus. Mais, sans se laisser intimider, le lieutenant Godet lui expliqua en quelques mots :

– La citoyenne est la fille du citoyen représentant Chauvelin. Elle désire lui parler.

La fille du citoyen Chauvelin ? Qu'est-ce que voulait dire cet homme ? Fleurette intriguée le tira par la manche. Elle était la fille du citoyen Armand. Mais l'homme de garde ayant abaissé sa baïonnette, Godet poussa la porte et, l'instant d'après, Fleurette se trouvait en face d'un large bureau couvert de papiers, derrière lequel était son père qui écrivait, la tête baissée.

Le lieutenant dit très haut :

– Citoyen représentant, je t'amène ta fille.

Sur quoi Chauvelin releva la tête, et considéra Fleurette d'un air aussi stupéfait que s'il voyait apparaître un spectre.

Oubliant tout, sauf le bonheur de retrouver enfin son père, Fleurette poussa une exclamation de joie. Elle fit en courant le tour de la table, et, s'agenouillant auprès de la chaise de Pèpe, lui mit les bras autour du cou.

Elle était si heureuse, si soulagée, qu'elle se sentait près de pleurer.

– Pèpe, lui murmura-t-elle à l'oreille, Pèpe chéri, n'êtes-vous pas content de me voir ?

19

Le père et la fille

Chauvelin n'en croyait pas ses yeux et se dit un moment qu'il devait être le jouet d'une illusion. Il lui fallut une ou deux secondes pour se rendre compte que c'était bien l'enfant chérie, venue, Dieu sait comment et pourquoi, dans cette terrible cité que gouvernaient pour l'instant, sous son commandement, la Haine et la Cruauté.

Toujours stupéfait, il recevait avec joie les caresses du seul être au monde qu'eût véritablement aimé son cœur endurci. Il entoura sa fille de ses bras ; puis, relevant les yeux, il vit Louise qui attendait silencieusement et demanda avec brusquerie :

– Comment, diable ! êtes-vous venues ici toutes les deux ?

– Par le coche de Sisteron, répondit Louise.

– Je m'en doute, répliqua-t-il, mais pourquoi êtes-vous venues ?

– Demandez-le-lui, répondit sèchement Louise. Elle voulait venir vous rejoindre à tout prix. Je ne pouvais pas la laisser voyager seule.

Les deux mains de Chauvelin étaient nouées autour du cou de Fleurette et ses doigts enfouis dans ses cheveux dorés. Il pressa cette tête aimée contre sa poitrine. La joie de la revoir s'était tout de suite mêlée d'angoisse. Qu'est-ce que cette enfant

venait faire ? Ses yeux pâles au regard inquiet scrutèrent le visage impassible de Louise.

– Qui vous a amenées jusqu'ici ? demanda-t-il.

– Un officier à l'uniforme râpé, répondit Louise tandis que ses yeux faisaient le tour de la pièce avec un regard hostile. Je croyais même, ajoutât-elle, qu'il était entré avec nous.

– Comment était-il ?

Elle le décrivit du mieux qu'elle put, et ajouta :

– Je ne me rappelle pas son nom.

Elle aussi avait entendu le nom de Chauvelin prononcé par le lieutenant, et ceci lui avait donné à réfléchir. De vagues doutes qui dataient de vingt ans se transformaient dans son esprit plein de bon sens en soupçons plus précis. Il était indéniable qu'un mystère planait sur la personnalité du père de Fleurette. Louise était sûre, par exemple, que c'était un homme fortuné et de bonne naissance ; mais vingt ans auparavant, au temps de l'ancien régime, ce n'était pas chose rare qu'un gentilhomme désirât cacher une histoire d'amour aux yeux de sa famille et de ses amis. On lui aurait dit que monsieur Armand était duc et pair qu'elle n'aurait pas été autrement surprise ; mais Chauvelin !... ce nom mêlé à toute la tragédie révolutionnaire dont les échos parvenaient jusqu'au fond du Dauphiné, accolé à ceux de Danton, de Marat et de Robespierre ! Chauvelin !...

Et lui, rencontrant son regard, comprit ce qui se passait dans l'esprit de Louise. Ce qu'elle pensait ne comptait pas pour lui. Mais c'était de Fleurette qu'il s'agissait, Fleurette qui s'appuyait contre lui tout émue. L'angoisse qui s'était emparée de lui s'accrut. D'une main qui tremblait, il caressa les jolies boucles blondes.

– Maintenant, ma petite fille, dit-il en affermissant sa voix du mieux qu'il pouvait, vas-tu me dire ce que tu es venue faire ici ?

Fleurette se remit sur ses pieds et dit d'un ton ferme :

– Pèpe chéri, je suis venue pour réparer une grande injustice, et vous qui êtes un personnage puissant, je suis sûre que vous m'y aiderez.

Chauvelin fronça les sourcils, plus intrigué que jamais.

– Fleurette, ma chérie, supplia-t-il, essaye de parler plus clairement. Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire par réparer une injustice ? Quelle injustice ?

– Eh bien ! répondit-elle simplement, l'arrestation de François Colombe pour une faute qu'il n'a pas commise. Vous savez que François a été arrêté ?

Oui, il le savait. L'arrestation du jeune Colombe faisait partie de la comédie jouée au stupide Godet par ces Anglais de malheur. Mais qu'est-ce que cela avait à faire avec la présence de Fleurette à Orange ?

– Alors, vous savez aussi, Pèpe, poursuivit Fleurette avec animation, que plusieurs objets de valeur appartenant à madame ont été trouvés dans la remise de M. Colombe.

Oui, il le savait aussi. Mais quel rapport cela avait-il…

– Les soldats ont accusé François de les avoir volés.

Un soupir de soulagement lui échappa. Il commençait à comprendre. En somme, rien de grave. Il aurait pu deviner que

sa fille était venue pour plaider la cause de ce jeune fou de François.

– Et ce que je suis venue vous dire, Pèpe chéri, continua-t-elle rapidement, c'est que ce n'est point François qui a volé les objets de madame.

Elle fit une pause d'une ou deux secondes. Ce qu'il lui fallait dire maintenant demandait un certain courage. Comment Pèpe allait-il prendre la chose, elle n'en savait rien. Elle se laissa glisser à genoux à côté de son père. Celui-ci rompit le silence le premier :

– Alors, si ce n'est pas François, qui est-ce qui a volé ces objets ?

– C'est moi, Pèpe chéri.

Étouffant une exclamation, il appliqua sa main sur la bouche de Fleurette. Seigneur ! si quelqu'un avait entendu ! La sentinelle à la porte, ou l'un des innombrables espions que lui-même avait mis en branle et dont les oreilles avaient appris à écouter à travers les murs les plus épais… D'un regard furtif, ses yeux pâles firent le tour de la salle, tandis que Louise, également bouleversée, s'exclamait :

– La petite est folle, monsieur ! Ne l'écoutez pas.

Fleurette seule restait calme. Elle était toujours à genoux, mais au geste brusque de son père, elle s'était rejetée en arrière et se maintenait en équilibre, une main sur le plancher. Lentement, sans bruit, Chauvelin s'était levé et traversait la pièce, Louise suivant tous ses mouvements du regard apeuré de ses yeux ronds. Arrivé à la porte il l'ouvrit brusquement ; de l'autre côté, la sentinelle bavardait tranquillement avec le lieutenant

Godet. À la vue du citoyen représentant, ils se mirent tous les deux au garde-à-vous et saluèrent.

– Lieutenant Godet, tu vas aller à la caserne dire au capitaine Moissan que j'ai besoin de le voir ici à deux heures, dit Chauvelin.

– Bien, citoyen représentant, répondit Godet d'un ton déférent. Chauvelin le regarda avec attention, mais le visage qu'il avait devant lui était sans expression. Le lieutenant salua et fit demi-tour. Chauvelin le suivit des yeux quelques secondes tandis qu'il s'éloignait dans le corridor, puis lui-même referma la porte et retourna s'asseoir derrière la table.

Il lui avait fallu faire un effort surhumain pour retrouver son sang-froid. À présent, il ne se souciait pas d'en entendre davantage et il ne voulait pas effrayer sa fille. La vue de Godet posté derrière la porte, en conversation avec la sentinelle, avait fait naître dans son cœur la même terreur que sa présence et son regard avaient coutume de faire naître dans le cœur des autres. L'expression de ses traits, à cet instant, était telle que Fleurette osait à peine le regarder. Mais quand il se rassit, son visage était redevenu un masque rigide, couleur de cire. Il posa son coude sur la table et s'abrita les yeux avec sa longue main fine. Fleurette se dit que ce devait être terrible pour lui de penser que sa fille était une voleuse. Aussi, sans attendre de nouvelles questions, elle se mit à lui expliquer :

– Vous ne devez pas croire, Pèpe chéri, que j'aie pris ces choses dans une mauvaise intention, je l'ait fait parce que…

Elle s'interrompit et poursuivit une seconde plus tard :

– Vous vous rappelez cette soirée où nous nous sommes rencontrés, tous les deux, au château ?

Oui, il s'en souvenait.

– Mais parle plus bas, mon enfant, les murs ont des oreilles.

– J'avais déjà pris le sac et la cassette dans le bureau de madame, continua tout bas Fleurette, et je les avais cachés sous mon châle. (Elle eut un petit rire nerveux.) Oh ! je puis bien vous le dire : j'avais très peur que vous vous en aperceviez.

L'esprit actif et pénétrant de Chauvelin se concentrait sur ce qu'il venait d'entendre. Après tout, qu'avait-il à craindre ? Il s'était débarrassé de Godet, et la conversation à voix basse qu'il avait avec sa fille ne pouvait être perçue par personne autre. Si seulement cette sotte de Louise n'avait pas cet air épouvanté ! La vue de ses yeux ronds et de sa bouche ouverte lui donnait sur les nerfs.

Naturellement, il ne fallait pas qu'il eût l'air de prendre cette affaire au sérieux. Sa fille était naïve, ignorante et volontaire. Il lui faudrait la protéger contre elle-même, l'obliger à se taire. Louise était sotte, mais digne de confiance, et les murs qui les entouraient étaient épais. La frayeur qui l'avait saisi tout d'abord était vraiment sans motif.

Il fit donc effort pour sourire et donner à sa voix un ton de plaisanterie. Il pinça la joue de Fleurette et plongea dans ses yeux un regard amusé et presque incrédule.

– Allons, allons, dit-il d'un ton léger, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ma petite Fleurette prenant des choses qui ne lui appartiennent pas ? Je ne puis le croire.

– C'était pour bien faire, insista-t-elle. Les soldats étaient dans le château en train de tout abîmer et de voler tout ce qui leur tombait sous la main… et aussi parce que…

De nouveau, elle s’arrêta, ne voulant pas dévoiler son précieux secret : l’ordre de cette voix mystérieuse dont Pèpe peut-être se moquerait. Mais elle lui raconta qu’avec son précieux fardeau caché sous son châle, elle avait pris le chemin du retour, et que, dans la crainte d’être rejointe par les soldats, elle s’était arrêtée chez la veuve Tronchet. C’est de là qu’elle l’avait vu passer à cheval se dirigeant vers Laragne. Elle lui dit enfin que la pensée lui était venue de demander l’aide de François Colombe et qu’elle avait envoyé Adèle le prévenir. Comment les soldats arrivés le lendemain à Laragne avaient-ils pu soupçonner François du vol des objets qu’elle lui avait confiés, elle n’en avait aucune idée. Tout ce qu’elle savait c’est que François n’était pas coupable et qu’il fallait proclamer son innocence tout de suite, immédiatement.

Assise sur ses talons, elle levait vers son père un regard résolu. Les yeux brillants, les joues empourprées, elle était irrésistible. Chauvelin lui ouvrit les bras. Elle s’y précipita.

– Pèpe chéri, lui dit-elle à l’oreille, il faut que j’aille trouver ceux qui vont juger François et que je leur dise toute la vérité. C’est mon devoir, n’est-ce pas ?

– Mais oui, mais oui, fit-il, sans savoir ce qu’il disait, en essayant de raffermir sa voix pour que Fleurette ne sût pas combien il avait eu peur.

– Quand Adèle nous a raconté le lendemain matin comment les soldats avaient trouvé les objets de madame et arrêté François, j’ai pensé tout de suite que grâce à vous tout s’arrangerait. C’est pourquoi Louise et moi sommes parties sur l’heure pour Sisteron où je croyais vous trouver.

– La petite ne m’a rien expliqué, protesta Louise en réponse à une question muette de Chauvelin. Je croyais seulement

qu'elle voulait vous voir afin de plaider la cause du jeune Colombe.

– Il est inutile à présent, dit-il d'un ton ferme, que moi ou qui que ce soit plaide sa cause. François Colombe est actuellement en liberté.

Au cri de joie poussé par Fleurette, il sentit son cœur mordu par la jalousie.

– Tu l'aimes donc tant que cela, ma petite fille ? demanda-t-il presque malgré lui.

Elle sourit et, sans répondre, baissa la tête. L'espace de quelques secondes, il débattit intérieurement la question de savoir s'il lui dirait toute la vérité, mais jugea vite qu'il valait mieux l'en instruire, car, de toute façon, l'histoire lui serait racontée par d'autres. Il lui dit donc exactement ce que lui avait rapporté le lieutenant Godet, le jour précédent. Les beaux militaires qui étaient arrivés ce matin-là à Laragne n'étaient pas de vrais soldats des armées de la République ; c'était une bande d'espions anglais dont le chef était connu dans toute la France sous le nom du Mouron Rouge ; un impudent, un cynique aventurier, dont le but était d'inciter des Français et des Françaises à déserter leur patrie à l'heure où elle avait le plus besoin d'eux. C'est l'un d'eux, certainement, qui avait espionné Fleurette et l'avait vue, ce soir-là, confier la cassette et le sac à François. Le Mouron Rouge avait saisi ce moyen de prendre possession d'objets de valeur ainsi que de s'emparer des personnes du ci-devant Frontenac et de François Colombe. Il se servirait à la fois des hommes et de l'argent pour travailler contre la France, car les Anglais étaient les ennemis de cette grande Révolution, et les amis de tous ces tyrans et aristocrates que le peuple était résolu à supprimer de la face du monde.

Ouvrant de grands yeux surpris, Fleurette l'écoutait en silence, mais avec des sentiments tout différents de ceux que son père attendait d'elle. Avec un sentiment de joie intense, elle se disait que François était en sûreté, maintenant, que la voix qui lui avait enjoint d'aller chercher les bijoux de Mme de Frontenac l'avait fait dans certain but, et que ce but était atteint. Monsieur, madame et mademoiselle étaient tous sauvés, grâce à ce que Fleurette considérait comme une intervention surnaturelle – quoi que Pèpe pût en penser. Un vulgaire espion ennemi de la France n'aurait jamais pu mener à bien la tâche que ce mystérieux Anglais avait entreprise, depuis le moment où, déguisé en simple bûcheron, il lui avait commandé d'aller chercher la cassette de madame, jusqu'à l'heure où vêtu d'un brillant uniforme il avait, dans un coup d'audace, trouvé le moyen de sauver François et M. de Frontenac.

Mais après ce premier moment d'allégresse, un autre sentiment s'était glissé dans le cœur de Fleurette, un sentiment de surprise et de crainte à l'égard de son père qu'elle avait l'impression de n'avoir pas véritablement connu jusqu'à cette heure. Elle l'avait vu seulement bon, aimant, indulgent pour elle, bien que parfois irritable, et toujours réservé et quelque peu mystérieux en ce qui le concernait. Maintenant, il semblait mettre son âme à nu devant elle. À côté de son amour de la patrie et de cette Révolution dont il avait été sûrement l'un des artisans, il y avait une haine farouche pour tous ceux qui s'opposaient à cette Révolution ; les riches, les aristocrates, et surtout ces Anglais dont le pays servait de refuge à tous les royalistes complotant contre la République. Oui, il les haïssait tous avec violence, et Fleurette se sentait le cœur glacé de l'entendre parler ainsi. Lui qui s'était toujours montré si doux avec elle, s'exprimait maintenant comme s'il approuvait tous les procédés cruels pratiqués envers ceux qui ne pensaient pas comme lui.

Instinctivement et, elle l'espérait, sans qu'il s'en aperçût, elle s'était écartée de lui quand il avait voulu de nouveau la

prendre dans ses bras. Cet homme aux yeux pâles et aux traits durs n'était pas Pèpe ; c'était un inconnu dont elle avait peur. Tout ce qu'elle désirait maintenant, c'était de s'en aller, de retourner à Lou Mas. Puisque François était en sécurité, pourquoi demeurerait-elle davantage dans cet horrible endroit où son père lui-même lui faisait l'effet d'un étranger.

Louise s'était rapprochée et Chauvelin lui donnait des ordres d'un ton péremptoire.

– Vous allez retourner à l'instant à *l'Hôtellerie de la Poste,* où vous êtes descendues ce matin. Là, vous attendrez tranquillement que je vienne vous chercher. Nous nous mettrons en route le plus tôt possible, de façon à gagner Vaison avant la nuit.

– Vaison ? fit Louise perplexe… Mais le coche…

– Nous ne voyagerons pas par le coche, interrompit Chauvelin avec impatience. Ma calèche vous conduira jusqu'à Lou Mas, et je ne vous abandonnerai pas avant de vous avoir vues en sûreté à la maison.

– Votre calèche ! s'exclama Louise. Sainte Vierge !

– Silence, femme ! ordonna Chauvelin avec un juron. On ne parle plus de Sainte Vierge à l'heure qu'il est.

Certes, Pèpe avait déjà dit des choses de ce genre, mais jamais de ce ton rude et presque sauvage. Lentement Fleurette se remit sur ses pieds. Elle se sentait soudain très lasse. Durant quatre jours elle avait vécu dans une sorte de fièvre causée à la fois par l'angoisse et l'espoir ; mais à présent cette fièvre avait disparu, faisant place à une morne dépression. Tout ce qui l'entourait lui semblait irréel. La voix de son père donnant à Louise toutes sortes d'instructions lui paraissait assourdie comme par un voile épais. Elle ne savait qu'une chose – et ceci

était un réconfort –, c'est que bientôt ils partiraient tous les trois pour retourner à la maison, non point dans un vieux coche rempli à craquer, mais dans une calèche. Quel homme étonnant était son père, si important, si puissant et si riche qu'il avait une calèche à lui et pouvait aller et venir à sa guise ! Elle se rappelait la déférence que lui avaient témoignée les soldats, l'autre soir dans le château ; et en cet instant même, ses yeux ne pouvaient se détacher de la belle ceinture tricolore, emblème de son pouvoir.

Finalement, son père la prit dans ses bras et l'embrassa aussi tendrement qu'à l'ordinaire ; mais quand il desserra son étreinte, elle se sentit vaciller, et les objets de la pièce se mirent à tourner devant ses yeux. Louise l'entoura de son bras vigoureux, et Fleurette l'entendit qui disait : « Laissez-la-moi. Elle va se remettre tout de suite. » Elle se rendit compte aussi qu'on la faisait sortir de la pièce, passer devant la sentinelle et suivre un long corridor.

En recevant sur le visage une douce brise printanière, elle se sentit revivre, et ce fut d'un pas ferme qu'elle regagna, aux côtés de Louise, l'*Hôtellerie de la Poste*.

20

La vengeance de Godet

Les ordres de Chauvelin à Louise et à Fleurette avaient été de retourner à l'hôtellerie, et là, d'attendre qu'il vînt les prendre avec sa voiture pour les ramener à Lou Mas. Les deux femmes, prêtes à partir, l'attendaient donc patiemment dans la salle du rez-de-chaussée de l'hôtellerie.

Les voyageurs arrivés par le coche de Sisteron avaient maintenant tous disparu. Les uns avaient pris une chambre dans l'hôtellerie, les autres étaient partis chez eux ou à leurs affaires dans la ville ; ce n'était pas encore l'heure du dîner, et le personnel était occupé aux cuisines. L'endroit était désert et silencieux. Il régnait dans la pièce elle-même une chaleur étouffante, et l'air était chargé d'une odeur de poussière et de relents de cuisine. Une horloge accrochée au mur faisait entendre un tic-tac monotone. Une grosse mouche paresseuse bourdonnait de temps à autre contre le carreau. D'une partie éloignée de la maison arrivaient parfois un bruit de voix, un aboiement de chien ou le tintamarre des casseroles et autres ustensiles de ménage.

Louise, assise dans un grand fauteuil à côté de la cheminée, avait fermé les yeux. Le tic-tac de l'horloge, le bourdonnement de la mouche l'avaient endormie. Mais Fleurette, assise sur une chaise au dossier droit, était encore éveillée. Il y avait tant de choses pour occuper son esprit ! Il s'était accumulé plus d'événements extraordinaires dans ces quatre derniers jours que pendant tout le reste de son existence. Ces événements passaient et repassaient dans son esprit en commençant par

l'arrivée du détachement de soldats sur le pont, jusqu'au moment béni où son père lui avait appris que François était en sûreté. Toutes ses pensées finirent par se mêler et se confondre, et c'est d'abord comme en un rêve que Fleurette vit la porte de la salle s'ouvrir doucement et l'obligeant militaire qui l'avait conduite à l'hôtel de ville paraître sur le seuil. Il jeta un rapide coup d'œil autour de la pièce, et comme Fleurette allait pousser une exclamation de surprise, il mit un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de le suivre au-dehors. Elle se leva vivement, toute troublée, tandis qu'il répétait son geste d'avertissement en lui désignant Louise. Fleurette traversa la pièce sur la pointe des pieds.

– C'est ton père qui m'envoie te chercher, citoyenne, chuchota-t-il.

Fleurette jeta un regard à Louise qui dormait paisiblement et sortit doucement dans la rue avec l'officier.

– Il y a quelque chose que ton père a oublié de te dire, citoyenne, dit le lieutenant aussitôt qu'il eut refermé la porte derrière elle. Il désire te voir, mais il m'a recommandé de ne pas amener la vieille femme. Alors, comme elle dormait…

– Mais si elle se réveille et ne me voit plus ? objecta Fleurette en faisant demi-tour pour rentrer dans l'hôtellerie. Je n'ai qu'à lui dire…

Mais l'autre lui saisit vivement la main :

– Ton père m'a dit de te ramener aussi rapidement que possible, et tu sais combien il est impatient.

Personne mieux que Fleurette ne connaissait le caractère impatient de son père. Quand il ordonnait quelque chose, il entendait être obéi tout de suite. Aussi, sans plus protester, suivit-

elle l'obligeant militaire. Quelques minutes plus tard, elle était de retour à l'hôtel de ville et arrivait devant la porte gardée par le même soldat ; mais, cette fois, celui-ci se mit au garde-à-vous et n'essaya pas de leur barrer le passage. Godet ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Fleurette.

Celle-ci s'attendait naturellement à voir son père seul, assis comme auparavant derrière la table, en train d'écrire. Pèpe était bien là, et même, à la vue de sa fille, il se leva brusquement avec une expression stupéfaite sur son visage ; mais il n'était pas seul ; deux hommes étaient assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, vêtus à peu près comme lui avec une écharpe tricolore autour de la taille.

Il y eut un moment de silence, tandis que Fleurette s'avançait un peu intimidée vers la table. Elle ne pouvait détacher les yeux de son père dont le visage était devenu livide. Il se passa la main sur le front ; on avait l'impression qu'il voulait parler, mais ne pouvait articuler aucun son. Il baissa les yeux pour regarder successivement ses deux collègues, puis son regard se reporta sur sa fille, et, par-dessus la tête de celle-ci, sur le visage du lieutenant Godet.

Ce fut Fleurette qui rompit le silence la première.

– Me voilà, père, dit-elle. Pourquoi m'avez-vous envoyé chercher ?

– Qu'est-ce que tout cela signifie ? demanda Chauvelin.

– Cela signifie, citoyen représentant, que j'essaye de faire mon devoir et de racheter la faute de négligence et d'incompétence que tu m'as sévèrement reprochée hier.

C'était le lieutenant Godet qui venait de parler. Fleurette ne pouvait pas le voir, parce qu'il se tenait derrière elle, mais elle

reconnaissait sa voix, bien que celle-ci n'eût plus l'expression aimable et presque obséquieuse qu'elle avait auparavant. Le lieutenant avait repris le ton qui avait si fort choqué Fleurette lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois sur le pont de Laragne.

– Citoyen représentant, tu m'as donné toi-même pleins pouvoirs pour arrêter hommes, femmes ou enfants soupçonnés de connivence avec la bande d'espions que nous recherchons. Obéissant à tes ordres, je t'amène cette citoyenne sur laquelle pèsent de graves présomptions.

Sur quoi le personnage assis à la droite de Chauvelin fit un signe d'approbation en disant :

– S'il en est ainsi, citoyen lieutenant, tu as bien fait de l'arrêter. Et celui qui était à sa gauche demanda :

– Qui est donc cette femme ?

C'est alors seulement que Chauvelin recouvra la voix, mais une voix étranglée comme si quelqu'un lui serrait le cou.

– C'est ma fille, dit-il seulement.

Fleurette ne comprenait rien à tout cela. Elle se rendait compte qu'il se passait quelque chose de tragique, mais l'idée ne lui venait pas qu'elle pût y être mêlée le moins du monde. Quand le lieutenant Godet avait annoncé qu'il venait d'arrêter une femme, elle n'avait pas compris qu'il s'agissait d'elle-même. Pensant qu'elle ne pouvait déranger ces hommes occupés d'affaires sérieuses, elle demanda timidement :

– Puis-je me retirer, père ?

Un des hommes assis à la table laissa échapper un petit rire sec.

– Pas encore, citoyenne, dit-il. Nous avons d'abord une ou deux questions à te poser.

– Citoyen Pochart (Chauvelin parlait maintenant d'une voix plus ferme), il y a visiblement une grave méprise de la part du lieutenant Godet, et…

– Une grave méprise ? interrompit Pochart d'un air étonné. Nous ne connaissons même pas le chef de l'accusation, aussi comment peux-tu être sûr, citoyen Chauvelin, qu'il y a méprise ?

Fleurette pouvait voir sur le visage de son père le reflet d'une lutte intérieure. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, les veines se gonflaient sur ses tempes et ses mains se crispaient sur la table.

– Le lieutenant Godet, dit-il, a montré trop de zèle. Ma fille est aussi bonne patriote que moi-même.

– Comment peux-tu en être sûr, citoyen Chauvelin ? demanda le personnage qui siégeait à sa gauche.

– Parce qu'elle a mené jusqu'ici une existence modeste et retirée, citoyen Danou, répliqua Chauvelin avec fermeté, ne sachant rien de la vie des villes, rien des intrigues et des complots contre la République.

– C'est impossible, fit Pochart sentencieusement, de savoir ce qui se passe dans la tête d'une femme. Le meilleur des patriotes peut avoir une ennemie du peuple pour épouse… ou pour fille.

Chauvelin faisait visiblement un effort surhumain pour se maîtriser. Personne ne savait mieux que Fleurette combien il pouvait se montrer violent quand on le contrecarrait, et voilà que ces deux hommes, sans parler du lieutenant Godet, se permettaient de le contredire.

– Ma fille n'a rien à voir avec les ennemis du peuple, citoyen Pochart, dit-il d'une voix forte.

– Le lieutenant Godet affirme le contraire, riposta sèchement Pochart.

– Je le défie de le prouver.

– Tu oublies, citoyen Chauvelin, fit remarquer Danou d'une voix suave, que ce n'est pas au lieutenant Godet de prouver que la citoyenne est coupable, mais que c'est à elle de prouver son innocence.

– La loi des Suspects, ajouta Pochart, a été conçue expressément pour des cas de ce genre.

La loi des Suspects ! Divinités vengeresses ! Lui-même, Chauvelin, avait voté pour son adoption.

– N'avons-nous par reçu l'ordre d'arrêter toute personne éveillant la suspicion par ses paroles, ses actes, ses écrits ou ses relations ? C'est bien exact, n'est-ce pas, citoyen Chauvelin ? Je crois que toi-même as eu quelque chose à faire avec la rédaction de cette loi.

– Elle est dirigée contre les traîtres.

– Non ! non ! contre les citoyens suspectés de trahison.

– Ma fille…

– Ah çà ! citoyen Chauvelin, intervint ici Pochart de sa voix rocailleuse, prendrais-tu par hasard le parti des traîtres ? Qu'importe à la République le fait que la citoyenne soit ta fille ? La famille ne compte pas pour un patriote. Il est, si j'ose dire, fils de la République. Les ennemis de la Nation sont les siens, et sa haine des traîtres doit lui faire fouler aux pieds tout autre sentiment.

– D'ailleurs, un patriote ne fait pas de sentiment, conclut Danou d'une voix douce.

Chauvelin, maintenant, se sentait comme un animal pris au piège, et qui en se débattant pour trouver une issue, réussit seulement à resserrer autour de lui les mailles du filet. Il sentait peser sur lui le regard scrutateur de ces trois hommes qui se réjouissaient de le voir aux abois. Le lieutenant Godet avait l'air ouvertement hostile, résolu à se venger de son humiliation de la veille. Et quelle vengeance ! Seul un démon pouvait en imaginer une semblable. Quant aux deux autres – cet imbécile de Danou et cette brute de Pochart – ils étaient moins poussés par la haine que par la jalousie, jointe à l'ambition de conquérir la notoriété et le pouvoir à n'importe quel prix, au prix même du sang innocent.

Et de même qu'une bête sauvage tournant et se retournant dans le piège s'arrête parfois pour jeter un regard enflammé vers l'espace libre où sa vie s'est écoulée jusqu'alors, Chauvelin, pris lui aussi aux rets de la vengeance et de l'envie, oublia une seconde la lutte qu'il soutenait, et, dans un bref retour vers le passé, eut comme une vision rapide de tout le sang innocent qu'il avait aidé à répandre. Ces mains crispées sur lesquelles son regard se posait, combien de fois avaient-elles signé l'arrêt de mort qui privait un père de son fils, une femme de son mari, un fiancé de sa fiancée ? Et maintenant, Chauvelin, les yeux fixés

devant lui, crut voir sur le mur, tracé en lettres de feu, ce mot terrible : *Châtiment !*

Il ressentit alors une rage folle contre ces hommes qui osaient se dresser contre lui, qui essayaient de l'atteindre par son seul point vulnérable, l'amour paternel. Rejetant la tête en arrière, il les dévisagea l'un après l'autre, répondant à leur regard hostile par un regard de défi. Comment avaient-ils l'audace de se mesurer avec lui, Chauvelin, lui l'ami de Robespierre et le représentant en mission du grand Comité de salut public ? Il est vrai, ce même Comité de salut public le menaçait de disgrâce ; se pouvait-il que la nouvelle en fût connue dans cette province éloignée ? Ces hommes en avaient sans doute eu vent ; ainsi s'expliquait leur audace. À la pensée de cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête, il se sentit couvert d'une sueur froide. Mais à l'audace, il fallait répondre par l'audace.

Il voyait devant lui sa fille, sa petite Fleurette, silencieuse et interdite, qui visiblement ne se rendait pas compte de la situation périlleuse dans laquelle elle se trouvait. Et ils osaient s'attaquer à cette enfant, uniquement pour atteindre le père à travers la fille. Godet devait avoir surpris quelque chose des confidences de Fleurette. À un moment, dans sa véhémence, n'avait-elle pas élevé la voix ? Oh ! quelle folle et ridicule confession ! Godet s'en était emparé comme d'une arme pouvant servir sa vengeance ; mais il ne pouvait rien prouver. Chauvelin n'avait qu'à tout nier, et c'est sa parole à lui, représentant en mission, qui aurait le plus de poids.

Chauvelin était si absorbé par ses réflexions que pendant un moment il oublia presque la présence de ses compagnons. Plus rien ne comptait, sauf sa fille et ce qu'il pouvait faire pour la sauver. À travers cette demi-conscience, il entendait seulement des mots, des membres de phrases échangés rapidement entre ces deux hommes et Godet : « Des preuves… des té-

moins… », puis enfin la voix de Danou, onctueuse comme à l'ordinaire :

– Bien entendu, si tu as des preuves solides…

Et celle de Pochart, brusque et péremptoire :

– Pourquoi ne pas entendre tout de suite le témoin ?

Godet répondit avec empressement :

– Le témoin est à côté. Je puis aller le chercher quand on voudra.

– Va le chercher, conclut Pochart.

Alors Chauvelin se dressa soudain.

– Quoi donc ? demanda-t-il avec rudesse. Qu'est-ce que cela signifie ?

– Nous allons entendre le témoin, dit Danou. Cela vaut mieux, bien que la loi n'exige pas de témoignages. La suspicion suffit ; mais c'est…

–… par déférence pour toi et ta situation, citoyen représentant, compléta Pochart d'un air ironique. Allons, va chercher ton témoin, citoyen Godet, commanda-t-il au lieutenant.

Chauvelin frappa la table de son poing fermé.

– Je ne tolère pas…, commença-t-il d'une voix âpre.

– Qu'est-ce que tu ne tolères pas, citoyen représentant ? demanda Pochart.

– Refuserais-tu par hasard d'entendre des témoins ? Pour quelle raison ? s'enquit Danou de sa voix douce.

– Personne, dit Pochart d'un air significatif, n'a plus respect que moi pour les liens de famille. Il se trouve que je suis célibataire, mais si j'étais marié et que je découvre que ma femme est coupable de trahison envers la République, je la livrerais de mes propres mains à la justice.

– Ainsi, citoyen représentant, fit Danou poursuivant l'argumentation de son collègue, tu ne rends pas service à ta fille en essayant de la soustraire à l'interrogatoire qui s'impose. Si son innocence est prouvée, elle sera mise en liberté ; si elle est coupable…

Chauvelin laissa sortir Godet sans élever de nouvelle protestation. Il lui restait suffisamment de fierté pour l'aider à dissimuler son angoisse sous un masque d'impassibilité. Il se leva, et faisant le tour de la table, s'approcha de Fleurette qui était restée à la même place, silencieuse et confondue, les yeux remplis de larmes.

Il tenait ses mains derrière son dos pour ne pas céder à la tentation de prendre sa fille dans ses bras, montrant ainsi à ces hommes haineux quelle souffrance était la sienne et comme ils l'avaient atteint au cœur. Godet était sorti de la salle pour quérir le témoin. Quel témoin ? Ses deux collègues, toujours assis derrière la table, chuchotaient entre eux.

Chauvelin, les lèvres remuant à peine, murmura dans l'oreille de Fleurette :

– Essaye d'être brave, mon enfant. Ne leur montre pas que tu as peur. Ils n'oseront rien te faire.

– Je n'ai pas peur, Pèpe chéri, l'assura-t-elle à travers ses larmes.

– Et tu ne diras rien, Fleurette, insista-t-il tout bas, de ce que tu m'as raconté ce matin, promets-le-moi.

– Si François est en sûreté…

– Je te jure sur mon âme que nous ne savons même pas où il est.

– Dans ce cas, Pèpe…

Des pas rapides se firent entendre dans le corridor, la porte s'ouvrit, et la voix de Godet proclama très haut :

– Le témoin, citoyens.

Chauvelin regarda et à côté de Godet il vit une femme dont la tête était entourée d'un châle. Elle s'avança de quelques pas et rejeta son châle. Chauvelin laissa échapper un juron tandis que Fleurette stupéfaite s'écriait :

– Adèle !

21

Le témoignage d'Adèle

Chauvelin n'en pouvait croire ses yeux. Adèle, la petite servante insignifiante qu'il croyait à Laragne, Adèle était là devant lui avec son visage pointu de souris, ses yeux fuyants ! Il y avait dans son attitude une assurance inaccoutumée, et sur ses lèvres minces flottait l'ombre d'un sourire méchant.

– Comment, toi ici ! s'exclama Chauvelin d'une voix qu'il s'efforçait de contenir. Qu'est-ce que tu viens faire ?

– Remplir mon devoir de patriote, citoyen, répondit Adèle, en apportant des révélations sur ce qui s'est passé à Laragne ces jours derniers. Des révélations que le Comité révolutionnaire de Sisteron a jugé de la plus grande importance.

– Comment es-tu venue ?

– Avec un membre du Comité de Sisteron. Il m'a emmenée dans sa voiture afin que je puisse apporter mon témoignage. Il a dit que démasquer les traîtres, c'était servir la patrie.

Et la déposition commença. Adèle, aux questions que lui posaient Pochart et Danou, répondait avec une aisance et une prolixité qui ne lui étaient pas coutumières. Elle était fière de déclarer que depuis deux ans elle fournissait des renseignements au Comité révolutionnaire de Sisteron. C'était grâce à ses rapports, exposa-t-elle avec orgueil, que le nom des Frontenac avait été mis sur la liste des suspects. Le dimanche, ces ci-devant nobles transformaient une salle de leur château en cha-

pelle, et un ci-devant prêtre, qui n'était pas constitutionnel, procédait à ces exécrables cérémonies interdites par le gouvernement. Elle le savait pour en avoir été témoin bien des fois, les citoyennes Frontenac l'obligeant à assister à ces ridicules mômeries. Révoltée dans sa conscience de bonne républicaine, elle avait profité d'un après-midi de liberté pour aller tout raconter au Comité révolutionnaire, et celui-ci avait loué son zèle.

– Oh ! Adèle, est-ce possible ? s'exclama involontairement Fleurette. N'as-tu pas peur que le Bon Dieu te punisse ?

Cette remarque fit rire tout le monde, sauf Chauvelin qui étouffa un gémissement. Ah ! quelle enfant imprudente, étourdie !... Elle semblait courir d'elle-même vers le piège prêt à la saisir. Adèle coula un regard de côté vers Fleurette.

– Ton Bon Dieu ne me fait pas peur, citoyenne, dit-elle d'un ton ironique ; toutes ses punitions ne m'empêchent pas d'accomplir mon devoir et de dire la vérité sur toi.

La largeur de la table seulement la séparait de Chauvelin dont la main était prête à se lever pour souffleter l'insolente. Cependant il se contint. Comme ils auraient ri, ces hommes, de le voir perdre tout sang-froid à cause de cette fille, qui mettait en action les principes prêches par lui-même !

À présent, Adèle abordait l'essentiel de sa déposition. Elle expliqua comment depuis longtemps, elle surveillait Fleurette dont elle connaissait les rapports d'amitié avec la fille du châtelain. Malgré tout, elle n'en avait dit mot. Elle savait que le citoyen Chauvelin – qu'on nommait Armand à Laragne – était un patriote et un ami de Robespierre. Elle n'avait donc rien fait jusqu'au jour où l'on avait arrêté le comte et perquisitionné au château. Ce soir-là, les soupçons d'Adèle avaient été éveillés quand elle avait vu Fleurette revenir du château à une heure

tardive et exprimer le désir étrange de rencontrer le jeune Colombe, seule, à la nuit tombée.

En zélée patriote, Adèle s'était mise au guet près du lieu de rendez-vous, et elle avait vu Fleurette passer dans l'ombre des objets au fils Colombe. Dans leurs chuchotements elle avait distingué les mots de « bijoux » et de « cachette ». Finalement, elle les avait vus s'embrasser, ce qui l'avait confirmée dans l'idée que Fleurette, en dépit de ses airs de sainte nitouche, n'avait pas la pureté de mœurs d'une bonne républicaine.

Et Chauvelin, cette fois encore, ne leva pas la main pour la frapper.

Adèle avait bien retenu la leçon que depuis tant de mois lui et ses pareils enseignaient au peuple. Ils avaient prêché l'égalité, la lutte contre la tyrannie, la fraternité, mais en appliquant leur doctrine de telle sorte qu'elle n'avait engendré que l'envie, la suspicion et la haine.

Pour Adèle, Fleurette incarnait la richesse et la tyrannie. N'était-elle pas toujours bien habillée ? ne couchait-elle pas dans une jolie chambre, sur un lit de plumes ? n'avait-elle pas le loisir de se promener, de passer des heures au château, de s'occuper de menus travaux de son choix ? tandis qu'Adèle, victime d'un sort injuste, était vêtue d'une robe usée, travaillait tout le jour à des besognes rudes et ne trouvait le soir qu'une pauvre paillasse pour reposer ses membres las. Aussi, sans avoir égard aux gentillesses que lui avait toujours prodiguées Fleurette, Adèle en était venue à lui vouer une haine farouche. Aujourd'hui, elle voyait poindre le jour de la vengeance, et son cœur se réjouissait.

Pochart et Danou l'avaient écoutée en silence, lui posant seulement parfois une question. De temps en temps, l'un ou l'autre étouffait un petit rire. Quelle étrange histoire ! Et Chau-

velin s'y trouvait mêlé, lui le représentant en mission venu à Orange pour contrôler le fonctionnement du Tribunal. Quelle impudence de sa part de vouloir faire trembler tout le monde, alors qu'on racontait tout bas – car tout se sait – que ce patriote, cet homme intègre, qu'on avait dit l'ami personnel de l'Incorruptible, était, en fait, depuis quelque temps, et pour des motifs inconnus, dans une demi-disgrâce auprès des maîtres de l'heure.

Quand Adèle eut fini de parler, Pochart lança un coup d'œil à Danou. Il y avait là, certes, pour eux une occasion unique de se mettre en évidence, et de s'imposer à l'attention des grands hommes des Comités de Paris. Ils voyaient déjà poindre à l'horizon avancement et récompenses. Seulement, ils avaient affaire à forte partie, et il fallait jouer serré. Pochart se frottait les mains de contentement. Danou se versa un verre d'eau et le but d'un trait. Toutes ces émotions lui avaient donné soif.

Fleurette était restée muette. Pour la première fois de sa vie, elle avait la révélation de passions humaines qu'elle ne soupçonnait point. Adèle, la petite servante taciturne qui portait ses vieux souliers et ses robes défraîchies, était devenue soudain pour elle une énigme terrifiante. Fleurette était incapable de proférer un son ; toute protestation, semblait-il, se serait étranglée dans sa gorge. Les accusations débitées par Adèle de sa voix monotone serraient son cœur d'une étreinte glacée. Quand il fut question de François et du baiser qu'ils avaient échangé dans l'ombre des peupliers, son visage s'empourpra, et des larmes de confusion montèrent à ses yeux.

Elle était lasse d'être debout depuis si longtemps, et elle avait l'impression de voir ceux qui l'entouraient comme dans un rêve. Le calme de son père la rassurait vaguement. Il gardait le silence, sauf quand les autres lui posaient une question à laquelle il répondait brièvement. Elle entendait les mots de « détention », « jugement », sans bien comprendre ce qu'ils vou-

laient dire. Puisque Pèpe avait l'air si calme, c'est qu'elle n'avait rien de trop grave à redouter.

Enfin, Adèle et Godet furent invités à se retirer. Adèle, en sortant, passa tout près de Fleurette, mais elle avait remis son châle sur sa tête, si bien que leurs regards ne se rencontrèrent pas, tandis qu'elle avançait d'un pas rapide, comme une souris qui se dépêche de retourner à son trou. Peut-être avait-elle honte d'elle-même. Godet reçut l'ordre de faire envoyer deux soldats pour escorter la citoyenne à la maison de détention. Il salua militairement et suivit Adèle hors de la salle.

Fleurette était si fatiguée que la tête lui tournait et qu'elle ne saisissait que des bribes des propos échangés. Elle entendit cependant son père dire d'un air impassible et sans élever la voix :

– C'est bien audacieux de ta part, citoyen Danou, d'oser opposer ton influence à la mienne.

Et Danou répondit de sa voix doucereuse :

– Si j'ai fait une méprise, citoyen représentant, j'en supporterai les conséquences.

Pendant ce temps, le citoyen Pochart, penché au-dessus de la table, couvrait de lignes serrées une grande feuille de papier. Quand il eut terminé, il poussa cette feuille devant Chauvelin en disant :

– Veux-tu maintenant apposer ici ta signature, citoyen représentant ?

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Chauvelin.

– Un ordre d'arrestation provisoire de la nommée Fleur Chauvelin, suspecte de relations avec les ennemis de la Nation, en attendant sa comparution devant le Tribunal révolutionnaire.

Chauvelin prit le papier et le lut avec attention d'un bout à l'autre. La main qui tenait la feuille ne tremblait pas.

– En ta qualité de représentant en mission, continua Pochart en lui tendant obligeamment sa plume d'oie, c'est toi qui dois signer cet ordre.

– Mais si tu n'y tenais pas, ajouta Danou, il y en a d'autres qui seraient tout prêts à le faire.

Chauvelin prit la plume, et les deux hommes penchés au-dessus de la table eurent la satisfaction de le voir apposer son nom au bas de l'acte ordonnant l'arrestation de sa propre fille. Chauvelin signa d'une main ferme, les dents serrées. Il ne fallait pas que ces brutes vissent la torture qu'il endurait. Il avait le ferme espoir de sauver Fleurette, mais un éclat pouvait tout perdre, et les atouts qu'il tenait en main, il ne pourrait les jouer que s'il endormait d'abord ses amis dans une fausse confiance en gardant une attitude calme et indifférente. Sa réputation pouvait en cela le servir, car il s'était toujours montré impitoyable, par cruauté, disaient ses ennemis, par patriotisme, disaient ses amis, et les bons républicains de la ville d'Orange pourraient penser qu'il suivait l'exemple des héros de la Rome antique en envoyant sa propre fille en prison.

Il resta encore assis quelques instants, le visage impénétrable, relisant le papier, barrant posément un mot pour le remplacer par un autre.

– Nous désignons la maison Caristie, dit-il, car l'autre prison est déjà pleine.

– Est-ce que l'escorte est arrivée ? demanda Danou. Nous avons beaucoup de besogne à régler aujourd'hui. Cette affaire a pris beaucoup de temps.

– Il y a encore ce rapport venu d'Avignon à examiner, ajouta Pochart. Il réclame toute ton attention, citoyen représentant.

– Je m'en occupe à l'instant, dit posément Chauvelin.

Il quitta son siège, se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Oui, l'escorte envoyée par Godet était là : deux hommes qui allaient emmener Fleurette à l'hôtel Caristie transformé depuis peu en prison. En les voyant, pas un muscle du visage de Chauvelin ne bougea. Il referma la porte, puis s'approcha de Fleurette, lui prit la main et l'entraîna à l'autre bout de la pièce, hors de portée des oreilles indiscrètes.

– Tu n'as pas peur, ma petite fille ? murmura-t-il.

– Non, Pèpe, répondit-elle. Du moins j'essaye.

– Il n'y a pas lieu de t'effrayer, Fleurette. Ces brutes te veulent du mal, mais…

– Que leur ai-je fait ?

–… mais sois sans crainte, je te protégerai.

– Je le sais, Pèpe chéri.

– Et tu ne reverras plus cette misérable Adèle.

– Mais pourquoi me déteste-t-elle à ce point ? Je croyais que nous étions amies.

– Il n'y a plus d'amis à présent, dit-il avec amertume. Rien que des ennemis ou des indifférents.

– Si, il y a encore des gens qui nous aiment.

– Tu penses à François ?

– Et aussi à vous, Pèpe chéri.

– Tu me crois, quand je te dis que le fils Colombe est en sûreté ?

– Oui, dit-elle, je vous crois.

– Alors, tu ne diras rien sur… ce que tu sais ?

– Je vous le promets, Pèpe chéri. Mais je ne veux pas que François souffre des conséquences de ce que j'ai fait, ajouta-t-elle avec ce petit air résolu qui inquiétait Chauvelin.

– Il ne risque pas d'en souffrir, fit-il avec un mouvement d'impatience, puisque je t'ai dit…

– Nous t'attendons, citoyen Chauvelin, fit la voix onctueuse de Danou. Et comme tu es près de la porte, sans doute auras-tu l'obligeance d'appeler les hommes de l'escorte.

Chauvelin fit entrer les deux soldats et demeura silencieux, près de la porte, pendant qu'ordre était donné à Fleurette de les suivre. Elle obéit en envoyant un dernier regard, un dernier sourire à son père. Non, elle n'avait pas peur, Pèpe la protégerait ; et, du moment que François était en sûreté…

Les derniers mots qu'elle prononça avant de franchir la porte furent :

– Et ma pauvre Louise ! Il faut lui dire de ne pas se faire de tourment à mon sujet, et, si elle le peut, qu'elle m'envoie mon sac à ouvrage. J'aurai du temps pour travailler.

22

Premières manœuvres de Chauvelin

Ce même après-midi à quatre heures, le président du Tribunal révolutionnaire siégeant à Orange reçut l'ordre écrit d'accompagner à Paris le citoyen Chauvelin, représentant en mission du Comité central de salut public, pour présenter son rapport sur les jugements rendus par son tribunal depuis le début de l'année. Le procureur Isnard, accusateur public, reçut une convocation analogue, et il se précipita tout ému à l'hôtel de ville pour trouver le citoyen Chauvelin.

– Qu'est-ce que cela signifie, citoyen représentant ? demanda-t-il.

Chauvelin fit un geste vague.

– Je n'en sais rien, répondit-il. Ces ordres sont arrivés par le courrier, il y a une heure. J'ai ma calèche ici. Nous partirons demain matin, à la première heure, et nous serons à Valence avant la nuit. Le jour suivant nous arriverons à Lyon, et au milieu de la décade nous serons à Paris.

– Vous n'avez pas idée… ?

Chauvelin hocha la tête.

– On ne sait jamais, dit-il. Ce pourrait être la conséquence d'une dénonciation. Le président du Tribunal et toi avez sans doute vos ennemis, comme tout le monde.

Les joues flasques du procureur Isnard étaient devenues blêmes.

– J'ai toujours fait mon devoir, balbutia-t-il.

– Sans aucun doute, sans aucun doute, répondit Chauvelin avec indifférence. Tu pourras te justifier, j'en suis persuadé, citoyen. Mais tu sais ce que sont ces ordres. Impossible de discuter… ou de désobéir.

– Oui, je le sais. Mais les affaires en cours au Tribunal…

– Eh bien ?

– Nos prisons sont pleines. Il faudrait juger une fournée d'une dizaine d'accusés au moins par jour. J'ai actuellement quarante à cinquante actes d'accusation tout prêts. Ces affaires vont rester en suspens.

– Tu mettras les bouchées doubles au retour, citoyen, répliqua sèchement Chauvelin.

L'arrivée du président du Tribunal interrompit ce colloque. Lui aussi était très ému et quelque peu effrayé. Il connaissait bien ces convocations qui arrivaient de Paris de temps à autre d'une façon inopinée. Celles-ci, sans aucun doute, présageaient un blâme, peut-être pire. On ne savait jamais, avec ces chefs du gouvernement. Tantôt ils criaient à tue-tête : « Frappez, frappez les ennemis de la République ! Ne laissez pas chômer la guillotine ! » et ils forgeaient des lois pour hâter l'extermination des traîtres. Tantôt ils faisaient machine arrière et vous reprochaient de montrer trop de zèle. C'était à n'y rien comprendre. De toute façon, quelle semaine d'angoisse ils allaient passer avant d'atteindre Paris ! Le président Legrange, désireux de gagner du temps, aurait voulu reculer le départ de quelques jours

en invoquant la multiplicité des affaires en cours. Mais Chauvelin était pour l'obéissance immédiate.

– Moi aussi, je suis convoqué à Paris, dit-il. J'ai l'intention de partir tout de suite. Quant aux affaires en cours, elles attendront que nous soyons revenus. Demain matin, à six heures, ma calèche sera devant l'*Hôtellerie de la Poste*. C'est là que je vous attendrai. Je vous conseille de prendre un copieux déjeuner, car notre premier relais sera à Montélimar. En attendant, je vous souhaite le bonsoir ; j'ai encore beaucoup de choses à voir avant mon départ.

Pour la première fois de la journée, Chauvelin poussa un soupir de satisfaction. Sa manœuvre avait réussi : c'était lui qui avait forgé les convocations. L'absence du président du Tribunal et du procureur signifiait que les affaires de justice en cours seraient arrêtées, et Chauvelin avait calculé que cela lui donnait trois semaines de répit pendant lesquelles il aurait le temps d'agir pour arracher Fleurette aux griffes de ces coquins. Il se proposait d'accompagner les deux hommes jusqu'à Lyon. Là, il trouverait bien un prétexte pour les laisser continuer seuls leur voyage et retourner lui-même à Orange. Telle était sa manœuvre qui n'était pas sans risques, assurément, mais qui lui donnait le temps de réfléchir et de mûrir un plan pour mettre Fleurette à l'abri.

Chose curieuse, il se demanda à cet instant comment son ennemi juré, le Mouron Rouge, agirait dans les mêmes circonstances, et, ardemment, il souhaita posséder l'imagination inventive et l'audace illimitée de celui qui avait réussi, tant de fois, à le berner, lui, Chauvelin.

Le Mouron Rouge ! En évoquant son souvenir, Chauvelin sentit que, de toutes les blessures infligées à son amour-propre, ce jour-là, la pensée que cet homme odieux pourrait apprendre

la situation dans laquelle il se trouvait et se réjouir de son angoisse était la plus cruelle de toutes.

23

Voyage interrompu

C'est à Valence que Chauvelin et ses compagnons avaient décidé de passer la première nuit de leur voyage ; mais le soir était tombé alors qu'ils étaient encore à deux lieues de la ville, et la dernière partie de la route avait dû se faire beaucoup plus lentement. Il était donc dix heures lorsque la voiture s'arrêta devant la *Maison des Têtes,* curieuse hôtellerie ancienne dont la façade se voit toujours dans la Grand-Rue et qui, en cet an de grâce 1794, avait été réquisitionnée par le Comité révolutionnaire de la Drôme pour y installer ses bureaux. La maison comprenait, outre ces bureaux et le logement du portier, deux ou trois chambres qui servaient à l'occasion aux personnages officiels de passage à Valence. Une cour, une remise et une écurie complétaient l'hôtellerie. Chauvelin s'y était souvent arrêté dans ses allées et venues entre Paris et le Dauphiné. Lui et ses compagnons avaient donc là un gîte tout prêt pour la nuit.

Le portier se hâta de sortir pour accueillir ces hôtes de marque, et, reconnaissant Chauvelin, il déplora qu'aucun membre du Comité ne fût là pour leur souhaiter la bienvenue ; mais le citoyen représentant et ses amis allaient trouver des chambres toutes prêtes à les recevoir, et l'on pouvait leur servir un souper chaud dans quelques minutes. C'était une perspective agréable pour les trois voyageurs. Dès le coucher du soleil, le temps était devenu menaçant ; de longues bandes de nuages s'étaient amassées, poussées par des rafales de vent soufflant du sud-ouest. Quelques grosses gouttes s'étaient même mises à tomber à plusieurs reprises, précédant l'orage. À peine les voyageurs étaient-ils installés dans la salle à manger devant un ex-

cellent souper qu'un violent orage éclata, accompagné d'un vent furieux et de torrents de pluie.

Un temps pareil était rare à cette époque de l'année dans la vallée du Rhône, expliqua le portier aux deux étrangers qui accompagnaient Chauvelin. La nuit était très sombre ; c'était vraiment le temps rêvé pour les malfaiteurs et bandits de grands chemins dont, hélas, la contrée était infestée.

– Que voulez-vous, ajouta l'homme avec un haussement d'épaules, il y a tant de gens qui meurent de faim au temps où nous sommes ! Ils subviennent à leur existence comme ils peuvent. L'honnêteté n'est plus de mode.

À cet instant, il rencontra le regard de Chauvelin, et, toussant pour s'éclaircir la voix, se mit à parler d'autre chose. Il n'était pas prudent de se lamenter sur le malheur des temps ou de faire des remarques qui pouvaient être interprétées comme des critiques de la politique des maîtres du jour.

Le souper se termina en silence ; Chauvelin n'avait jamais été d'humeur loquace, et ni l'un ni l'autre de ses compagnons ne se sentait porté à la conversation. Aussitôt après, ces derniers se retirèrent dans les chambres qui leur avaient été désignées. Avant d'en faire autant, Chauvelin alla donner ses ordres au cocher et au postillon pour que la calèche fût attelée et amenée devant la porte dès sept heures, le lendemain matin. Puis, lui-même alla se mettre au lit ; mais au lieu d'y trouver le repos nécessaire après une longue journée de voyage, ce fut seulement pour se tourner et se retourner, l'esprit torturé par la pensée de sa pauvre petite Fleurette passant sa nuit à la prison. Comment était-elle installée ? De quelles promiscuités avait-elle à souffrir ? Quelles conversations était-elle forcée d'entendre ? Ce fut seulement à l'aube que, brisé de corps et d'esprit, il put enfin fermer les yeux et prendre une ou deux heures de sommeil.

Quand le portier entra dans sa chambre de bonne heure, pour lui apporter un gobelet de vin fumant, la première question de Chauvelin fut pour s'enquérir de sa voiture. Était-on en train d'atteler ?

Oui, il y avait un bon moment que le portier avait vu le cocher et le postillon qui s'affairaient autour de la voiture et des chevaux. Tout serait certainement prêt pour le départ à sept heures. Il était seulement six heures et demie.

Sa nuit sans sommeil avait donné à Chauvelin un terrible mal de tête d'où résultait une sorte d'engourdissement mental qu'il n'arrivait pas à combattre. Un peu réconforté par le breuvage chaud, il se mit à s'habiller. Il achevait sa toilette quand retentit au-dehors un fracas soudain où se mêlaient un claquement de sabots et un roulement de voiture sur des pavés, accompagnés de quelques clameurs. La fenêtre de sa chambre donnait sur la rue. Chauvelin l'ouvrit, s'attendant à voir arriver sa voiture sur le devant de l'hôtellerie. Mais la rue était déserte et rien ne se montra. Pourtant, d'après les dires du portier, la voiture devait être attelée et elle aurait déjà dû être devant la porte, se dit Chauvelin étonné et vaguement inquiet. À ce moment, sept heures sonnèrent à l'horloge de la tour de Saint-Apollinaire. Chauvelin, complètement habillé, s'apprêtait à descendre, lorsque le portier bondit dans la chambre, les yeux hors de la tête, en prononçant des paroles sans suite.

– Citoyen représentant ! Citoyen représentant ! Ah ! quel malheur, quelle misère ! Peut-on imaginer chose pareille !

Ces exclamations furent suivies d'un récit confus dont les seuls mots intelligibles étaient ceux de « calèche » et de « maudits coquins ». Les questions de Chauvelin restaient sans réponse, l'homme ne cessant de jurer que pour se lamenter.

À bout de patience, Chauvelin le saisit par l'épaule et le secoua vigoureusement. L'homme tomba à genoux et jura que ce n'était pas de sa faute.

Chauvelin leva sa canne.

– Qu'est-ce qui n'est pas de ta faute, espèce de butor ? cria-t-il à tue-tête.

– Que ta calèche ait été volée, citoyen représentant.

– Que dis-tu là ?

– Ce sont sûrement ces maudits brigands qui infestent la contrée depuis…

Un cri de douleur termina sa phrase. La canne de Chauvelin venait de s'abattre sur ses épaules.

– Ce n'est pas de ma faute, je le jure, je m'occupais des deux autres citoyens. Je ne puis pas être à deux endroits à la fois, et ma femme…

Mais Chauvelin ne l'écoutait plus ; il descendait en courant l'escalier au bas duquel il rencontra la femme du portier et ses deux fils également bouleversés. Toute la maison était maintenant en mouvement. Le procureur Isnard, suivi par le président Legrange, dégringolait l'escalier, et tout le groupe, Chauvelin en tête, se dirigea rapidement vers la cour où la remise béante et l'écurie vide les renseignèrent à première vue. Il n'y avait pas trace de calèche, de chevaux, de cocher, ni de postillon. Le vieux palefrenier et le jeune garçon qui lui servait d'aide étaient fort occupés à raconter à un petit groupe de badauds l'histoire extraordinaire de cet enlèvement, sans précédent dans les annales de Valence.

À la vue du citoyen représentant et de son écharpe tricolore, les curieux s'écartèrent respectueusement, et Chauvelin, saisissant le palefrenier par le bras, lui ordonna de lui dire aussi clairement et brièvement que possible ce qui s'était passé.

D'après le récit du bonhomme, le cocher et le postillon avaient juste fini d'atteler la calèche qui se trouvait au milieu de la cour, prête à partir. Les deux hommes, debout près de la portière, étaient en train d'avaler un dernier gobelet de vin, lorsque de sa ruelle étroite qui conduisait des communs de l'hôtellerie à la rue Latour, avaient surgi quatre individus qui s'étaient précipités dans la cour.

En moins d'un clin d'œil, affirmait le palefrenier, trois de ces bandits avaient saisi le cocher et le palefrenier à bras-le-corps, les avaient poussés à l'intérieur de la voiture, y étaient entrés à leur suite, et avaient claqué la portière, tandis que le quatrième grimpait sur le siège avec l'agilité d'un singe, rassemblait les guides et faisait partir la voiture.

Entendant tout ce fracas, le garçon d'écurie était arrivé en courant. Le palefrenier et lui s'étaient précipités dans la ruelle, et de là dans la rue Latour, pour voir seulement la calèche s'éloigner à toute vitesse. Ils avaient crié à perdre haleine pour attirer l'attention des passants, mais avant qu'ils eussent pu expliquer ce dont il s'agissait, la calèche était hors de vue. Le garçon d'écurie avait alors couru au poste de gendarmerie ; mais le temps pour les gendarmes de sauter à cheval, et les bandits au train dont ils allaient avaient déjà pris une belle avance sur les hommes lancés à leur poursuite.

Telle était la substance du récit fait à Chauvelin et pendant lequel il fut forcé de se contenir. Le palefrenier ayant fini de parler, le garçon d'écurie ajouta ses propres commentaires, tandis que le public des badauds et des commères se répandait en conjectures et en lamentations. En lamentations, surtout. Les

grandes routes n'étaient pas sûres, chacun savait cela à ses dépens. Des bandits masqués arrêtaient les diligences, attaquaient les piétons, volaient et terrorisaient les campagnes. Que les rues de Valence fussent mal famées, ce n'était, hélas, que trop vrai. La gendarmerie était impuissante, ou vénale ; et bienheureux le citoyen qui ne possédait rien qu'on pût lui prendre. Tout de même, cet attentat aujourd'hui, en plein jour, dépassait tout ce qu'on avait vu ou entendu raconter jusque-là. Une calèche et ses deux chevaux n'étaient parbleu point comme une bourse qu'on dissimule dans la poche de son gilet... Et ainsi de suite, tandis que Chauvelin silencieux et refrénant sa colère, retournait dans la maison, suivi de ses compagnons tout décontenancés et du personnel de l'hôtellerie qui continuait à protester de son innocence.

Le garçon d'écurie fut dépêché une seconde fois à la gendarmerie pour porter à l'officier de service l'ordre du citoyen représentant en mission, Chauvelin, de venir le trouver sur-le-champ à la *Maison des Têtes*. En attendant son arrivée, Chauvelin s'assit dans une petite pièce du rez-de-chaussée et profita de ce moment de calme pour coordonner ses idées. L'espèce d'engourdissement qui s'était emparé de lui après sa nuit blanche avait brusquement disparu. Son esprit avait repris toute sa lucidité ; son imagination était déjà au travail et lui faisait entrevoir le parti à tirer de la situation. Ce qui paraissait une catastrophe allait, somme toute, servir ses desseins. Comme ses compagnons continuaient à gémir : « Quel ennui, citoyen représentant ! Quelle malchance ! » en levant les bras au ciel, Chauvelin interrompit leurs lamentations avec impatience.

– Nous devons tâcher de nous tirer de là le mieux que nous pouvons, vous et moi, citoyens. Évidemment, cette affaire est très désagréable, surtout pour moi, et va certainement me retenir ici pour un temps indéterminé ; mais il est inutile que cela vous retarde vous-mêmes. La diligence part pour Lyon à huit heures et demie, si je ne me trompe ; vous avez tout le temps de

la prendre. Dès que je serai de nouveau en possession de ma voiture, ce qui, je l'espère ne saurait tarder, je continuerai mon voyage, mais il est préférable pour vous de ne pas m'attendre et de gagner du temps en utilisant la diligence.

Le président et le procureur ne semblaient cependant pas convaincus. Le voyage, pensaient-ils, serait à la fois plus onéreux et moins confortable en diligence que dans la belle calèche du citoyen Chauvelin. Peut-être qu'un retard d'un ou deux jours ne tirerait pas à conséquence.

Mais le citoyen Chauvelin n'était pas de cet avis. À de tels ordres venus de Paris il convenait d'obéir dans le plus court délai. Deux jours de flânerie à Valence, alors qu'ils avaient la diligence à leur disposition pour continuer leur voyage, pouvaient être mis sur le compte de la crainte ou du manque de zèle.

Il était éloquent lorsqu'il le voulait, le citoyen Chauvelin, et, en l'occurrence, il était bien résolu à parvenir à ses fins, qui étaient de faire partir ses deux compagnons pour Paris et de retourner lui-même à Orange sans délai. Quant à ce qui se passerait lorsque le président Legrange et le procureur Isnard découvriraient en arrivant à Paris que personne ne les y avait appelés, et qu'ils reprendraient furieux le chemin du retour, en ruminant leur vengeance, cela, en vérité, Chauvelin n'en savait rien et n'y songeait même pas. Sauver sa Fleurette et la mettre à l'abri – au prix de sa propre vie s'il le fallait – c'était là son unique pensée. Voilà pourquoi il mettait en œuvre tout son pouvoir de persuasion. Le lugubre tableau qu'il sut tracer de ce qui arrivait aux magistrats convaincus de lenteur et de négligence dans l'exécution des ordres venus de Paris eut bientôt réduit le président Legrange et le procureur Isnard – qui par ailleurs, ne brillaient pas par leur courage – à un état de terreur abjecte, et une demi-heure plus tard, Chauvelin avait la satisfaction de leur dire au revoir devant l'hôtel de la Poste, comme ils montaient dans la diligence en partance pour Lyon.

Aussitôt que la voiture eut disparu, Chauvelin se hâta de réquisitionner une chaise de poste et les derniers chevaux disponibles de Valence pour le ramener à Orange.

Pour ce qui était de sa propre voiture, il y pensait à peine et se souciait comme d'une guigne de ce que son cocher et son postillon avaient bien pu devenir.

24

Sauver Fleurette !

Si le citoyen Chauvelin avait pu voir deux heures plus tard sa calèche et ses chevaux sur la route, il n'aurait peut-être pas été aussi indifférent à leur sort. Après avoir roulé bruyamment sur les pavés de Valence, puis sur la grand-route, l'équipage avait ralenti un peu pour monter la colline et traverser la petite localité de Livron. Un quart de lieue plus loin, il avait tourné à un carrefour dans la direction de Cest, et une demi-lieue plus tard faisait halte à cette maisonnette qu'on voit encore de nos jours au pied de la colline, près des célèbres ruines romaines, avec son toit délabré et ses murs enguirlandés de vigne.

Trois hommes à l'allure patibulaire sautèrent hors de la calèche, puis en tirèrent le cocher et le postillon du citoyen Chauvelin, représentant du Comité de salut public. Les malheureux avaient été soigneusement ficelés, mais comme ils n'étaient pas bâillonnés, ils avaient usé pendant le voyage de la liberté qui leur avait été laissée pour émettre des jurons et des protestations qui amusaient fort leurs ravisseurs.

Le quatrième bandit – car c'en était sûrement un, en dépit du fait qu'il avait revêtu une tenue de bourgeois afin de mieux exécuter son coup et passer inaperçu sur la route – avait pendant ce temps dégringolé de son siège.

– Tout s'est passé admirablement jusqu'ici, remarqua-t-il en anglais d'un ton léger, en frottant l'une contre l'autre ses mains fines aux doigts longs et vigoureux.

– Qu’est-ce que nous allons en faire ? demanda l’un de ses compagnons en désignant les deux prisonniers qui avaient brusquement cessé de jurer et de protester, le souffle coupé par la surprise qu’ils éprouvaient en s’apercevant que leurs bandits étaient des étrangers dont ils ne comprenaient pas la langue.

– Pauvres bougres ! dit l’autre allègrement. Nous allons les mettre en face d’un excellent déjeuner, et vous verrez que nous n’aurons pas besoin de leur attacher les jambes à leurs chaises. Faites-les entrer, Ffoulkes, voulez-vous, et je leur parlerai aussitôt que Tony et moi aurons fini de nous occuper des chevaux.

– Vous ne pensez pas que la gendarmerie d’Orange soit à nos trousses, Blakeney ?

– Sûrement non, affirma celui-ci. Ils sont très à court de chevaux dans cette région, et les meilleurs, j’en suis persuadé, ont dû être réquisitionnés par mon ami, M. Chauvelin, pour son usage personnel. Je me demande maintenant, ajouta-t-il d’un air méditatif, pourquoi il emmenait ces deux individus à Paris, et si sa mission est suffisamment urgente pour le faire voyager en diligence, maintenant que nous lui avons pris sa calèche…

Il s’interrompit, les sourcils légèrement froncés.

– Peut-être, ajouta-t-il, notre jeune ami de Laragne pourra-t-il nous fournir quelque lumière à cet égard.

Après quoi Sir Percy Blakeney et Sir Anthony Dewhurst sortirent les chevaux fumants des brancards, les débarrassèrent de leurs harnais, les bouchonnèrent et leur donnèrent à boire et à manger. Sir Andrew Ffoulkes et Lord Hastings pénétrèrent dans la maisonnette avec leurs prisonniers.

C’était Lord Stowmaries qui habitait pour l’instant cette maison abandonnée, dont la ligue du Mouron Rouge avait fait

une place forte aussi bien qu'un lieu de rendez-vous, à cause de sa situation écartée loin de la grand-route et des chemins secondaires. C'est lui qui avait préparé le repas pour son chef et ses camarades, avec l'assistance d'un certain François Colombe. Le logis était composé de quatre pièces mal protégées des intempéries par un toit en ruine et de l'humidité du sol par un plancher délabré. Il y avait quelques rares meubles laissés par le propriétaire et sa famille, dignes fermiers que la ligue du Mouron Rouge avait conduits sains et saufs hors de France quand leur fidélité à leur seigneur exilé avait attiré sur eux les foudres du Comité révolutionnaire local.

Installés dans l'une de ces pièces, les deux prisonniers se pinçaient mutuellement pour voir s'ils étaient vraiment éveillés. Après s'être crus à deux doigts de la mort entre les mains d'une bande de malfaiteurs, ils se trouvaient attablés devant une assiette d'excellente soupe, accompagnée de pain, de lard, de fromage, et d'un gobelet de très bon vin. Les cordes qui les ligotaient avaient été enlevées. En tout cas, si c'était un rêve, c'était un rêve agréable. Cessant de se perdre en suppositions, ils s'attaquèrent à ces victuailles avec un fort bel appétit. La porte qui donnait sur la pièce principale étant restée ouverte, les deux hommes purent voir la bande de malandrins se mettre eux-mêmes à table en riant de bon cœur et en conversant dans ce même charabia dont ils ne pouvaient comprendre un traître mot.

– Malgré leurs vêtements sales, ils n'ont pas l'air de vrais brigands, m'est avis, remarqua le cocher, la bouche pleine.

– Et le grand, là, ajouta le postillon d'un air entendu, semble bien être leur capitaine. Si tu veux mon sentiment je crois que c'est un aristo.

– Ou un espion anglais.

L'autre secoua la tête :

– Certainement pas. Des espions nous auraient assassinés.

– Alors, pourquoi diable… ?

Il n'alla pas plus loin. Le postillon venait de lui saisir le bras.

– Sacrebleu ! s'exclama-t-il. Je veux bien être pendu si ce n'est pas là François Colombe !

– Qui ça, François Colombe ?

– Le fils de l'épicier de la Grand-Rue, à Laragne. Je suis né natif de là-bas. Mais que diable peut-il faire ici ?

François Colombe, assis à table avec ses nouveaux amis, entendit prononcer son nom et sursauta.

– Ne te mets pas en peine à cause d'eux, mon jeune ami, dit Sir Percy d'un air rassurant. Avant qu'ils puissent faire du mal, nous serons en sûreté loin d'ici.

Sur quoi le postillon et le cocher se regardèrent d'un air plus intrigué que jamais. Rêvaient-ils pour de bon, ou avaient-ils entendu cet étranger parler leur propre langue, et d'une manière parfaite ? Le cocher inclinait à croire que le vin qu'ils avaient bu était assez fort pour leur troubler les idées. Non que cela l'arrêtât de s'en verser un autre gobelet et de l'avaler en faisant claquer sa langue d'un air des plus satisfaits. C'était vraiment un excellent vin. Son camarade n'était-il pas de cet avis ? Certes oui, et les gobelets continuèrent à se remplir et à se vider à la même allure.

– Ils n'y verront plus clair avant peu, remarqua Lord Anthony Dewhurst en jetant un regard aux deux hommes pardessus son épaule.

Et il ne se trompait pas. Moins d'un quart d'heure plus tard, cocher et postillon, affalés sur la table la tête sur les bras, ronflaient à qui mieux mieux.

– Vous ne mangez pas, jeune homme ? remarqua Lord Stowmaries en regardant François Colombe, qui, c'était la vérité, demeurait silencieux et absorbé, sans toucher à ce qui était sur son assiette.

– Les Français sont difficiles ; l'ami François n'apprécie sans doute pas votre cuisine, mon vieux, fit Sir Percy.

– Si fait, milord, elle est excellente, protesta le jeune homme, mais, ajouta-t-il avec un soupir, comment pourrais-je boire et manger, je vis dans une si terrible anxiété.

– Nous étions justement sur le point de discuter la façon la meilleure et la plus rapide de soulager ton anxiété, mon ami, répliqua Sir Percy. Tout ce que nous attendions, c'était que ces deux personnages attablés dans la pièce à côté fussent devenus temporairement aussi incapables de voir que d'entendre.

– Ce n'est pas pour moi que je suis inquiet, milord, dit François à voix basse.

Il se sentait tout intimidé devant ces hommes extraordinaires qui, depuis quelques jours, lui faisaient vivre une telle aventure qu'il en était encore tout éberlué. Son âme simple vibrait encore de la surprise et de l'émotion qu'il avait ressenties lorsque, rejetant leur déguisement, les prétendus soldats de la République qui les emmenaient, lui et monsieur de Frontenac, s'étaient révélés pour ce qu'ils étaient : des êtres aussi braves

que généreux, qui n'hésitaient pas à risquer leur vie pour arracher leurs semblables à un sort affreux.

Mais ce qu'il n'arrivait pas à comprendre, c'est l'intérêt que ces étrangers prenaient spécialement à son sort. Aux timides questions qu'il avait posées à ce sujet, leur chef avait répondu d'un ton léger : « C'est par amour du risque, mon jeune ami, par amour des aventures. La philanthropie n'a rien à y voir, je t'assure. » Et François avait encore moins compris.

Quant à M. de Frontenac, son compagnon d'infortune, cette transformation subite des militaires en sauveteurs ne semblait pas l'avoir pris au dépourvu. François avait appris depuis que madame et mademoiselle avaient été déjà soustraites au danger par ces Anglais et conduites dans un endroit sûr où M. de Frontenac allait pouvoir les rejoindre. La dernière chose que M. de Frontenac avait dite à François quand ils s'étaient séparés après une halte dans un sentier perdu de la montagne, c'était : « Tu peux te confier à ces hommes, François, et leur confier ce que tu as de plus cher. Si je ne leur avais pas confié ma femme et ma fille, où seraient-elles à cette heure ? Certainement en prison, et moi aussi, en attendant pire. »

Ces mots résonnaient encore dans les oreilles de François tandis qu'il répétait d'une voix plus ferme :

– Ce n'est pas pour moi que je suis inquiet, milord.

– Parbleu, je le sais bien, répliqua Sir Percy. Tu penses à cette brave petite fille… Fleurette, n'est-ce pas ? c'est bien son nom ?

– Oui milord, murmura François en rougissant.

– Quelques-uns de mes amis et moi allons retourner tout de suite nous occuper d'elle.

– Oh ! milord, il faut vous hâter ! Elle est en danger, et chaque jour peut lui être fatal.

– Je ne crois pas, dit Blakeney de cette façon péremptoire qui entraînait la conviction. Je ne crois pas. Tu m'as dit toi-même que son père était un homme haut placé dans les conseils du gouvernement révolutionnaire.

– Il se nomme Armand, milord, poursuivit François. On ne sait pas grand-chose sur lui dans le pays, sauf qu'il est veuf et qu'il a de l'influence dans le gouvernement.

– Fleurette est son unique enfant ?

– Oui, elle a toujours vécu à Laragne.

– Si son père a de l'influence, il peut la protéger au moins temporairement.

– Temporairement, peut-être, mais, oh ! milord, fit le pauvre garçon avec une véhémence subite, si un malheur devait arriver à Fleurette, je vous maudirais de m'avoir sauvé la vie !

L'emportement du jeune homme fit sourire Blakeney.

– Écoute, ami François, dit-il, veux-tu t'en remettre à moi et à mes amis ?

Et François, se rappelant les dernières recommandations que M. de Frontenac lui avait faites avec tant de gravité, regarda les yeux gris si francs, si gais, qui brillaient sous les paupières à demi baissées, et il répondit simplement :

– Oui, milord.

– Et observer, comme mes camarades savent si bien le faire, une obéissance sans réserve ?

De nouveau François répondit simplement :

– Oui, milord.

Et il ajouta :

– Que dois-je faire ?

– Rien du tout, pour le moment, répondit Sir Percy, si ce n'est demeurer ici tranquillement jusqu'à ce que tu entendes parler de nous de nouveau. Le peux-tu ?

– Certes oui, si vous me l'ordonnez.

– Il faut que tu restes ici, tout seul.

– La solitude ne m'effraie pas. Je penserai à Fleurette, et je mettrai ma confiance en vous.

– À la bonne heure, conclut gaiement Sir Percy. Tu trouveras quelques provisions dans cette armoire. En outre, tu n'as qu'à prendre chaque jour, à ta droite, le chemin qui longe la rivière, et à marcher jusqu'à ce que tu arrives à une petite baraque qui se dissimule dans un bosquet. Dans un coin de la baraque, sous un tas de feuilles, tu trouveras de quoi corser un peu tes repas : tantôt une miche de pain, tantôt du fromage, quelquefois un pot de lait ou une bouteille de vin. Victuailles modestes, assurément, mais qui t'empêcheront de mourir de faim. Ceux qui les apportent sont de pauvres gens qui risquent gros à le faire. Ils ont envers mes amis et moi une dette qu'ils acquittent de cette façon. Maintenant, es-tu prêt, jeune homme, à mener quelque temps la vie d'un anachorète, tandis que mes amis et

moi retournerons à Laragne pour chercher des nouvelles de ta Fleurette ?

– Si je pouvais seulement vous accompagner, milord !

– Taratata, jeune homme, à quoi cela servirait-il ? répliqua Sir Percy avec une légère note d'impatience dans la voix. Ta présence là-bas n'arrangerait pas nos affaires ni celles de Fleurette, au contraire.

– Mais vous me rapporterez bientôt de ses nouvelles ? insista François.

– Ou de ses nouvelles… ou bien Fleurette elle-même.

– Elle ne voudra peut-être pas quitter son père, observa François tristement.

– Alors, c'est qu'elle sera en sûreté auprès de lui jusqu'à ce que viennent des temps meilleurs, ce qui arrivera un jour ou l'autre, ami François, tu peux m'en croire. Encore quelques mois, ou quelques semaines, et les dents du dragon se retourneront contre lui-même et déchireront son propre flanc. Cette anarchie ne peut pas durer toujours parce que, grâce à Dieu, le mal n'est pas éternel.

Il prononça ces derniers mots avec une gravité inaccoutumée, et l'honnête François Colombe le regarda avec une respectueuse admiration, comme si cet homme qui parlait avec tant d'ardeur, la tête rejetée en arrière, la flamme d'un feu intérieur brillant dans ses yeux, était un prophète inspiré du Ciel.

Et soudain, Sir Percy se secoua, éclata de rire, et ses yeux étincelèrent comme ceux d'un écolier insouciant.

– Là, dit-il d'un ton léger, je crois, en vérité, que nous étions en train de devenir sérieux. C'est bien inutile, n'est-ce pas, ami François ? Nous voilà, mes amis et moi, lancés dans une plaisante aventure : porter un message d'amour à une charmante jeune fille qui semble t'aimer encore plus que son mystérieux père. Écris ta lettre, mon ami, mais qu'elle soit brève, et je te promets de la lui remettre en mains propres. Je l'ai vue, ta Fleurette, et je trouve qu'elle a montré beaucoup de courage et de décision en allant ainsi chercher la cassette que Mme de Frontenac n'avait pas eu le temps d'emporter.

– Vous l'avez vue, milord ? s'exclama François en ouvrant de grands yeux. Mon Dieu ! vous voyez tout ! vous connaissez tout !

– Non, mon ami, riposta gaiement Sir Percy. Je ne connais pas, je n'ai jamais vu le mystérieux père de ta jolie Fleurette. Ce doit être un homme excellent pour que l'aime si fort sa charmante fille. Allons, mon ami, écris ta lettre, continua-t-il en indiquant du geste un bureau de chêne placé au fond de la pièce et sur lequel il y avait une écritoire. Je te promets que je la lui remettrai moi-même, quand ce ne serait que pour avoir le plaisir d'entrevoir le propriétaire de Lou Mas. Hourra ! ajouta-t-il avec un petit rire, cela nous promet un bel amusement. Qu'en dites-vous, Ffoulkes, et vous aussi Tony Hastings et Stowmaries ? Nous allons de nouveau nous mettre dans la gueule du lion. Mais nous réussirons, et je vous assure que la vue de la jolie Fleurette sera une digne compensation des quelques heures très désagréables que nous pouvons avoir à passer. Allons, ami François, achève ton billet doux, et que deux d'entre vous attellent, car il faut que nous soyons à Montélimar avant la tombée de la nuit. De là nous gagnerons le voisinage d'Orange, et d'après les informations que nous y glanerons, je verrai s'il convient que nous retournions à Sisteron. Ne faisons pas à l'avance de plans définis, et fions-nous à notre bonne étoile. Qu'est-ce qu'il y a, Tony ?

Lord Anthony Dewhurst désignait en souriant à son chef le cocher et le postillon qui continuaient à dormir à poings fermés dans la pièce voisine.

– Que va-t-on faire de ces marauds ? demanda-t-il.

– Les emmener, naturellement, dit Blakeney. Fourrez-les dans la calèche, sous la banquette de préférence. Là où nous abandonnerons la voiture, nous les laisserons aussi de façon qu'ils puissent en temps voulu regagner le sein de leur famille.

Il paraissait si plein de vie et d'entrain, si sûr de lui-même, si joyeux à la pensée de la nouvelle aventure dans laquelle il s'engageait, qu'un peu de cette ardeur passa dans les veines de François Colombe. Celui-ci, heureux et fier de penser que par sa simple obéissance il allait servir cette poignée de héros, trempa la plume dans l'encrier et commença sa lettre. De sa grosse écriture d'écolier, il écrivit un court, très court billet pour dire à Fleurette combien il l'aimait et se sentait malheureux loin d'elle. Il lui demandait ensuite de la façon la plus pressante d'avoir toute confiance dans le porteur de cette lettre, car c'était lui qui allait s'employer à les réunir.

Moins d'une heure après, il se retrouvait seul dans la maisonnette adossée aux ruines d'une civilisation disparue. La fin du jour était paisible et embaumée, le ciel d'un bleu turquoise clair et limpide. Comme François, debout à la porte de la petite maison, regardait mélancoliquement la route étroite où il avait vu s'éloigner la voiture emportant ses mystérieux amis, un croissant d'argent apparut au-dessus de la crête neigeuse de la Lance. Et François, se rappelant la vieille superstition, s'inclina gravement neuf fois devant la lune.

25

En prison

Ce qui semblait le plus dur à Fleurette dans la vie de la prison, c'était sa monotonie, le manque d'occupations. Quand elle avait aidé à nettoyer et à ranger la chambre qu'elle partageait avec dix autres détenues et pris soin de sa personne, la journée lui paraissait interminable. Louise avait obtenu la permission de lui faire remettre un petit paquet de linge dans lequel elle avait glissé son ouvrage au crochet, mais l'écheveau avait été vite transformé en dentelle, et il ne restait plus rien à Fleurette pour occuper ses doigts. Certaines de ses compagnes de détention avaient des aiguilles et du fil, et Fleurette, toujours aimable et obligeante, leur proposa de les aider à repriser et raccommoder leurs vêtements. Elle le faisait volontiers, heureuse d'avoir trouvé cette façon de tuer le temps.

Elles formaient un groupe bien disparate, les compagnes de Fleurette, car elles avaient été cueillies dans toutes les classes de la société. Le malheur avait rapproché des femmes qui jusque-là n'étaient jamais entrées en contact. Des amitiés étaient nées là où jadis un signe de tête n'aurait même pas été échangé. La comtesse de Mornas, qui appartenait à la haute aristocratie provençale, prenait son exercice matinal, le bras passé sous celui d'Eugénie Blanc, dont le père était fripier à Orange. Le mari d'Hélène de Mornas avait été guillotiné trois mois plus tôt, inculpé naturellement de trahison, en sa qualité de ci-devant, et le père d'Eugénie Blanc, accusé de trafic avec l'ennemi – quel ennemi ? personne ne le savait – avait péri dans cet horrible massacre qui avait eu lieu à Orange le mois précédent.

Le malheur avait rapproché les deux femmes comme il en avait rapproché tant d'autres, et lorsque Claire Châtelard, jolie ouvrière d'Orange connue pour la légèreté de ses mœurs, avait raconté à Fleurette les circonstances de son arrestation, la sympathie apitoyée de celle-ci lui avait été accordée sans réserve. Depuis lors, la jeune fille qui avait vécu uniquement à Lou Mas, protégée de tout contact avec le mal et les laideurs de l'existence, avait comme compagne journalière une Claire Châtelard à la réputation plus que douteuse.

Ainsi s'écoulèrent les premiers jours. À la prison – c'est-à-dire dans l'hôtel Caristie vidé de son mobilier et garni de paillasses et de bancs grossiers –, à la prison, tout le monde se demandait ce qui se passait. Précédemment, presque chaque soir, juste avant le coucher du soleil, le capitaine de la garde, accompagné d'une douzaine d'hommes, entrait dans la cour, et là, lisait une liste de noms. C'étaient ceux des prisonniers qui devaient passer le lendemain devant le Tribunal pour être jugés. À toutes les fenêtres apparaissaient des têtes d'hommes et de femmes qui écoutaient avec anxiété. Ceux dont le nom n'était pas appelé poussaient un soupir de soulagement : encore une journée de répit. Quant aux autres, il ne leur restait plus qu'à presser dans leurs bras un être cher, ou simplement un ami fait en captivité, car dans quelques heures ils quitteraient la prison pour toujours.

Voilà du moins ce qui se passait journellement avant l'arrivée de Fleurette. Claire Châtelard le lui avait appris ; mais Fleurette n'avait rien vu de pareil. Le jour qui suivit son arrivée, on ne vit paraître ni capitaine, ni liste, et les jours suivants il en fut de même. Les prisonniers, étonnés, passaient leur temps à faire des conjectures sur la cause possible de ce changement. Était-ce un répit général ? Peut-être ; mais pour quelle raison ? Cette funeste Révolution était-elle arrivée à son terme ? On pouvait le croire, on pouvait l'espérer, mais on n'en savait rien.

Rien, sinon qu'à présent aucun détenu ne passait en jugement, et que la guillotine était au repos.

Cette dérogation à la routine ordinaire était acceptée avec le même stoïcisme que tout le reste. Ce stoïcisme, né d'un sentiment de suprême impuissance, avait développé chez ces hommes et ces femmes arrachés à leur vie habituelle, parqués ensemble et peut-être à la veille de mourir, une sorte d'insouciance et de légèreté qu'il nous est difficile maintenant de comprendre. La mort leur était devenue une compagne si familière qu'ils avaient cessé de la considérer avec effroi et allaient jusqu'à la mêler à leurs jeux.

On pouvait deviner l'impression de Fleurette quand on lui avait expliqué le sinistre jeu de la guillotine auquel il arrivait aux détenus de se livrer dans le grand vestibule de l'hôtel Caristie où ils prenaient en commun leur récréation journalière. Mme de Mornas, voyant son émoi, lui avait dit de sa voix douce et mesurée :

– Que voulez-vous, ma petite, si nous ne tournions pas en comédie toutes ces horreurs, nous passerions notre temps à les ruminer, et certains d'entre nous en deviendraient fous.

– Il faut nous exercer aujourd'hui, ajouta M. de Saint-Luce, le grand érudit, à l'attitude que nous aurons à prendre demain.

Tel était à ce sujet le sentiment général. Fleurette, souriant à travers ses larmes, avait promis d'essayer d'acquérir la même philosophie. Mais quand ses compagnons l'eurent quittée pour se joindre en riant au macabre divertissement, et qu'elle vit poser deux chaises l'une sur l'autre en sens inverse pour figurer la guillotine et apporter le panier, elle alla s'asseoir dans un coin sombre et ferma les yeux, espérant que personne ne la remarquerait.

Cependant, les rires qu'elle entendait devinrent à un moment si bruyants, tout le monde semblait si bien s'amuser, qu'elle rouvrit les yeux et regarda. Le bourreau – un homme du personnel de la prison qui avait accepté de jouer ce rôle, et le jouait avec entrain – était un grand gaillard aux cheveux blond filasse. Il avait eu l'idée saugrenue de se barbouiller de suie la figure et les mains, ce qui lui donnait l'aspect déroutant d'un nègre blond, et quand il roulait des yeux blancs dans sa figure noire encadrée de mèches pâles, agitait ses longs bras en lançant de grosses plaisanteries, il déchaînait les rires de tous. Pour l'instant, son rôle était terminé puisque Claire Châtelard gisait immobile à côté des deux chaises échafaudées, mais il voulait le prolonger et réclamait bruyamment d'autres victimes. M. de Bolène, poète local non dénué de talent, récitait des vers de sa composition sur les bienfaits de la Révolution tandis que les prisonnières brandissaient leur tricot en fredonnant le *Ça ira*.

Soudain, à sa grande horreur, Fleurette vit le bourreau se tourner vers le coin de la salle où elle s'était réfugiée.

– Eh quoi ! s'exclama-t-il. La voilà qui pleure ! Cette jeune aristocrate se permet de pleurer ! À ton tour, ma belle…

Fleurette vit alors cet homme hideux se diriger vers elle à grandes enjambées, les mains tendues pour la saisir. L'instant d'après elle sentit l'horrible main noire toucher son épaule et poussa un grand cri, prête à s'évanouir. Mais une voix masculine s'éleva pour dire d'un ton impératif :

– Laissez cette enfant tranquille. Ne voyez-vous pas qu'elle a peur ?

– Peur ! naturellement qu'elle a peur. Comme tous les aristos, elle n'a pas la conscience tranquille. Je vais appeler le gardien-chef, et…

– Non ! protesta Mme de Mornas, vous ne l'appellerez pas. Cette enfant n'a rien fait de mal. Tenez, ajouta-t-elle en lui glissant quelque chose dans la main, prenez ceci et allez-vous-en.

Comme le calme semblait revenu, Fleurette se risqua à rouvrir les yeux. Claire Châtelard était assise à côté d'elle, essayant de la réconforter. L'horrible comédie avait apparemment pris fin ; les prisonniers réunis en groupes de deux ou trois causaient et riaient avant de se préparer à regagner leurs dortoirs pour la nuit. Le bourreau au visage noirci avait disparu.

– Cet homme n'est pas méchant, dit Claire Châtelard à Fleurette en lui pressant la main. Il est seulement fruste et grossier. Le gardien-chef, lui, est une véritable brute. Il ne sait qu'inventer pour persécuter les prisonniers, afin que ceux-ci soient forcés d'acheter sa bienveillance. Tous les petits trésors que j'avais pu apporter ici ont passé peu à peu dans ses mains rapaces. Celui qui vous a fait peur est nouveau dans le service où il remplace un homme de peine tombé malade il y a deux ou trois jours. Il remplace aussi le gardien-chef quand celui-ci est ivre mort, et, le reste du temps, fait les travaux les plus grossiers de la maison. C'est sa grande taille et ses manières brusques qui le font paraître si effrayant, mais, au fond, il n'est pas méchant.

Fleurette n'écoutait que d'une oreille distraite. Elle n'était pas encore remise de sa frayeur, et le souvenir de cette horrible main noire touchant son fichu lui faisait l'effet d'un cauchemar.

Elle fut soulagée quand la cloche sonna et que le gardien-chef, accompagné de son nouvel aide – débarrassé d'une partie de son maquillage – conduisit les prisonniers dans leurs dortoirs comme on pousse devant soi du bétail pour le faire rentrer dans l'enclos : tant de femmes dans une chambre, tant d'hommes dans une autre. Tenant d'une main sa liste et de l'autre un fort gourdin qu'il faisait tournoyer, il lisait les noms

inscrits, parquait les prisonniers dans leurs quartiers respectifs, puis verrouillait la porte derrière eux.

Fleurette partageait sa paillasse avec Claire Châtelard. On ne se déshabillait pas dans cette chambre trop petite pour le nombre de ses occupantes. Pas d'isolement possible. On pouvait seulement s'étendre et tâcher de dormir.

Claire Châtelard, moins impressionnable, fut bientôt assoupie. Fleurette quitta sa jupe qu'elle étendit avec soin au pied de la paillasse, puis elle retira son fichu de mousseline. À ce moment, quelque chose tomba par terre, une feuille de papier soigneusement pliée en quatre. Étouffant une exclamation de surprise, Fleurette se pencha pour la ramasser. Elle osait à peine y toucher. Comment ce papier pouvait-il se trouver dans son fichu ? Qui avait pu l'y glisser sans qu'elle s'en aperçût ? C'était la seconde fois en peu de temps qu'elle se trouvait en présence d'un fait incompréhensible, inexplicable par des raisons naturelles. D'une main tremblante elle finit par ramasser le papier. Claire dormait ; la plupart des autres étaient étendues sur leurs dures couchettes. Personne ne faisait attention à elle.

Il n'y avait pas de lumière dans la pièce, mais une lampe à huile suspendue au plafond du corridor envoyait un peu de clarté à travers l'imposte vitrée de la porte. Fleurette déplia la feuille, la défroissa sur son genou, puis se rapprocha de la porte pour profiter de la faible lumière qui tombait d'en haut, et s'efforça de déchiffrer l'écriture qui couvrait un côté du papier. Le premier mot qu'elle put distinguer – la signature – faillit lui faire pousser un cri de joie : *François !*

François ! À cette vue, ses yeux s'emplirent de larmes. Ces huit lettres écrites d'une grosse écriture, un peu enfantine, représentaient pour elle bonheur et foyer. François ! Avant d'en lire davantage, elle porta le papier à ses lèvres.

François avait pu lui écrire ! D'où ? Comment ? C'est à peine si elle se le demandait. Qu'importait après tout ? François lui avait écrit, et quelque messager céleste avait apporté sa missive.

Fleurette s'essuya les yeux, car elle venait de se rappeler que bientôt la cloche sonnerait le couvre-feu et que, si elle ne se hâtait, elle serait obligée d'attendre jusqu'au lendemain matin pour lire la lettre de François.

Celle-ci était courte, très courte. François n'avait jamais été grand clerc, mais en peu de mots il lui disait combien il la chérissait et comme il soupirait après le moment où ils seraient enfin réunis. Il la suppliait ensuite d'accorder toute sa confiance au porteur de ces lignes.

Le porteur de ces lignes ? Qui était-ce ? Elle ne pouvait se le figurer, mais elle était toute prête à lui accorder une confiance absolue.

Elle lut et relut ce court billet, et lorsque la cloche sonna et qu'elle eut regagné précipitamment sa place avant que la chambre fût plongée dans l'obscurité, elle s'étendit sur sa moitié de paillasse avec un petit soupir de joie et de soulagement. Sa prière du soir fut une action de grâce fervente pour remercier Dieu du message d'amour qu'elle venait de recevoir.

Cette nuit-là, Fleurette dormit profondément, la joue appuyée sur la lettre de François.

26

Inquiétudes et soupçons

Pendant deux jours entiers les citoyens Pochart et Danou, du Comité révolutionnaire d'Orange, se creusèrent la tête et se perdirent en conjectures. Ils avaient reçu une brève note du citoyen Chauvelin les informant que celui-ci s'absentait d'Orange pour très peu de temps et qu'il les invitait à suspendre toutes les affaires en cours jusqu'à son retour. Suspendre toutes les affaires ?… À la vérité, elles se trouvaient déjà suspendues, moins du fait de l'absence du représentant en mission que de celle des deux magistrats les plus importants, le président du Tribunal et le procureur. Le représentant Chauvelin en faisait mention dans sa lettre, disant que le président Legrange et le procureur Isnard avaient été convoqués à Paris par le Comité de salut public.

Tout cela était étrange, pour ne pas dire plus. Pochart et Danou tinrent conseil. On pouvait craindre qu'il n'y eût là quelque machination ourdie par le citoyen Chauvelin pour faire échapper sa fille aux rigueurs de la justice. La question était de savoir comment déjouer cette manœuvre ou, mieux encore, comment la retourner contre l'homme qui les avait humiliés par son attitude arrogante, et dont les ordres cassants et les menaces à peine voilées adressées aux membres du Tribunal d'Orange avaient suscité dans leurs cœurs la rancune et la haine.

Une chose, en tout cas, était claire comme le jour : le représentant Chauvelin avait été durement touché. Sans doute gardait-il ses airs supérieurs et continuait-il à prodiguer les critiques et les paroles acerbes, mais l'arrestation de sa fille avait été

pour lui un coup cruel, ce que pouvait comprendre tout bon père de famille. Ceci dit, Pochart et Danou se souciaient fort peu de ce qui pouvait arriver à la fille et songeaient seulement à la possibilité de faire choir le père de la position élevée qu'il occupait encore.

En attendant, la tâche qui consistait à purger la région des ennemis de la République se trouvait suspendue, et les citoyens Pochart et Danou sentaient qu'une telle situation ne pouvait durer. Ces gens du gouvernement étaient si exigeants ! On n'était jamais sûr de les contenter. En convoquant le président Legrange et le procureur Isnard, peut-être comptaient-ils que le Tribunal d'Orange continuerait à fonctionner quand même. Mais comment faire pour arriver à ce résultat ?

Le troisième jour au matin, Pochart et Danou étaient toujours à la recherche d'une solution quand, à leur grande surprise, le représentant Chauvelin entra, calme et froid, dans la salle où ils se concertaient.

Sa mission, leur dit-il, s'était achevée plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Quand au président Legrange et au procureur Isnard, ils avaient poursuivi leur voyage vers Paris.

Danou, de son ton le plus suave, exprima sa satisfaction et celle de son collègue de voir revenir le citoyen représentant et l'espoir que celui-ci trouverait un moyen permettant de remettre en marche l'exercice de la justice interrompu par l'absence des deux principaux magistrats.

Pochart insista davantage.

– Il y a dans les prisons, dit-il, une quantité de détenus dont le sort devrait être déjà réglé.

– J’étais justement en train de suggérer à mon collègue Pochart, interrompit Danou, d’envoyer un message à Paris par le télégraphe aérien, cette nouvelle invention, afin de solliciter des ordres à ce sujet. On vient de l’installer à Avignon, et…

– Le télégraphe aérien est requis pour des affaires plus importantes que les nôtres, interrompit Chauvelin avec impatience.

– Qu’y a-t-il de plus important que le châtiment des traîtres à la Nation ? observa pompeusement Pochart. Je m’étonne que toi, représentant du grand Comité, tu puisses penser différemment.

– La Convention a déclaré : « La terreur est à l’ordre du jour », ajouta Danou. Moi aussi, je m’étonne de ton attitude, citoyen représentant.

– Il n’y a aucune raison pour vous d’être étonnés, répliqua Chauvelin d’un ton froid. Je ne suis à Orange que depuis quelques heures. Je n’ai pas encore eu le temps de me préoccuper de cette situation anormale.

– Alors, citoyen, suggéra Danou, seras-tu prêt demain à tenir conseil avec nous pour trouver le moyen d’y mettre fin ?

– C’est entendu, à demain, conclut Chauvelin qui sortit sans rien ajouter.

Durant le fastidieux trajet de Valence à Orange, il avait passé son temps à dresser toutes sortes de plans et à les rejeter les uns après les autres. Il sentait que Pochart et Danou étaient à l’affût comme deux fauves, prêts à bondir sur lui et à engager une lutte sans merci dont sa Fleurette aimée serait la première victime.

Après son entretien avec les deux hommes, il se rendait compte maintenant que ses adversaires escomptaient déjà la victoire, qu'eux aussi tiraient des plans et qu'ils cherchaient à le renverser en se servant de Fleurette comme de l'arme la plus sûre pour atteindre leur but. Après tant de mois de luttes tragiques, Chauvelin savait bien qu'il ne pouvait attendre ni égard, ni générosité de la part d'hommes que lui-même n'aurait pas hésité à sacrifier, le cas échéant. Il mettait donc sa confiance uniquement dans la supériorité indéniable de son intelligence. S'il ne pouvait dompter ses ennemis par la force, il espérait en venir à bout par la finesse et par la ruse.

27

Passe d’armes

Quand le représentant Chauvelin rejoignit ses collègues le lendemain matin, dans la salle du Comité, il portait sous son bras une liasse de papiers et de documents.

– J’ai découvert la solution que vous cherchiez, annonça-t-il d’un air satisfait dès que tous trois se furent assis.

– Ah ! fit simplement Danou.

Et Pochart dit aussi « Ah ! » d’un ton différent, et tous deux le regardèrent avec curiosité.

– Voici, continua Chauvelin en prenant une feuille sur la pile de papiers qu’il avait déposée sur la table, voici un décret qui s’applique exactement à notre cas. Il a été promulgué par la Convention nationale, le 6 Brumaire, an II.

S’adossant à sa chaise, il commença la lecture du document qu’il tenait à la main :

Si pour quelque cause que ce soit, l’un des juges d’un Tribunal de province devait interrompre ses fonctions, pendant une période excédant sept jours, le représentant en mission assumerait lesdites fonctions et les exercerait pendant tout le temps nécessaire. Si le même cas se présentait pour un second magistrat, le représentant en mission lui nommerait un remplaçant qui s’occuperait des affaires à lui désignées par ledit

représentant en mission, et ce, durant le temps jugé par icelui nécessaire.

Ayant terminé sa lecture, Chauvelin remit le document sur la table, et d'un geste décisif posa dessus sa main osseuse.

– Ce décret s'applique exactement à notre cas, dit-il.

Il y eut un silence de quelques secondes ; puis Danou dit de sa voix douce :

– Je n'ai jamais entendu parler de ce décret.

– Moi non plus, ajouta Pochart.

– Le Comité central, observa sévèrement Chauvelin, a souvent remarqué l'ignorance étrange dans laquelle demeuraient certains patriotes des décisions prises par l'Assemblée souveraine dans l'intérêt de la Nation.

– Puis-je voir ce document ? demanda Danou sans avoir l'air de prêter attention au blâme contenu dans l'observation de Chauvelin.

– Certainement, répondit celui-ci en lui tendant le papier.

– C'est une copie manuscrite, remarqua Pochart en regardant par-dessus l'épaule de son collègue.

– Une copie certifiée conforme, comme tu peux le voir, répondit Chauvelin. Elle porte le timbre du Comité de salut public. Mettrais-tu en doute son authenticité, citoyen Danou ?

Il avait retrouvé toute son arrogance. La situation n'était plus ce qu'elle était la veille, et Pochart et Danou n'osaient plus continuer à braver leur collègue. Il leur fallait se concerter et

voir quelle était la valeur de leurs atouts – Godet, Adèle, les preuves contre Fleurette – avant de passer à l'attaque. Il fallait que le citoyen Chauvelin se sentît bien fort, à voir l'air supérieur et le ton sans réplique dont il usait.

Danou épongea son front chauve et rendit le document à Chauvelin. Pochart se secoua comme un chien mouillé, puis se rassit sur sa chaise.

– Je vais donc assumer les fonctions du président Legrange, exposa Chauvelin avec calme, et je présiderai les séances du Tribunal jusqu'à son retour.

– Dans ce cas, dit Danou avec assurance, je pourrai tenir la place du procureur.

– Non, citoyen, répliqua Chauvelin avec fermeté. Pour remplir cette charge, il me faut un homme de loi.

– Mais…

– Il ne semble pas, citoyen Danou, interrompit Chauvelin, que tu aies écouté attentivement la lecture que je viens de faire du décret en question ; autrement tu aurais remarqué que c'est au représentant en mission de faire choix d'un remplaçant au cas où un second membre du Tribunal serait absent.

– Et qui te proposes-tu de nommer, citoyen représentant ? demanda Pochart s'efforçant de cacher son inquiétude sous un air indifférent.

– Je vous informerai demain de ma décision à cet égard.

– Le plus tôt sera le mieux, citoyen représentant, conclut Danou d'une voix mielleuse. Rappelle-toi que mon collègue et moi avons la charge de grouper les preuves de culpabilité rele-

vées contre les accusés et de les transmettre au procureur que tu vas désigner. C'est un devoir dont seul peut nous relever le Comité de sûreté générale. Il y a en ce moment à Orange, ajouta-t-il lentement, cent soixante détenus arrêtés en application de la loi des Suspects. De lourdes charges pèsent contre certains d'entre eux, attestées par des témoins qui sont prêts à confirmer leurs dépositions.

– Je le sais parfaitement, citoyen Danou, répondit Chauvelin sans laisser voir par le moindre frémissement que le trait était arrivé au but.

D'une main ferme il rassembla ses feuillets et en fit un paquet sur lequel il posa un presse-papier. Après quoi, d'un signe de tête il donna congé à ses collègues.

– Excusez-moi, citoyen, dit-il, mais j'ai encore à travailler. Vous aussi, sans nul doute. Je compte sur votre présence demain matin, ici, à la même heure.

Quand la porte se fût refermée sur les deux hommes, Chauvelin laissa tomber son masque. S'accoudant sur la table, il plongea sa tête brûlante dans ses mains, et un gémissement s'échappa de ses lèvres desséchées. Ah ! s'il n'avait oublié depuis longtemps comment on prie, quelles prières ferventes n'aurait-il pas élevées vers le Ciel en cet instant ! Où trouverait-il du secours pour l'aider à se dégager de ces rets que ses ennemis avaient tissés autour de lui ? Comme il haïssait ces hommes, et avec quelle ardeur il souhaitait les écraser avant qu'ils eussent le temps de réaliser leur hideux projet ! Sans aucun doute, ils étaient résolus à frapper Fleurette. Par haine, par vengeance, ou peut-être par crainte, ils voulaient l'atteindre, lui, Chauvelin, à travers cet être qu'il aimait plus que tout au monde. Mais il saurait se défendre. Il combattrait pour elle. Il combattrait jusqu'au dernier souffle, jusqu'à ce qu'il tombât au côtés de l'enfant qu'il voulait sauver. Car s'il échouait, il ne la laisserait pas aller seule

à la mort. Il ne pouvait supporter la vision de Fleurette cahotée par les rues d'Orange dans l'horrible charrette qu'il avait lui-même si souvent aidé à remplir, de Fleurette montant les marches de la guillotine que tant d'innocents avaient gravies sur son ordre, de Fleurette…

Baigné d'une sueur froide, Chauvelin se redressa. Dans la pièce où la haine de ses collègues semblait flotter comme un fantôme silencieux, un pâle rayon de soleil avait pénétré par une fente des volets clos et se jouait à travers les myriades d'atomes suspendus dans l'air. Chauvelin posa ses mains sur la table. Ses yeux las fixèrent machinalement le rayon de lumière poudreux, et dans cette poussière dansante il crut voir se dessiner une figure débonnaire aux yeux indolents et à la bouche souriante qui semblait se rire de lui et de son chagrin. Ce ne fut qu'une vision rapide, aussitôt évanouie, mais si vivante qu'une imprécation violente s'échappa de ses lèvres et que ses poings se serrèrent convulsivement.

– Misérable ! proféra-t-il entre ses dents. Si j'avais pu vous abattre, si j'avais eu la joie de voir tomber sous le couperet cette tête moqueuse, je n'aurais jamais eu à subir la torture que j'endure en ce moment. Ah ! si seulement je pouvais enfin prendre ma revanche, je mourrais content ! Même maintenant…

28

La ligue fait parler d'elle

Par la suite, Chauvelin eut l'impression que le Mouron Rouge avait entendu ce défi lancé à travers l'espace et qu'il était venu y répondre à sa manière. En effet, deux jours ne s'étaient pas écoulés que circulaient des rumeurs propres à lui faire croire que son adversaire opérait dans le voisinage et, le lendemain, il n'était plus question dans Orange que de personnages mystérieux et insaisissables qui avaient pris la tâche de soustraire les traîtres à leur juste châtiment, disaient les uns, de sauver les honnêtes gens en péril, disaient les autres.

C'est le citoyen Pochart qui apprit au représentant Chauvelin la nouvelle que l'architecte Caristie, sa femme et leur jeune fils avaient disparu, sans qu'on sût comment, de la maison délabrée de la rue du Pot-d'Étain où ils s'abritaient depuis que la réquisition de leur hôtel, transformé maintenant en prison, les avait chassés de chez eux.

Depuis quelque temps, les ardents patriotes qu'étaient Pochart et Danou avaient l'œil sur le citoyen Caristie. N'était-ce pas un aristo, cet architecte qui avait dessiné et construit tant d'opulentes demeures pour des ci-devant ? On venait de décider l'arrestation de toute la famille pour le soir même ; les ordres étaient rédigés, et par un juste retour des choses, c'était précisément dans la demeure où ils avaient vécu dans le luxe que les Caristie devaient être incarcérés.

Et soudain se répand à travers la ville la nouvelle que l'architecte, sa femme et son fils ont disparu. Disparu ! Com-

ment ? telle est la question que se posent les patriotes. Mais personne n'en sait rien. Les Caristie avaient fait la veille au soir leur promenade habituelle au bord de la rivière, et le lendemain, quand les soldats de l'armée révolutionnaire s'étaient présentés devant le logement de la rue du Pot-d'Étain et avaient fait les sommations d'usage, ils n'avaient reçu aucune réponse. Le logis était désert, les oiseaux envolés du nid. Et les soldats de garde aux portes de la ville n'avaient pu fournir aucune indication qui permît d'éclairer le mystère, car personne n'avait franchi les portes sans présenter un laissez-passer en règle. Pochart y perdait son latin. Il alla consulter Chauvelin pour savoir ce qu'il convenait de faire. Chauvelin conseilla d'exercer une minutieuse surveillance aux portes d'Orange. À l'avenir, tout laissez-passer devrait obligatoirement porter sa griffe et celle de tous les membres du Comité révolutionnaire de la ville.

La présence du Mouron Rouge dans les parages ne faisait pas de doute pour Chauvelin. Le sort le frappait de toutes parts ! Cependant ce nouveau coup, loin de l'abattre, fouettait son énergie et le poussait à fournir un suprême effort. Pour lui, le salut de Fleurette était lié à la perte du Mouron Rouge. S'il laissait son ennemi le narguer jusqu'ici, dans cette ville, alors Fleurette serait perdue, et lui-même n'aurait plus qu'à disparaître.

Voilà l'état d'esprit dans lequel l'avait d'abord jeté la nouvelle. Il éprouvait le désir sauvage d'exterminer son ennemi, avec l'espoir que par ce service rendu à la République, il obtiendrait la liberté de Fleurette. De même qu'un homme qui se noie s'accroche à un fétu de paille, Chauvelin s'accrochait à cet espoir, retournait l'idée dans tous les sens. Avec une activité fébrile, il excita ceux qui l'entouraient à redoubler de vigilance et combattit de toutes ses forces la terreur superstitieuse que les patriotes d'Orange commençaient à éprouver pour cette bande mystérieuse. Il fit publier partout qu'une forte récompense était promise par le Gouvernement révolutionnaire à qui s'emparerait du chef de la bande ; il en donna le signalement et

il excita les hommes d'Orange, voire les femmes, à poursuivre avec ardeur la capture de cet audacieux ennemi de la France.

Mais ce moment d'exaltation combative ne devait pas durer longtemps. La mémoire de Chauvelin allait bientôt se réveiller, évoquant tant d'heures déplaisantes passées à Calais, à Boulogne, à Paris. Et si le Mouron Rouge remportait de nouveau la victoire, et que lui, Chauvelin, réduit à l'humiliation et à la honte, perdît irrémédiablement dans ce duel tragique à la fois sa vengeance et l'ultime espoir de sauver Fleurette ? C'est alors qu'une étrange pensée s'insinua dans son cerveau. Si étrange en vérité que Chauvelin se demandait ce qui avait pu lui inspirer l'idée d'un rapprochement aussi stupéfiant. Le Mouron Rouge et Fleurette… Ne serait-ce pas le moyen de sortir de cette affreuse impasse ? Fiévreusement écartée, l'idée revenait plus insistante. Pourquoi pas ?… Mais oui, pourquoi pas ? Jeune, simple et charmante, Fleurette n'était-elle pas faite pour stimuler les sentiments chevaleresques que Chauvelin avait affecté jusqu'alors de mépriser chez son ennemi ?

Une fois son imagination lancée dans cette direction, Chauvelin se sentit comme pris de vertige. Il n'essayait plus de chasser l'étrange pensée, mais il se familiarisait avec elle. Sa Fleurette ! Déjà François Colombe était sous la Protection du Mouron Rouge. Alors, quoi de plus vraisemblable que… ? Non, non ! impossible ! Sa fille à lui, Chauvelin ! Et dans une vision rapide, il se rappela comment il avait essayé d'attirer vers la mort Marguerite Blakeney, la belle Lady Blakeney, l'épouse bien-aimée du Mouron Rouge, comment il l'avait prise en otage, comment il l'avait menacée, torturée… Quelles angoisses la femme de son ennemi n'avait-elle pas endurées tout le temps qu'elle avait passé entre ses mains ! Maintenant que Fleurette était à son tour en péril, le Mouron Rouge victorieux, vengé par le sort, n'allait-il pas se réjouir de sa perte plutôt que de lever le petit doigt pour lui sauver la vie ? N'allait-il pas contempler d'un œil satisfait la défaite de son pire ennemi ?

Alors recommençait le tourbillon de pensées torturantes, et son tourment se poursuivait dans une succession de craintes et d'espoirs. D'espoirs ?… Oui, d'espoirs. « Pourquoi n'espérerais-tu pas ? lui chuchotait à l'oreille une voix diabolique. Après tout, le Mouron Rouge ne sait pas, ne peut pas savoir que Fleurette est ta fille, la fille de son ennemi Armand Chauvelin. Dès lors, elle n'est pour lui qu'une douce et innocente victime d'un gouvernement qu'il abhorre et qu'il combat. » Et les visions légères de Juliette Marny, d'Yvonne de Kernogan, de Madeleine Lannoy passaient et repassaient devant lui. À la longue liste d'innocents arrachés à la prison et à la mort par l'audacieux aventurier, pourquoi le nom de Fleurette ne viendrait-il pas s'ajouter ? Fleurette qui n'était pour lui qu'une jolie fille toute simple, d'une famille obscure, habitant Lou Mas entre sa vieille bonne Louise et son père qui s'appelait Armand ? Pourquoi non ?…

Et tandis que se déroulaient les séances du Tribunal dont il s'était fait le président, surgissait de plus en plus souvent dans son imagination cette incroyable vision : Fleurette arrachée à la mort par l'homme au regard indolent et aux lèvres moqueuses, l'insaisissable Mouron Rouge dont le fantôme le hantait jour et nuit.

29

Chauvelin se débat contre le sort

Cependant, dans l'hôtel Caristie transformé en prison, l'ordre habituel a été rétabli. De nouveau chaque jour, une heure avant le coucher du soleil, le capitaine de la garde, suivi d'une demi-douzaine de gendarmes, entre dans la cour et lit d'une voix forte les noms inscrits sur la liste. Ce sont les noms des détenus qui doivent comparaître le lendemain devant le Tribunal. De nouveau, à toutes les fenêtres qui donnent sur la cour, des têtes d'hommes et de femmes apparaissent, se penchent et tendent l'oreille. Leur nom ou celui d'un être cher va-t-il être prononcé ?

Et tous les jours, au poste qu'il s'est attribué, Chauvelin voit le défilé de ces êtres promis à la mort. Cinq, six condamnations – quelquefois plus – sont signées à chaque séance. Et pourtant, les prisons sont toujours pleines, de nouvelles arrestations venant combler les vides faits par les exécutions.

Chauvelin songe sans cesse à ce que doit être pour Fleurette la vie dans la prison. Malgré le pouvoir dont il jouit, il ne peut faire accorder le moindre privilège à sa propre fille. Il voudrait la voir en particulier, pour la conseiller, la réconforter, l'assurer que son père est là et veille sur elle, attentif, prêt, si c'est nécessaire, à lui faire un rempart de son corps. Mais, dans l'intérêt même de Fleurette, il n'ose le faire, car Pochart et Danou sont aux aguets.

Aussi, tous les soirs, après la séance du Tribunal, Chauvelin, tel un fantôme, hante les abords de l'hôtel Caristie. Pour des

prétextes de service il entre dans la grande cour avec le capitaine de la garde, et il promène son regard de fenêtre en fenêtre pour voir si *elle* est là. Une fois, le visage de Fleurette s'est montré derrière l'épaule de Claire Châtelard ; cette femme, dont la légèreté était notoire dans toute la ville, tenait Fleurette par la taille, et quand le nom de Châtelard avait été lu par le capitaine sur la liste fatale, Fleurette avait jeté ses bras autour de sa compagne et posé sa tête sur son épaule en fondant en larmes. Chauvelin avait détourné les yeux en frémissant et, la nuit suivante, la vision de la tête chérie appuyée sur l'épaule d'une Claire Châtelard l'avait empêché de dormir.

Cependant Claire Châtelard s'était comportée bravement devant le Tribunal, et quand, le jour d'après, Chauvelin l'avait vue, d'une fenêtre de l'hôtel de ville, monter les marches de l'échafaud d'un air de défi, une plaisanterie sur les lèvres, il s'était réjoui à la pensée que son innocente Fleurette n'embrasserait jamais plus cette fille. Il essayait de se représenter la pauvre petite pleurant son amie, souffrant de la promiscuité avec les autres détenues, de la malpropreté de la prison, de cette prison dont on ne sort guère que par une porte, celle qui mène à la mort. Aujourd'hui, Claire Châtelard… et Fleurette, quand ?…

Chaque jour on envoie à Chauvelin une liste de noms de détenus à faire passer en jugement, avec un certain nombre de formules d'actes d'accusation ; et chaque jour il choisit quelques-uns de ces noms pour les inscrire dans l'espace laissé en blanc sur les formules imprimées. Deux fois déjà il a trouvé sur la liste le nom de Fleurette. Il l'a écarté. Mais le combat devient plus serré ; Pochart et Danou le harcèlent, montrent les dents ; le président Legrange et son acolyte Isnard ne tarderont pas à revenir de Paris et ils ne manqueront pas de dévoiler au grand jour la machination par laquelle le représentant en mission Chauvelin s'est débarrassé d'eux. Le temps presse. Par deux fois

le nom de Fleurette a paru sur la liste… Et Chauvelin n'a encore rien trouvé.

Depuis trois jours, les espions anglais ne font plus parler d'eux. Après l'architecte Caristie et sa famille, Mme Colmars et sa fille, puis le général Paulieu et tous les siens avaient disparu ; disparu comme si la terre les avait engloutis. C'étaient tous des suspects dont l'arrestation était imminente et le châtiment certain. Mais depuis, il y a eu trois jours de répit. Le Mouron Rouge et sa bande semblent s'être évanouis à leur tour. L'étrange espoir qui était né dans le cœur de Chauvelin et auquel il se reprochait avec fureur de s'être abandonné un instant n'a plus qu'à disparaître.

À présent Chauvelin échafaude sans cesse de nouveaux plans et les abandonne tous au fur et à mesure, les jugeant irréalisables. Il en est réduit à mettre son espoir dans l'éloquence de son plaidoyer s'il n'arrive pas à soustraire Fleurette au jugement du Tribunal. Il saura parler à la populace, défier ses ennemis, et prononcer l'acquittement de sa fille en dépit de toutes les oppositions. N'a-t-il pas pris le parti d'acquitter chaque jour un ou deux des accusés qui lui sont présentés, rien que pour observer les réactions du public et de ses collègues ? Il voit ceux-ci le regarder et chuchoter entre eux, ce qui lui montre qu'ils devinent ses espoirs et ses plans et préparent la contre-attaque.

Si seulement il pouvait être sûr que Fleurette se comporterait raisonnablement et ne laisserait échapper aucune parole imprudente ! Chauvelin aurait voulu la voir, ne fût-ce que pour la convaincre d'une chose : qu'il ne fallait rien dire, rien avouer, seulement garder le silence et avoir confiance en lui. Si elle tenait cette ligne de conduite, il sentait qu'il pouvait encore la sauver. Obsédé par cette idée, dévoré du désir de lui faire parvenir un message, un mot d'ordre qui ne pût la compromettre ni

donner avantage à ses ennemis, Chauvelin passait ses soirées à errer dans la ville comme une âme en peine.

Ce soir-là, son agitation intérieure devint telle que malgré la pluie qui tombait il sortit comme à l'ordinaire. On était au début de juin ; près de trois semaines s'étaient écoulées depuis l'anniversaire de Fleurette, ce jour exempt de soucis – le dernier – qu'il avait passé près d'elle à Lou Mas, alors que l'air était imprégné du parfum des roses et que le rossignol chantait dans les branches du vieux noyer. Aujourd'hui, la journée avait été maussade et, après le coucher du soleil, la pluie s'était mise à tomber. Mais la pluie importait peu à Chauvelin. Serrant son manteau autour de lui, le chapeau rabattu sur les yeux, il allait à l'aventure, montant et descendant des rues, traversant et retraversant la rivière, pour se retrouver finalement, comme à l'ordinaire, aux abords de l'hôtel Caristie.

Presque en face de la prison il y avait une petite taverne éclairée d'où s'échappaient des bruits de rires et de conversations. Chauvelin eut envie d'y entrer pour se mettre à l'abri, pensant que s'il s'asseyait auprès de la fenêtre il verrait le mur de la prison derrière lequel vivait et souffrait sa petite Fleurette. Il hésitait, craignant d'être reconnu, quand il vit un homme sortir de l'hôtel Caristie, traverser la rue et entrer dans la taverne dont la porte grinçante se referma sur lui. Un homme de peine, sans aucun doute, car il était trop mal nippé pour être un geôlier. La pensée que cet homme balayait l'escalier et les corridors par lesquels passait Fleurette, qu'il l'avait sans doute vue et qu'il allait peut-être la revoir un instant après, frappa Chauvelin. Ne serait-ce pas le moyen ?...

Appuyé contre le mur qui faisait face à la taverne, Chauvelin réfléchissait, sans faire attention à la pluie qui ruisselait sur son chapeau et sur ses épaules. Il tenait à rester là pour guetter la sortie de l'homme, n'osant entrer dans la taverne de crainte d'être reconnu, car il s'était montré souvent dans la cour de la

prison aux côtés du capitaine de la garde, et le personnel devait le connaître de vue. Si l'homme était un délateur et qu'on apprît que lui, Chauvelin, essayait de communiquer en secret avec Fleurette, le fait serait exploité contre lui.

Comme il restait là, indécis, cherchant le meilleur parti à prendre, la porte de la taverne se rouvrit, et l'homme parut sur le seuil où il demeura, les mains dans les poches, à regarder tomber la pluie. Alors arriva du bout de la rue un autre individu d'extérieur aussi peu soigné qui l'accosta. Les deux hommes échangèrent quelques mots, puis se séparèrent. Le premier traversa la rue et rentra dans la prison, l'autre prit la direction opposée, et Chauvelin, après un moment d'hésitation, le suivit. Arrivé à l'angle de la rue Pavée, Chauvelin le rattrapa et lui toucha l'épaule. Étouffant un cri de terreur, l'homme bredouilla :

– Qu'y a-t-il ?… Je n'ai rien fait de mal !

– C'est possible, dit froidement Chauvelin, mais je te conseille, dans ton intérêt, de m'accompagner sans te faire prier.

Le tenant toujours par le bras, Chauvelin l'entraîna sous une porte voisine. Bien qu'il continuât à protester de ses bonnes intentions, l'homme, heureusement, n'élevait pas la voix et n'attirait pas l'attention des rares passants qui se hâtaient de rentrer chez eux sous l'ondée.

Quand Chauvelin se fût assuré qu'il n'y avait personne autour d'eux pour les entendre, il dit brusquement :

– Citoyen, veux-tu gagner cinquante livres ?

À peine remis sans doute de sa première frayeur, ou bien éberlué par cette offre inattendue, l'homme ne répondit pas tout

de suite et se contenta de répéter tout bas : « Cinquante livres ! cinquante livres ! » d'un air ahuri.

– Oui, cinquante livres si tu me rends un service.

– Quel service ?

– Ton camarade, celui avec qui tu causais près de la taverne de la Lune ?

– Le citoyen Remi ?

– C'est ça. Est-ce qu'il ne travaille pas à l'hôtel Caristie ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il y fait ?

– Balayeur. Remi, comme moi, cherchait de la besogne. Il y a quelques jours un des hommes de peine de la prison est tombé malade. Remi s'est présenté et on l'a pris. Voilà.

– Est-ce qu'il voit les prisonniers ? demanda Chauvelin.

– Je crois que oui.

– Alors dis-lui qu'il y a cinquante livres pour lui également s'il se charge de remettre un message écrit au n° 142, dans la salle 12.

De nouveau l'homme réfléchit, pesant sans doute les risques d'une part et la récompense de l'autre. Cinquante livres ! Une somme énorme. Il n'avait peut-être jamais eu tant d'argent à la fois. Il cracha par terre, ce qui sembla avoir pour effet de lui éclaircir les idées, et finit par marmotter :

– Ça pourrait se faire.

– Cela *peut* se faire, affirma Chauvelin d'un ton péremptoire. Mais il faut que ce soit mené rondement, sans quoi…

– Remi reviendra à la taverne juste après huit heures. Il vient toujours boire un coup après souper.

– Bien ! Alors, arrange-toi pour le voir à ce moment-là et dis-lui d'attendre ; puis reviens ici sous cette porte. J'y serai avec la lettre.

– La chose n'est pas sans risques, citoyen, observa l'homme d'un ton hésitant.

– S'il n'y avait pas de risques, riposta Chauvelin, je ne dépenserais pas cent livres pour faire remettre une lettre.

– Cinquante livres, ça n'est pas trop pour risquer sa tête.

– Tu ne risques pas ta tête, répliqua Chauvelin, tu le sais fort bien ; et tu n'obtiendras pas de moi plus de cinquante livres pour chacun de vous. C'est à prendre ou à laisser.

C'était la façon d'en user avec ce genre d'individu, semble-t-il, car l'homme, après avoir craché par terre de nouveau, eut l'air convaincu.

– C'est entendu, je reviendrai ici après avoir vu Rémi, dit-il simplement.

Chauvelin le laissa partir, et il disparut rapidement dans la pluie et l'obscurité ; mais Chauvelin, lui, demeura encore un moment immobile dans l'embrasure de la porte. Il n'avait pas encore brûlé ses vaisseaux. Il était encore libre, s'il trouvait le risque trop grand, de manquer au rendez-vous qu'il avait donné.

L'homme ignorait qui il était ; il ne l'avait vu que dans l'obscurité, le visage à demi dissimulé par son chapeau à large bord. Le grand risque à courir, c'était que le nommé Rémi s'imaginât faire une meilleure opération encore en remettant au Comité révolutionnaire la lettre destinée à Fleurette, ce qui diminuerait les chances que Chauvelin avait encore pour la sauver. Il lui fallait se garder pur de tout soupçon pour conserver ce qui lui restait de pouvoir et d'influence. Plus il paraîtrait irréprochable, incorruptible aux yeux de la foule, plus il montrerait une attitude spartiate à l'égard de sa propre fille, plus il aurait de chances de pouvoir la sauver au dernier moment devant le Tribunal. Pourtant, son désir de mettre Fleurette en garde contre des paroles inconsidérées ou des aveux dangereux surmonta toute autre considération. Sa résolution une fois prise, il se hâta de rentrer chez lui, et, aussitôt arrivé, s'assit devant sa table à écrire.

Ma chérie. Je puis enfin t'envoyer un mot avec l'espoir que tu le tiendras bientôt dans tes chères petites mains. Enfant de mon cœur, je te supplie de me garder ta confiance, toute ta confiance, car, je le jure par la mémoire de ta mère disparue, tant que tu auras confiance en moi pour te défendre, je pourrai te sauver. De plus, je te conjure, mon enfant chérie, de ne faire aucun aveu quand tu seras amenée au Tribunal, ce qui ne saurait tarder, hélas ! Si des témoins viennent t'accuser, ne réponds pas. Si d'autres te posent des questions, essayent de tirer de toi des aveux, nie tout. Je t'en prie, fais cela pour l'amour de ton père qui se tourmente nuit et jour depuis que ta folle imprudence t'a mise dans cette périlleuse situation.

Il signa la lettre *Pèpe*. Cette lettre ne mentionnait aucun nom, et, de plus, il avait pris la précaution de déguiser son écriture. Il glissa la lettre dans la poche intérieure de son manteau et dès qu'il entendit l'horloge de l'église Notre-Dame sonner huit heures, il prit son chapeau et sortit de nouveau sous la pluie et dans l'obscurité.

30

Le messager

Au même moment, deux espèces de gueux aux vêtements minables se retrouvaient à la taverne de la Lune. La pluie ne s'était pas calmée et les deux hommes étaient trempés. À cette heure, la petite taverne était à peu près déserte. Il n'y avait que le patron, assis à une table avec deux amis, et deux cantonniers installés un peu plus loin qui dégustaient un petit verre, quand le citoyen Rémi entra et traversa la salle d'un pas traînant. Il s'assit sur le banc adossé au mur et commanda une bouteille de vin pour lui et pour un camarade. Presque aussitôt ledit camarade entra, le rejoignit, et pendant un moment tous deux burent en silence. Bientôt s'éleva entre le patron et ses amis une discussion animée sur les mérites respectifs du vouvray et du beaujolais comme vins de table, ce qui n'alla point sans éclats de voix et gesticulations. Le patron avait une voix sonore qui résonnait d'un bout à l'autre de la salle et faisait vibrer les carreaux des fenêtres.

Le balayeur de la prison paraissait avoir bu un peu plus que de raison ce jour-là. Accoudé à la table, la tête appuyée lourdement sur ses mains, il avait le regard vague et la parole incertaine. Son camarade, assis en face de lui, tournait le dos à la compagnie, et quand la voix du patron éveilla les échos de la petite salle, il se pencha en avant et souffla dans l'oreille de l'autre :

– Il m'est arrivé une drôle d'histoire après t'avoir quitté.

– Hein ? murmura le balayeur d'une voix molle. Où ça ?

– À l’angle de la rue Pavée, quelqu’un m’a saisi par l’épaule dans l’obscurité et entraîné sous une porte cochère – un homme qui m’avait vu en conversation avec toi. Il m’a offert cinquante livres et autant pour toi si tu veux remettre une lettre à quelqu’un détenu ici.

Ce disant, il fit un hochement de tête dans la direction de l’hôtel Caristie.

La réponse de son camarade fut un ronflement prolongé.

– Le détenu en question est le n° 142, dans la salle 12. Qui est-ce, le sais-tu ?

Rémi attendit une minute que la discussion à la table voisine reprît de l’animation ; alors il dit tout bas :

– Oui, c’est la jeune Fleurette.

– Ah ! fit son ami.

– Quel est l’homme qui t’a parlé ?

– Je ne sais pas. On ne voyait plus très clair dans la rue, et sous la porte il faisait tout à fait sombre. L’homme portait un grand chapeau et parlait d’une voix étouffée.

– C’est probablement le père, le nommé Armand. Je m’étonnais de n’avoir pas entendu parler de lui. Qu’êtes-vous convenus ensemble ?

– Je dois le retrouver sous la même porte dans un instant. Il me donnera la lettre.

– Eh bien ! faisons ce qui est convenu. Mais tâche de bien voir l'homme.

Il se tut, bâilla, s'étira, vida sa chopine de vin, puis reprit :

– Si j'allais moi-même au rendez-vous, peut-être prendrait-il peur et se déroberait-il. Aussi est-il préférable que tu y ailles.

Après quoi il commanda une nouvelle bouteille de vin, et le patron quitta ses amis pour venir le servir.

– Je crois bien que tu en as ton compte, citoyen Rémi, et qu'il ne t'en faut pas davantage, observa-t-il en débouchant la bouteille.

– Ça n'est pas ton affaire, citoyen, rétorqua Rémi avec un rire aviné, du moment que je paye ce que j'ai bu.

Il jeta quelques sous sur la table. Le patron haussa les épaules, ramassa l'argent et s'en fut retrouver les autres. L'homme de peine, posant la tête sur ses bras repliés, se disposa à faire un somme sur le bord de la table, tandis que son camarade sortait de la taverne.

Une fois au-dehors, celui-ci suivit rapidement la rue et arriva bientôt au lieu du rendez-vous.

– Eh bien ? lui demanda fébrilement Chauvelin qui l'attendait dans l'embrasure de la porte. Tu as vu ton camarade ?

– Je l'ai vu.

– Et il accepte ?

– Il accepte.

Poussant un soupir de soulagement, Chauvelin tira la lettre de la poche intérieure de son vêtement.

– Souviens-toi, dit-il lentement, qu'il y aura cinquante livres pour chacun de vous lorsque tu me rapporteras la réponse.

– Oh ! s'exclama l'homme visiblement désappointé, il faut une réponse alors ?

– Oui, il faut une réponse. Ton camarade s'arrangera pour que tu me rapportes soit une lettre, soit un objet qui témoigne que ma lettre est arrivée à destination.

L'homme eut un petit rire :

– Tu n'as pas confiance en moi, à ce que je vois, citoyen.

– C'est possible, répliqua laconiquement Chauvelin.

– Je ne te blâme pas, observa l'autre, mais, moi aussi, je puis n'avoir pas confiance en toi. Qui m'assure que lorsque Remi et moi aurons risqué notre peau à ton service, cet argent nous sera remis ?

– Parce que je te l'ai promis, dit sèchement Chauvelin, et c'est un risque qu'il te faut courir.

– Pourquoi le courrai-je ? repartit l'homme.

– Parce que tu as encore plus besoin de mon argent que je n'ai besoin de tes services.

L'argument devait être irréfutable ; en tout cas, l'homme se contenta de dire en ricanant :

– Passe-moi la lettre. Le n° 142 de la salle 12 la recevra, tu peux en être assuré.

Sans rien ajouter, Chauvelin lui tendit la lettre. L'autre la prit à tâtons, tellement il faisait sombre sous cette porte cochère, et la glissa à l'intérieur de sa blouse déchirée.

– Où te retrouverai-je, demanda-t-il, quand Remi aura fait ta commission ?

– Tu n'auras qu'à aller rue Pavée, à la maison du bourrelier Lamourette. Au premier étage, à main droite, tu verras une porte. Frappe à cette porte et je t'ouvrirai.

– À quelle heure ?

– À la fin de la journée ; dès qu'il fera sombre, répondit Chauvelin.

31

Dans la prison

Fleurette, à présent, n'avait plus peur du grand homme de peine qui lui avait causé un tel effroi le jour où elle avait assisté, bouleversée, au sinistre divertissement des prisonniers. Depuis, elle l'avait vu fréquemment, et elle s'était accoutumée à ses manières vulgaires. Elle se rendait compte que c'était pour distraire les prisonniers qu'il lançait ses grosses plaisanteries et prenait des airs bouffons ; elle avait même parfois l'impression que c'était pour elle, pour amener un sourire sur ses lèvres, que ce géant se livrait à toutes sortes de farces. En dépit de ses airs grossiers, ce devait être un brave homme ; au surplus, elle l'associait dans sa pensée avec la lettre de François trouvée un soir à l'intérieur de son fichu – cette chère lettre qui lui avait mis tant de baume dans le cœur et l'avait aidée à supporter l'angoisse grandissante dans laquelle elle vivait, sans aucune nouvelle de son père depuis son entrée à la prison.

Et puis, il y avait eu aussi le départ de plusieurs de ses compagnes dont elle avait appris l'exécution. Celle de Claire Châtelard, en particulier, l'avait profondément affectée. Le manque d'air pur et d'exercice, comme la privation de joie et d'affection, commençaient à altérer sa santé. Ses joues perdaient leur fraîcheur, ses yeux leur éclat, ses lèvres leur sourire. C'était seulement à l'heure de la récréation prise en commun avec les autres détenus qu'elle reprenait un peu d'animation et de gaieté. Quand elle voyait passer le géant jovial qu'elle considérait un peu comme son ami, elle pensait à la façon mystérieuse dont lui était parvenue la lettre de François et se deman-

dait, le cœur battant, si un autre message ne lui arriverait pas un jour de la même manière.

Or un soir, sans qu'elle pût deviner comment cela avait pu se faire, elle trouva dans son panier à ouvrage une lettre sans suscription. Et cette lettre, bien qu'elle ne fût pas de son écriture, venait de Pèpe ! Oh ! quelle joie ! Fleurette la lut, la relut, baisa la feuille qu'avait touchée une main chérie. Que son père lui avait manqué, et comme elle brûlait de le rassurer ! Elle n'avait plus peur à présent puisqu'il veillait sur elle. Oui, elle lui obéirait en tout ; elle ne desserrerait pas les lèvres si cette mauvaise Adèle essayait de lui faire du tort. Elle resterait calme et ne répondrait rien, comme le doux Sauveur lorsque ses juges l'interrogeaient.

Oh ! quelle bonne, quelle réconfortante, quelle précieuse lettre ! Et Fleurette avait trouvé en outre dans son panier un petit bout de papier sur lequel étaient griffonnés ces mots : *Donnez-moi quelque chose pour votre correspondant afin qu'il sache que vous allez bien. Déposez-le dans votre corbeille à ouvrage, et je m'arrangerai pour le lui faire parvenir.* Alors Fleurette avait écrit quelques lignes à son père chéri, lui disant qu'elle était en bonne santé, qu'elle n'avait pas peur et lui obéirait en toutes choses. Elle avait caché ce petit billet le soir même dans sa corbeille à ouvrage et, le lendemain matin, il avait disparu.

32

Le rendez-vous

– Point d'observations ni de protestations, mon cher Tony ! Ces guenilles m'écœurent. Et si je dois aller voir le papa de la jolie Fleurette, je tiens à être décemment vêtu.

Ainsi parlait Sir Percy Blakeney s'adressant à son ami, tard le lendemain, dans le grenier d'une maison abandonnée de la rue du Pont, près de la rivière. Les propriétaires de la maison avaient disparu depuis longtemps ; étaient-ils en prison ou en fuite ? nul ne le savait et nul ne s'en souciait. Blakeney et les membres de la ligue qu'il avait amenés à Orange s'abritaient là depuis leur arrivée, comme le faisaient parfois aussi des vagabonds, et ils avaient transformé ce grenier en leur quartier général. Misérablement vêtus, mal peignés, pas rasés, ils ressemblaient en tout point aux pauvres gens réfugiés sous le même toit quand ils partaient de grand matin pour tenter de secourir et de sauver ceux qui étaient en danger.

C'était seulement la nuit que ces gentilshommes anglais cédaient parfois à un violent désir d'être propres et bien habillés. Se dépouillant alors de leurs hardes, ils revêtaient d'élégants habits, tels que nul n'en portait plus en France de peur d'ameuter la populace.

Ils étaient depuis huit jours à Orange, et déjà plusieurs personnes en grand danger d'être arrêtées et incarcérées devaient leur salut à la vaillante ligue du Mouron Rouge. Mais la tâche n'était pas terminée.

– Il faut que nous arrachions la petite Fleurette à cet enfer, avait déclaré le chef.

Et depuis lors il s'était employé corps et âme à trouver le moyen de parvenir à son but.

Plus tard, Lord Tony avait observé :

– Je voudrais bien découvrir le père de Fleurette, le nommé Armand. D'après François Colombe, il occuperait une certaine position dans ce gouvernement d'assassins, et c'est peut-être pour cela que la jeune fille n'a pas encore passé en jugement. Mais en dépit de tous mes efforts, je n'ai rien pu apprendre de précis à son sujet.

– C'est singulier, observa Sir Andrew Ffoulkes, qu'on ne puisse retrouver sa trace.

– Peut-être notre excellent ami Monsieur Chauvelin aura-t-il mis le sieur Armand sous les verrous dans une autre prison, commenta Lord Stowmaries.

Sir Percy gardait le silence. À vrai dire, il y avait là une énigme difficile à éclaircir. Blakeney eût aimé entrer en contact avec le sieur Armand, mais ni lui, ni ses amis ne parvenaient à découvrir une identité si soigneusement cachée. Aussi, grande avait été la joie dans le grenier de la rue du Pont quand Lord Anthony Dewhurst relata sa rencontre avec le mystérieux individu qui, à la faveur de la pluie et de l'obscurité, lui avait offert cinquante livres pour lui et autant pour son camarade Rémi s'ils transmettaient un message à une détenue de la prison Caristie qui n'était autre que la petite Fleurette.

– Enfin nous allons savoir qui est ce mystérieux Armand, déclarèrent avec entrain les lieutenants du Mouron Rouge.

Ils décidèrent ensemble que ce serait leur chef qui porterait la réponse de Fleurette à la maison du bourrelier de la rue Pavée. Mais Sir Percy n'entendait pas s'y rendre sous les vêtements déchirés d'un balayeur de prison.

– La nuit est très sombre, déclara-t-il, et j'aime mieux que le mystérieux Armand me voie tel que je suis. Peut-être aussi aurai-je la chance, ajouta-t-il avec un petit rire joyeux, de rencontrer mon bon ami monsieur Chambertin. Il y a quelques semaines que nous ne nous sommes vus, et c'est une grande privation pour moi de n'avoir pas d'agréable entretien avec lui alors que nous sommes à un jet de pierre l'un de l'autre. Je l'ai aperçu il y a un jour ou deux dans la cour de la prison. Il avait l'air triste et abattu. Ma vue pourrait le réjouir et le réconforter.

– N'allez pas courir de risques, Blakeney, conseilla Sir Andrew Ffoulkes.

– Pourquoi donc, mon cher ? répliqua Sir Percy en riant. Vous aimeriez sans doute vous charger de mon rôle de ce soir, espèce de coquin ! Mais je me sens très égoïste. Je tiens à remettre la lettre moi-même à Armand, et je tiens à me présenter en gentilhomme, et non en miséreux.

Sa toilette s'achevait, et il était vraiment superbe avec cet habit coupé par le meilleur tailleur de Londres qui mettait en valeur sa belle prestance, ces bas d'un blanc de neige et ces souliers à boucles luisants.

– Mais dans la rue, si une seule paire d'yeux vous voyait… insista Sir Andrew avec un air inquiet.

–… J'aurais bientôt une horde à mes trousses, acheva Blakeney. Mais ce ne serait pas la première fois que l'un de nous devrait chercher son salut dans la fuite, et ce ne serait pas la première fois non plus que je dépisterais l'ennemi.

Il prit son chapeau et jeta un dernier coup d'œil sur le petit mot de Fleurette qu'il allait porter rue Pavée.

– Cet Armand doit être un homme très convenable, fit-il d'un air méditatif. Sa lettre à la jeune fille était réellement bien écrite et faisait honneur à son esprit et à son cœur. Oui ! ce doit être quelqu'un de bien, et il nous faut sauver sa fille autant par égard pour lui que par sympathie pour notre ami François Colombe. N'est-ce pas ?

Tous furent de cet avis. L'activité de la ligue, depuis la mise en sûreté de la famille de Paulieu, s'exerçait toute en faveur de Fleurette. Il y avait encore quelques points de détail à préciser, des arrangements à compléter ; mais avant de réaliser le projet conçu pour sauver la prisonnière, il s'agissait de savoir si le père de celle-ci, Armand, représentait une aide ou un obstacle.

– En tout cas, dit Blakeney en quittant ses amis, je me rendrai mieux compte de la situation lorsque j'aurai vu à quel genre d'homme nous avons affaire.

Il était neuf heures du soir. La nuit était sombre et orageuse. Des rafales de vent alternaient avec de brèves averses, temps inhabituel dans la région à cette époque de l'année. Les rares passants d'aspect respectable qui rentraient chez eux, leur journée faite, ne jetaient qu'un regard rapide sur l'homme de haute taille qui avançait à grands pas. Un vagabond seulement, adossé à un mur, salua d'une insulte et d'une imprécation « l'aristo » trop bien vêtu, mais une pièce de monnaie glissée dans sa main le fit taire.

Blakeney connaissait bien son chemin. Ayant longé la rivière jusqu'au pont, il tourna pour prendre la rue du Pot-d'Étain. En passant, il jeta les yeux sur une maison qui se dressait sur sa droite, et son visage s'éclaira : quelques jours plus tôt,

à cet endroit même, il emportait le petit Caristie dans ses bras et descendait la rue, suivi de l'architecte et de sa femme, pour gagner la charrette de paysan qui les attendait près du pont. Trois heures plus tard, un officier de la garde frappait à la porte du logement des Caristie et trouvait les oiseaux envolés. Joyeuse nuit pour Sir Percy, et matinée plus joyeuse encore tandis qu'il conduisait la charrette hors de la ville, avec Caristie et sa femme cachés sous des pois et des haricots et le garçon fourré dans une jarre vide.

Eh bien ! il fallait à présent imaginer quelque coup aussi audacieux pour sauver la petit Fleurette, et peut-être même son père, le mystérieux Armand. Blakeney, redressant la tête sous la pluie et le vent, respira largement. Voilà ce qui s'appelait *vivre :* chercher, combiner, courir des risques, réaliser des plans, alternativement gibier et chasseur, se livrer tout entier à cette partie dont l'enjeu était le salut d'êtres humains ! Et si, parfois, la pensée de Marguerite, seule et dévorée d'inquiétude dans la lointaine Angleterre, venait lui serrer subitement le cœur, le souvenir d'une voix chaude, l'évocation d'un sourire aimant, venaient aussi le soutenir et le réconforter dans sa tâche, car dans l'anxiété de l'absence ou dans la joie de la réunion, Lady Blakeney était toujours à la hauteur des circonstances.

À présent, il traversait la place de la République, prenait la rue Pavée, et, deux cents mètres plus loin, arrivait devant la maison de Lucien Lamourette, le bourrelier. La porte d'entrée était seulement fermée au loquet ; Blakeney la poussa et se trouva dans un étroit passage avec une porte à gauche, ouvrant sur la boutique, et un escalier au fond. Une lampe suspendue au plafond éclairait faiblement le passage et l'escalier. De la boutique arrivait un bruit de conversations, mais en dépit du craquement et du grincement des marches, personne ne vint voir qui montait l'escalier.

Sir Percy monta lestement un étage, s'arrêta sur le palier et vit à sa droite une porte peinte en gris. Cette partie de la maison était silencieuse et semblait déserte, et l'étage supérieur se perdait dans l'obscurité. La chaîne rouillée d'une sonnette pendait le long de la porte. Sir Percy la tira, et un son aigrelet réveilla les échos endormis de la maison du bourrelier. Peu après il entendit un pas traînant. La porte s'ouvrit, une vieille femme en coiffe parut et, sans rien dire, lui adressa un regard interrogateur.

– Le citoyen Armand est-il là ? demanda Blakeney.

Il lui sembla que la vieille le regardait avec curiosité, après quoi elle lui tourna le dos pour suivre un petit corridor à peine éclairé, laissant le visiteur entrer ou rester sur place à sa guise. L'instant d'après, il entendit une voix de femme qui disait :

– C'est quelqu'un qui demande à voir le citoyen Armand.

De nouveau, un moment de silence ; puis la femme reparut, fit signe à Blakeney d'entrer et referma la porte derrière lui.

– Par ici, dit-elle laconiquement en indiquant de la tête le couloir au fond duquel une porte entrouverte laissait passer un rai de lumière.

Puis elle repartit de son pas traînant, vers sa cuisine sans doute, laissant le visiteur s'introduire seul.

Sir Percy ôta son manteau et son chapeau, les posa sur un siège qui se trouvait là, suivit le couloir jusqu'à la porte entrouverte, la poussa et se trouva dans une petite pièce bien meublée, éclairée par une lampe posée sur une table. Devant cette table encombrée de papiers, un homme était assis, la tête penchée, occupé à écrire. Au son des pas de Sir Percy il releva la tête. Les regards des deux hommes se croisèrent, et le temps, pour l'un d'eux, parut suspendre son cours.

Alors un rire aimable rompit le silence, et une voix calme et ironique prononça lentement :

– Parbleu ! ne serait-ce point là mon excellent ami monsieur Chambertin ? En vérité, les dieux me sont propices, monsieur, car il n'y a personne au monde que je désirais autant rencontrer ce soir.

Après un bref instant de stupeur, Chauvelin se dressa sur ses pieds. Il avait cru d'abord que ce visage dont le souvenir l'obsédait nuit et jour n'était qu'une illusion née de son imagination fiévreuse. Mais le rire léger, la voix tranquille n'étaient que trop réels. Son ennemi était là, en chair et en os. D'un geste rapide, sa main saisit un objet sur la table ; mais une main aussi preste que la sienne s'abattit aussitôt sur son poignet qui se trouva serré comme dans un étau.

Chauvelin put à grand-peine réprimer un cri de douleur. Ses doigts s'ouvrirent, et le pistolet qu'il avait saisi retomba sur le tas de papiers. Avec un petit rire, Sir Percy s'assit sur le bord de la table, prit le pistolet et le déchargea dans le sablier qui était à côté de lui, tandis que Chauvelin le dévorait du regard, comme un fauve en cage suit des yeux une proie qui se trouve hors de sa portée.

Une horloge suspendue au mur sonna la demie. Si Percy posa le pistolet sur la table et tapota l'une contre l'autre ses longues mains fines et bien modelées.

– À présent, mon cher monsieur Chambertin, dit-il avec entrain, nous pourrons nous entretenir plus à l'aise. Croyez-vous qu'il eût été sage de transpercer d'une balle votre humble serviteur ? Cela nous aurait privés l'un et l'autre de moments bien agréables.

– Vous avez toujours aimé la plaisanterie, Sir Percy, dit Chauvelin avec effort. Il y a quelques proverbes que je pourrais vous remettre en mémoire et rappeler que certaine cruche alla au puits une fois de trop.

– Et Sir Percy pourrait aussi rendre trop souvent visite à son ami monsieur Chambertin, n'est-ce pas ?

– C'est une découverte qu'il vous est loisible de faire, répliqua Chauvelin en essayant sans grand succès d'imiter l'aisance familière de son ennemi. Orange, à l'heure actuelle, n'est pas une ville de tout repos pour des espions anglais.

– C'est possible, fit Blakeney d'un ton insouciant. Pas plus que pour un bon nombre de Français, me semble-t-il.

– Traîtres ou espions, c'est tout pour nous, en effet, Sir Percy. Nous n'avons que faire de traîtres ou d'espions à Orange… et ailleurs.

– Ni de gens honnêtes non plus, n'est-ce pas mon cher ? ni de femmes bien élevées, ni d'enfants innocents. C'est pourquoi votre humble serviteur et sa ligue, qui ne vous est pas inconnue, je crois, se proposent de les éloigner de ces lieux dangereux.

Chauvelin s'était accoudé à la table. Sa main protégeait son visage de la lumière de la lampe et cachait l'expression de ses traits aux yeux observateurs de son ennemi.

– Vous ne m'avez pas encore dit, Sir Percy, ce qui me vaut l'honneur de votre visite à cette heure tardive.

– Un pur hasard, mon cher monsieur, répondit Blakeney, bien que l'honneur soit tout entier pour moi. À vrai dire, je venais trouver un certain sieur Armand.

Le balancier de l'horloge fit deux tic-tac avant que Chauvelin répondît :

– Mon collègue ? fit-il d'un ton calme. Vous avez affaire à lui ?

– Oui, répondit lentement Blakeney, j'ai un message pour lui.

– Je le lui transmettrai.

– Pourquoi ne le remettrais-je pas en mains propres ? Je suis venu exprès pour cela.

– Mon collègue est absent.

– J'ai le temps d'attendre.

– De qui est ce message ?

– De sa fille.

– Ah !

De nouveau le silence se fit. L'horloge continuait son tic-tac, et les deux hommes restaient muets. Chauvelin s'abritait toujours le visage de la main ; mais il lui fallait tendre sa volonté pour garder cette main immobile, sans qu'un doigt tremblât. De l'autre main il tenait une longue plume d'oie avec laquelle il traçait machinalement des dessins géométriques sur une feuille blanche. Sir Percy Blakeney, toujours assis sur le bord de la table, le regardait sans bouger.

– Joli dessin, fit-il tout à coup.

Et son doigt mince indiqua les lignes entrecroisées que traçait la plume de Chauvelin. L'autre sursauta, la plume crachota, et des gouttelettes d'encre aspergèrent le papier.

– Quel dommage que vous l'ayez abîmé, continua Sir Percy d'un ton léger. Je n'avais pas idée que vous fussiez un tel maître en dessin.

Chauvelin posa sa plume. Il avait enfin repris son sang-froid. Il s'appuya au dossier de son siège, enfonça ses mains dans ses poches, redressa la tête et regarda son ennemi en face.

– Revenons à ce message, Sir Percy, dit-il avec une indifférence bien feinte.

– Je vous écoute, mon cher monsieur Chambertin, dit allègrement Blakeney.

– Mon collègue, le citoyen Armand, vient d'être appelé au loin… à Lyon, pour affaires d'État.

– Oh ! comme c'est regrettable ! s'exclama Sir Percy.

– Mais je dois lui envoyer un courrier cette nuit même, et…

– Trop tard, mon cher monsieur Chambertin ! Trop tard, j'en ai peur !

Les traits de Chauvelin s'altérèrent.

– Qu'entendez-vous par ce « trop tard », Sir Percy ? demanda-t-il à voix basse.

– La fille d'Armand est malade, mon cher monsieur Chambertin, répondit Blakeney en parlant très lentement comme s'il

pesait chaque mot. Avant que votre courrier atteigne Lyon, elle sera morte.

– Ciel !

Ce cri était déchirant. Chauvelin avait sauté sur ses pieds, ses mains s'agrippaient à la table, ses genoux tremblaient, ses joues étaient couleur de cendre, ses yeux pâles avaient l'éclat de la folie.

Il demeura ainsi quelques secondes, saisi d'une sorte de vertige, les yeux fixés sur les lèvres bien dessinées qui venaient de lui porter ce coup affreux. Puis il reprit lentement conscience de la situation, il lui sembla qu'un voile se déchirait devant ses yeux, et son cerveau fut de nouveau capable de raisonner. Alors il se rendit compte qu'il avait trahi son secret, le secret qu'il eût voulu défendre à tout prix.

– Ainsi, finit par dire lentement Sir Percy, le citoyen Armand, c'est vous : et la fleur la plus délicate qui se soit jamais épanouie dans cette atmosphère empoisonnée a ses racines dans un sol corrompu ?

D'un geste calme il tira de son gousset le billet de Fleurette, le garda une ou deux secondes entre le pouce et l'index, puis le posa sur la table devant Chauvelin.

– Elle n'est pas malade, dit-il posément, ni près de mourir… du moins, pas encore. Si vous n'avez pas tout à fait oublié vos prières, mon cher, priez Dieu maintenant, priez-le de toutes vos forces, pour que le même pouvoir qui vous a permis de torturer une femme et de réussir presque à briser son énergie, vous aide aujourd'hui à soustraire votre fille à ces tigres que vous avez appelés vos amis.

Chauvelin était retombé sur son siège. Il se plongea la tête dans les mains. Des pensées tumultueuses se succédaient dans son cerveau, et il sentait sa raison vaciller. Un brouillard lui voilait les yeux ; brouillard formé par des larmes, peut-être ? Il n'y a que l'ange chargé de peser les actions des hommes qui puisse le savoir. Et les bêtes sauvages elles-mêmes gémissent quand on leur prend leurs petits.

Ce fut seulement au bout de quelques secondes qu'il vit sur la table le billet écrit par sa petite Fleurette et déposé devant lui par le Mouron Rouge. Le Mouron Rouge ! le seul homme au monde qui pouvait sauver Fleurette, et qui l'eût sauvée si lui, Chauvelin, n'avait pas laissé échapper son secret…

Comme s'il sortait d'un rêve, il prit le billet et le déplia en regardant autour de lui avec calme, redoutant de rencontrer ces yeux moqueurs où devait briller à cette heure l'éclat du triomphe.

Mais Sir Percy Blakeney avait disparu.

33

Veillée d'armes

La scène était prête pour le dernier acte de la tragédie dont l'acteur principal redoutait tellement le dénouement. Chauvelin avait fait et refait des plans au point de sentir sa raison s'ébranler, au risque de perdre l'énergie et la maîtrise de soi qui allaient lui être indispensables. Il avait tout prévu, pesé toutes les possibilités ; il avait, entre autres choses, envisagé de corrompre les gardiens de la prison, et même de supprimer – par le meurtre si besoin était – les deux témoins, Adèle et Golet. En ce qui concernait Pochart et Danou, il avait pensé un moment à renverser les rôles en lançant contre eux des accusations capables de les démonter temporairement. Cependant, après examen, il avait rejeté ces projets comme irréalisables, les uns après les autres. La suppression des témoins, les accusations contre ses ennemis les plus puissants ne feraient que susciter contre lui un antagonisme plus farouche encore, et précipiteraient la perte de Fleurette et la sienne.

Alors, que lui restait-il comme espoir ? Celui que son pouvoir au tribunal était encore assez grand pour qu'il pût forcer celui-ci à rendre un verdict d'acquittement, en dépit de Pochart et Danou et de ceux qu'ils avaient gagnés à leur cause. Le procureur n'oserait pas se ranger avec les ennemis de celui qui l'avait nommé à son poste ; mais il y avait le public, c'est-à-dire la populace qui, au fond, menait tout, se faisant à la fois juges, avocats et jurés. Le dernier mot lui appartenait, et Pochart et Danou sauraient comment diriger cette canaille.

Chauvelin n'était pas homme à se faire des illusions. Il voyait que le dénouement était proche. Il ne pouvait plus retarder le jugement, car le président Legrange et le procureur Isnard pouvaient arriver d'un moment à l'autre, et dénoncer avec indignation la fourberie du représentant en mission.

Dans l'après-midi du quinze juin, deux faits se produisirent. D'abord, quand le procureur apporta les actes d'accusation avec la liste des détenus à faire passer en jugement et les plaça devant Chauvelin, celui-ci, d'une main assurée – ou qui semblait l'être – inscrivit dans un des espaces laissés en blanc le nom de *Fleur Chauvelin,* dite Armand. En second lieu, lorsque le capitaine de la garde vint dans la cour de l'hôtel Caristie une heure plus tard lire les noms de ceux qui devaient être jugés le lendemain, Fleurette entendit son propre nom.

Elle ne ressentit pas de frayeur, elle ne pleura pas. Des larmes, elle en avait beaucoup versé depuis la dernière journée heureuse qu'elle avait passée à Lou Mas, et surtout depuis qu'on l'avait amenée dans cette prison où elle était privée d'air, de soleil et de joie. Un par un, tous ceux qui s'étaient montrés bons pour elle dans cette maison avaient disparu : Claire Châtelard, Mme de Mornas, la pauvre Eugénie Blanc et le bon M. de Bollène. Leurs noms avaient été appelés un soir. Le lendemain ils étaient partis, et Fleurette ne les avait plus revus. Depuis, elle s'était sentie très seule. Personne n'avait pris dans son cœur simple la place de Claire Châtelard. Le seul ami qu'elle eût encore était l'aide du gardien-chef, le grand gaillard qui lui avait transmis, elle en était sûre, deux chères lettres de François et de Pèpe. Fleurette se sentait plus tranquille quand il se trouvait à proximité. Mais ce soir-là, après avoir entendu le capitaine de la garde appeler son nom, elle regarda autour d'elle : Rémi n'était pas là. Elle ne l'avait pas revu, et elle se sentit attristée par l'absence de ce singulier ami à l'heure où elle apprenait que son sort serait fixé le lendemain.

Elle ne ressentait point d'effroi. Pèpe ne lui avait-il pas dit avec insistance d'avoir confiance en lui et de ne rien craindre ? Elle se demandait si on lui permettrait de le revoir et s'il assisterait demain à son interrogatoire, l'encourageant de sa présence quand elle serait devant ses juges. Elle reconnaissait qu'elle avait commis un acte répréhensible en prenant des bijoux qui ne lui appartenaient pas. Elle n'avait pas le droit de le faire, et, puisque Adèle l'avait vue les remettre à François et l'avait dénoncée, elle s'attendait à être punie. Quel serait le châtiment, elle n'en avait pas idée. Mais elle n'avait pas peur, se sentant sous la puissante protection de Pèpe. Elle ne regrettait pas non plus ce qu'elle avait fait. Si tout était à recommencer, elle agirait de même. Il lui semblait entendre encore la voix mystérieuse qui l'avait guidée, et elle se rappelait la manière stupéfiante et inattendue dont François avait échappé au sort qui l'attendait.

C'est ainsi que Fleurette envisageait paisiblement le jour qui allait naître, le cœur rempli d'amour et de confiance pour son père, et certaine qu'après toutes ces épreuves et ces tribulations viendrait le jour de l'heureuse réunion à Lou Mas avec son père et la bonne Louise.

Sans parler de la réunion avec François.

34

Le tribunal

Ce qui frappa avant tout Fleurette, quand elle entra dans la vaste salle du Tribunal, c'est qu'à l'autre extrémité, assis derrière une table placée sur une estrade, se trouvait Pèpe lui-même. Deux autres personnages, vêtus comme lui, étaient assis l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ; mais Fleurette n'y prêta pas attention. C'était Pèpe qu'elle regardait. Elle avait peu dormi la nuit précédente. L'émotion l'avait tenue éveillée, de même que les sanglots étouffés de deux de ses compagnes de chambre qui devaient comparaître avec elle ce même jour devant le tribunal.

Et c'était Pèpe qui allait être son juge. Elle n'avait donc rien à craindre. On la poussa avec les autres accusés à travers la salle jusqu'à un banc de bois où on leur ordonna assez rudement de s'asseoir. Sur leur passage un murmure s'éleva de la foule des assistants, dominé par quelques insultes et quelques coups de sifflet.

– Tiens, regarde le vieux bonhomme là-bas… Je le connais. Ah ! le vieux tyran, il n'a que ce qu'il mérite !

– Tu vois la ci-devant à côté de lui ? Il ne lui fallait pas moins de six femmes pour l'habiller et lui friser les cheveux. Espèce d'aristo ! Ça ne sera pas long pour te coiffer demain !

– Et cette fille au bout de la rangée. Ça n'a pas plus de dix-huit ans, je gage.

– Paraît qu'elle n'a pas seulement trahi, mais volé.

Fleurette avait rougi de honte jusqu'à la racine des cheveux. Elle essayait de ne pas regarder dans la direction d'où venaient ces voix rudes et grossières. Elle essayait de penser à François et à la joie qu'ils auraient tous deux quand ils se retrouveraient. Mais elle avait beau faire, il lui était impossible de ne pas voir, de ne pas entendre tous ces gens qui étaient venus là, comme au spectacle, pour regarder souffrir leur prochain. Des femmes avaient apporté leur tricot, car à cette époque, toutes tricotaient des chaussettes pour les braves militaires qui se battaient contre les ennemis de la République ; et le clic-clac monotone des aiguilles produisait sur les nerfs un effet irritant.

Oh ! cette mer de visages tout autour d'elle ! Ces yeux innombrables aux mauvais regards, ces bouches qui ricanaient !... Fleurette ferma les yeux et murmura tout bas des prières qu'elle avait récitées avec François sur les bancs du catéchisme quand ils se préparaient tous les deux à leur première communion.

Pèpe portait un chapeau avec des plumes. Il avait devant lui une sonnette qu'il agitait souvent quand le public devenait trop bruyant. Si quelqu'un s'adressait à lui, c'était en lui donnant le titre de « citoyen président ». Fleurette ne lui avait jamais vu un air aussi sévère. Les paroles qu'il adressait aux accusés étaient souvent d'une impitoyable dureté. Il lui semblait tellement différent de son Pèpe habituel qu'elle finissait par se demander si son imagination ne jouait pas à ses yeux quelque tour étrange et horrible.

L'un après l'autre, les noms de ses compagnons furent appelés et, l'un après l'autre, on les fit lever et monter au centre de la salle sur une petite plate-forme surélevée de deux marches et entourée d'une barrière de bois. Chaque fois qu'un prévenu y montait, il était accueilli par des cris et des quolibets, et le président devait agiter sa sonnette pour réclamer le silence.

Un homme coiffé d'un bonnet rouge, qui était assis juste au-dessous du bureau des juges, se levait alors et lisait tout haut quelque chose que Fleurette ne comprenait pas. Mais apparemment, il n'en était pas de même de l'assistance, car cette lecture était souvent interrompue par des cris. Après quoi, Pèpe ou l'un des deux hommes assis à la même table posait des questions à l'accusé. Le public, alors, faisait de bruyants commentaires à la fois sur les questions et les réponses, et Pèpe devait encore agiter sa sonnette pour réclamer le silence. Et se mêlant aux voix, aux rires et aux sifflets, le seul bruit qui ne cessait jamais était le cliquetis des aiguilles à tricoter.

Les premiers prisonniers appelés à la barre avaient passé peu de temps à l'hôtel Caristie, et ils étaient à peu près inconnus de Fleurette. Mais quand vint le tour d'une jeune femme qui avait été sa compagne de chambre, et que celle-ci lui serra vivement la main avant de se diriger vers la petite plate-forme, Fleurette, bouleversée, sentit son courage l'abandonner.

La chaleur, dans la salle, était devenue insupportable. L'air confiné et l'âcre odeur de sueur qui se dégageait de la foule agissaient sur Fleurette comme un soporifique. Déjà sa tête s'était inclinée en avant une ou deux fois ; ses yeux se fermèrent involontairement. Pendant un moment elle perdit conscience, et c'est son propre nom prononcé d'une voix de stentor qui la ramena à la réalité.

– Fleur Chauvelin, dite Armand.

Quelqu'un lui poussa le coude. Une voix impatiente fit « Allons, allons ! » et, sans trop savoir comment, Fleurette se vit debout et menée par un gendarme jusqu'à la plate-forme des accusés. Tous ses regards étaient pour son père dont le visage était devenu couleur de cire.

35

Les témoignages

Il est probable que tout se serait bien passé si Fleurette, au moment où son acquittement semblait certain, n'avait détruit elle-même toutes ses chances et provoqué sa propre condamnation.

Dans sa *Chronique des tribunaux,* le *Moniteur* du 26 Prairial an II donne des détails intéressants sur la séance du Tribunal d'Orange où fut jugée une jeune Dauphinoise nommée Fleur Chauvelin, propre fille d'Armand Chauvelin, le patriote bien connu, membre éminent du Comité de salut public ; et il relate tout au long les incidents extraordinaires qui en marquèrent le dénouement.

Lorsque nous pensons au moment tragique où Fleur Chauvelin, dite Armand, comparut à la barre des accusés, nous essayons de nous représenter Chauvelin, président de ce tribunal d'infamie, et qui, en cette qualité, vient d'envoyer sans pitié quelques-uns de ses semblables à la mort, voyant maintenant sa propre fille, l'être qui lui est le plus cher au monde, debout devant lui, accusée et déjà condamnée aux yeux de la canaille qui les entoure.

On ne perdait pas de temps en formalités dans ces jugements qui ne comportaient ni jury ni avocat. Le procureur débuta en lisant d'une voix monotone un acte d'accusation qui était semblable à des centaines d'autres. Les mots « traîtres » et « ennemie de la République » étaient seuls intelligibles. Tout le reste était du galimatias. Le public n'écoutait pas. Toute

l'attention des assistants était fixée sur l'accusée dont la tenue soignée et le maintien modeste faisaient l'objet de leur mépris et de leur dérision.

Lorsque la lecture de l'acte fut enfin terminée, Pochart, qui siégeait à côté du président, posa la question habituelle :

– La prisonnière est-elle accusée publiquement ou en secret ?

Et le procureur répondit :

– Publiquement.

Danou, le troisième juge, demanda ensuite :

– Par qui ?

Le procureur répondit :

– Par une nommée Adèle, domiciliée à Laragne, née de père inconnu, et par le lieutenant Godet du régiment d'infanterie d'Orange.

– De quoi ces personnes l'accusent-elles ?

– D'un vol commis au préjudice de la Nation et de ses rapports avec des ennemis de la République.

– Faites entrer le premier témoin.

Aussitôt après, Adèle se présentait à la barre. Était-ce la vue du visage sévère de Chauvelin, ou celle de toute cette foule qui l'écoutait, mais Adèle manifestait plus d'émotion que lors de son premier témoignage. Son petit visage de souris était blême et tiré, ses mains tremblaient visiblement et devaient être moi-

tes, car elle les essuyait constamment à son tablier, et elle ne regardait jamais dans la direction de l'accusée. Mais elle répondait distinctement, d'une voix élevée et un peu perçante. Petit à petit, elle gagnait de l'assurance en répondant aux questions du procureur, et elle avait repris tout son sang-froid quand elle commença le récit des faits qui devaient être pour l'accusée une charge accablante. Chauvelin connaissait tout cela par cœur ; les soldats sur le pont, la course de Fleurette au château, sa halte au retour dans la maison de la veuve Tronchet, le rendez-vous donné au fils Colombe par l'intermédiaire d'Adèle, la cassette et le sac d'argent qu'elle dissimulait sous son châle confiés à la garde du jeune Colombe.

Chauvelin essayait de temps à autre d'interrompre le témoignage de la jeune servante en lui posant brusquement des questions embarrassantes et en s'efforçant de lui faire dire des choses inexactes ou de l'amener à se contredire elle-même. Mais Adèle ne se laissait pas démonter. Sans doute était-elle une délatrice et une ingrate, mais elle disait la vérité, et c'est ce qui faisait sa force. Dans la lutte qui se livrait entre elle et Chauvelin, elle marquait constamment des points, et le public saluait de ses acclamations ses réponses nettes et précises.

À un moment, Pochart lui dit d'une voix forte :

– Ne te laisse pas intimider, citoyenne, et ne permets pas que la crainte de gens haut placés te détourne de ton devoir.

– Vas-y, Adèle de père inconnu ! lança une voix de femme au fond de la salle. C'est sans doute quelque aristo qui a abandonné ta mère. Que cette autre aristo paie pour sa clique…

Et c'est vigoureusement applaudie, qu'Adèle quitta la barre. La figure décolorée, Chauvelin attendit que le tumulte se fût calmé, puis, faisant appel à tout son sang-froid, il prononça d'une voix calme et ferme :

– Cette fille a menti. Les faits qu'elle a racontés ne peuvent s'être passés en sa présence, car au jour dit et à l'heure dite, elle se trouvait dans ma propre maison, à Lou Mas, à une demi-lieue de distance.

Des exclamations diverses et contradictoires du public saluèrent cette déclaration. Dans tout ce tapage, deux personnes seulement semblaient garder leur calme : l'accusée et le juge. Le *Moniteur* note que l'accusée garda au cours de cette séance *une étonnante sérénité*. Elle regardait droit devant elle, tantôt le président, tantôt, un peu plus haut, le drapeau tricolore tendu sur le mur que décoraient un bonnet rouge et l'inévitable inscription : *Liberté, Égalité, Fraternité*.

Le président, lui aussi, restait impassible, du moins extérieurement. Très droit, la tête haute, les mains derrière le dos, il attendit qu'un silence relatif se fût rétabli dans la salle, ce qui arriva bientôt, le public désirant en entendre davantage. C'est alors que s'éleva la voix de Pochart :

– Une telle affirmation demande des preuves, citoyen président, dit-il.

– Il n'est pas besoin de preuves, répliqua froidement Chauvelin. La parole d'un représentant en mission a plus de poids que n'importe quel témoignage.

Pendant que Pochart cherchait une riposte appropriée, Danou insinua doucement :

– Avant de discuter ce point, ne pourrions-nous entendre le témoin suivant, le lieutenant Godet ?

– Oui, oui ! hurla la foule.

Flairant quelque chose d'extraordinaire, le public était plus excité que de coutume. Ces jugements expéditifs – une demi-douzaine à l'heure – se terminant presque toujours par une condamnation à mort étaient devenus monotones. Cette fois, un nouvel élément d'intérêt venait de surgir : le bruit s'était répandu comme une traînée de poudre que l'accusée était la propre fille du président, le citoyen Chauvelin, patriote éprouvé, membre de plusieurs Comités et, disaient certains, ami personnel de Robespierre. C'était bien là, en vérité, la pierre de touche du plus pur patriotisme : un juge appelé à condamner sa fille si elle est coupable ! Et naturellement elle était coupable, sans, quoi elle n'aurait pas été là. Ce que ces gens éprouvaient, ce n'était pas de la sympathie pour le père ou pour la fille, mais un intérêt passionné pour ce curieux procès et le jugement qui le conclurait. En fait, la foule n'aimait pas l'attitude de l'accusée, ce que ces gens appelaient ses petits airs aristocratiques et ses mines dédaigneuses.

La scène était ainsi préparée pour l'entrée du lieutenant Godet. Celui-ci se présenta à la barre des témoins avec un air suffisant, presque fanfaron même, qui lui gagna d'emblée le cœur des femmes. Conversations, apostrophes, murmures cessèrent, et le petit cliquetis des aiguilles à tricoter accompagna seul les réponses faites par le lieutenant Godet aux questions préliminaires du procureur. Après quoi, il entama sa déposition.

Dès le début, il eut les faveurs de l'assistance. C'est qu'il racontait des choses bien intéressantes, cet officier, en particulier la perquisition du château où l'on avait brisé tant de meubles et de vaisselle. Mais voilà qui devenait plus extraordinaire et presque incroyable : Godet, toujours très à son aise, racontait maintenant comment lui, les hommes qu'il commandait et tout le village de Laragne avaient été trompés par une bande d'espions anglais, et que ceux-ci, il s'en était rendu compte par la suite, étaient certainement d'accord avec François Colombe et l'accusée. Il décrivait les soldats magnifiquement équipés, leur

défilé dans le village, la perquisition dans l'immeuble du dénommé Colombe, épicier, Grand-Rue. Il fit le portrait du soi-disant capitaine et dit avec quelle morgue il avait eu le front de lui donner des ordres, à lui, lieutenant Godet, véritable officier de la glorieuse armée révolutionnaire.

Le public continuait à écouter sans donner de signes d'approbation ou de désapprobation. Seulement, le silence qui régnait dans la salle faisait penser au calme qui précède la tempête. L'accusée continuait à sourire d'un air paisible ; quant au visage blême du président, il était impénétrable.

Et Godet relatait maintenant la longue et pénible marche que lui et ses hommes avaient dû faire à travers la montagne. Leur épuisement, la poussière, la faim qui les tenaillait. Il disait comment le ci-devant comte de Frontenac et François Colombe, avaient été subtilisés et mis en lieu sûr, tandis que les soldats de la République étaient abandonnés à moitié morts de fatigue et d'inanition sur le bord de la route.

Maintenant, son récit était terminé et le silence régnait toujours dans la salle. Le témoin, mal à l'aise, avait quelque peu perdu de son assurance et la main qui caressait sa longue moustache tremblait visiblement. L'accusée, accablée par la chaleur, s'essuya le front avec son mouchoir.

Et soudain, perçant le silence, la voix aiguë d'une femme lança :

– M'est avis que tu t'es laissé joliment rouler par ces Engliches, citoyen lieutenant !

La tension fut rompue du coup. C'était comme si une écluse avait été ouverte. Immédiatement, cris, rires et apostrophes retentirent d'un bout à l'autre de la salle.

– Oui, les Engliches t'ont bien roulé !

Bientôt ce fut un cri général accompagné de trépignements et d'éclats de rire, à la fois moqueurs et malveillants. Godet, que son ahurissement rendait ridicule, roulait des yeux affolés tandis qu'il essayait en vain de se faire entendre.

Cette agitation dura quelques instants, puis Chauvelin, se levant, agita la sonnette. D'une voix forte, il réclama le silence, et, dans l'accalmie qui se produisit, il dit d'un ton moins élevé, mais avec véhémence :

– Citoyens et citoyennes, ne considérez-vous pas comme une insulte qu'on vous demande d'écouter les discours de cet imbécile, alors que la vie d'une fille de France est en jeu ?

L'ardeur passionnée avec laquelle il parlait, la brûlante indignation qui s'exprimait par cette voix claire et mesurée eurent pour effet d'en imposer à la bruyante populace. Tous les regards se tournèrent vers Chauvelin qui leur faisait face, calme, hautain, presque majestueux, en dépit de sa petite taille. Profitant de cet avantage, il reprit la parole. Sans un geste, sans viser à aucun effet d'éloquence, presque sans élever la voix, mais sur le ton que prend un homme pour parler à ses amis, il s'adressa aux assistants. Et par une de ces réactions inattendues qui si souvent changent brusquement l'humeur d'une foule, ces hommes et ces femmes cessèrent sur-le-champ de vociférer et prêtèrent à l'orateur toute leur attention.

– Citoyens et citoyennes, disait celui-ci, vous avez entendu deux témoins déposer devant le Tribunal contre l'accusée. L'un d'eux, cette fille nommée Adèle, je l'ai convaincue moi-même de faux témoignage apporté dans l'intention perverse de causer la perte d'une patriote. L'autre, vous l'avez jugé vous-même : un incapable et un instrument complaisant entre les mains de l'ennemi. Vous l'avez traité d'imbécile, citoyens ; mais moi, je

vais plus loin, et je dis que c'est un traître. Le lieutenant Godet n'est pas un simple instrument entre les mains des espions anglais, il s'est fait leur complice, leur collaborateur. Pouvez-vous vraiment croire, citoyens, qu'un loyal soldat de la République puisse se laisser abuser par de faux uniformes et ne pas reconnaître l'accent étranger dénaturant notre belle langue française ? Pouvez-vous croire à l'histoire de cette marche forcée, en compagnie de ces faux militaires dont chaque mot, chaque geste devaient les montrer pour ce qu'ils étaient : des étrangers et des ennemis ? Citoyens et citoyennes, je fais appel à cette intelligence et à cette logique qui font la réputation des Français à travers le monde. À l'heure où la patrie est menacée de toutes parts, est-ce le moment de se laisser tromper par des gens méprisables qui sont prêts à vendre contre de l'or anglais notre pays, nos droits et nos libertés ?

– Non ! non ! clama une voix dans l'assistance, nous ne laisserons pas vendre nos libertés !

Et la foule fit chorus.

Pochart se leva brusquement. Une ou deux fois il avait tenté d'interrompre Chauvelin en criant : « Tu calomnies un soldat de la République ! » Mais personne ne l'écoutait. Il y avait quelque chose dans la personne de Chauvelin qui fascinait la foule ; était-ce son visage pâle et calme, le regard pénétrant de ses yeux clairs, ou sa voix mesurée, mais nette, qui se faisait entendre jusqu'aux extrémités de la salle ? Et puis, il y avait aussi un élément nouveau d'intérêt : un père appelé à juger sa propre fille ; des dépositions étranges ; les témoins démentis avec éclat et menacés d'être mis eux-mêmes en accusation, voilà ce qui ne s'était jamais produit à Orange !

C'est pourquoi le public se refusait à entendre Pochart et Danou et voulait écouter Chauvelin. Il ne souhaitait pas spécialement l'acquittement de Fleurette, dite Armand, mais la pers-

pective de voir envoyer les deux témoins au banc des accusés l'enchantait. Pour l'instant, c'était tout ce qu'il désirait.

Ni Pochart, ni Danou, cependant, n'étaient hommes à abandonner la lutte si facilement. Dans ce conflit avec un représentant en mission, ils s'étaient trop compromis pour pouvoir reculer. Seule la victoire les sauverait, et ils s'étaient juré de vaincre à tout prix. Non, ils ne s'avouaient pas battus… Pas encore.

Pochart s'était dressé, et sa voix grinçante s'efforçait de dominer le bruit. Dès qu'une légère accalmie se produisit, il saisit l'occasion et dit d'une voix tonnante :

– Citoyens et citoyennes, vous tous, patriotes, laissez-moi vous répéter la question que le président vous posait il y a un instant : Allez-vous permettre qu'on vous dupe, qu'on vous trompe ? Vous laisserez-vous mener comme des moutons là où des traîtres veulent vous conduire ?

Un murmure s'éleva de l'assistance, des gens haussèrent les épaules, quelqu'un cria :

– À la lanterne, les traîtres !

Pointant un doigt accusateur dans la direction de Chauvelin, Pochart reprit le sinistre cri.

– À la lanterne, les traîtres ! voilà ce que je dis moi-même, rugit-il de toute la force de ses vigoureux poumons. Oui, à la lanterne, tous les traîtres qui essayent de vous jeter de la poudre aux yeux ! Cet homme veut soustraire l'accusée à la justice, c'est visible. Ne vous laissez pas égarer par lui. Demandez-lui d'où vient qu'il dépense aujourd'hui des trésors d'éloquence en faveur de l'accusée alors qu'hier et avant-hier il a condamné tous

les prévenus qui ont comparu devant ce Tribunal sans aucune indulgence.

Un sourd murmure accueillit ces derniers mots. L'éloquence de Pochart n'était pas parvenue à retourner la foule, mais elle l'avait amenée à considérer le président avec une certaine suspicion.

– C'est vrai, cria une femme. Le président n'a montré hier aucune pitié envers les accusés.

– C'est mon devoir, répliqua Chauvelin d'une voix ferme, de punir les coupables aussi bien que de protéger les innocents.

Mais Pochart était de nouveau debout criant, gesticulant et frappant du poing sur la table.

– Citoyens, reprit-il une fois de plus, nous ne devons pas nous laisser abuser par des hommes qui ruinent notre pays en favorisant les traîtres. Regardez l'accusée ; regardez cette aristocrate avec son fichu plissé et ses airs de sainte nitouche qui, en dépit des dénégations des gens intéressés, ose aller en pleine nuit retrouver son amoureux pour comploter avec lui contre la sûreté de la République. Car on l'a vue. Vous avez entendu le témoin, une humble fille du peuple, victime de la tyrannie des aristocrates, et elle vous a dit la vérité. Elle a vu l'accusée et son amoureux chuchotant et s'embrassant dans l'obscurité. Je vous le demande un peu, citoyennes, est-ce qu'une Française respectable donne des rendez-vous la nuit à son amoureux ? N'est-ce pas plutôt la débauchée, prête à toutes les trahisons, qui fuit la lumière du jour et recherche l'obscurité pour ourdir de criminels complots contre la sûreté de l'État ? Voyez le témoin : humblement, simplement, sans détour, elle a dit la vérité.

– Elle a menti comme tu le sais fort bien, citoyen Pochart, interrompit Chauvelin avec force. Menteuse, faussaire et vo-

leuse, je déclare sa mise en accusation et ordonne qu'elle soit jugée pour ces crimes envers la Nation. Regardez-la tous, citoyens et citoyennes, poursuivit-il en pointant un doigt accusateur dans la direction de la malheureuse Adèle dont l'étroit visage était devenu livide, et qui tapie, et comme recroquevillée sur elle-même à l'extrémité du banc des témoins, essuyait d'une main tremblante la sueur d'angoisse qui mouillait son front. Regardez-la, et maintenant, regardez l'accusée. Celle-ci est calme, parce qu'elle est innocente, tandis que l'autre tremble, parce qu'elle voit sa perfidie exposée au grand jour. Considérez ces deux femmes, citoyens et citoyennes, et décidez vous-mêmes laquelle est sans tache et laquelle est coupable de trahison.

Chauvelin s'essuya le front. Il venait de fournir un immense effort et se sentait brisé ; mais il savait qu'il avait gagné la partie. Il avait conquis la foule qui manifestait son approbation par des acclamations frénétiques. *Le Moniteur* affirme qu'à cet instant, un verdict d'acquittement aurait été applaudi par toute l'assistance.

Le souci du sort de Fleurette n'avait rien à voir avec cet enthousiasme. Fleurette n'était pour les assistants que le pivot autour duquel se déroulait un drame passionnant. Mais Chauvelin, lui, le père plaidant désespérément pour sauver la vie de son enfant, avait gagné toute leur sympathie. S'il avait pu à l'instant même mettre aux voix l'acquittement, il est certain, comme le dit le *Moniteur,* que celui-ci aurait été voté d'enthousiasme.

Tout aurait donc été pour le mieux sans l'intervention d'un des assistants, espèce de géant à l'aspect patibulaire, qui était debout, dans le fond de la salle, le dos appuyé au mur. Misérablement vêtu, un bonnet de laine rouge couvrant sa chevelure embroussaillée dont de longues mèches tombaient de chaque côté d'un visage incroyablement sale et barbouillé, il tenait à la main une énorme carotte qu'il rongeait à la façon d'un animal

avec un grand bruit de mâchoires. C'était un de ceux qui avaient applaudi le plus bruyamment la péroraison du président.

– Vas-y, président, hurlait-il. À la lanterne les imbéciles et les traîtres ! Où est-elle cette fille de rien ? Qu'elle se lève ! Nous voulons la voir, n'est-ce pas, citoyens ?

– Oui, oui ! Nous voulons la voir. Lève-toi donc, Adèle, née de père inconnu. Lève-toi qu'on te regarde !

Les femmes, comme de juste, étaient les plus enragées à interpeller la malheureuse. Elles voulaient voir Adèle au visage étroit de souris, Adèle aux mains tremblantes et aux épaules rentrées. Elles auraient souhaité voir Adèle se tortiller comme un ver qu'on pique avec une épingle. Quant à Fleurette, elles l'avaient pour ainsi dire oubliée.

Comme les clameurs redoublaient, deux gendarmes allèrent sur un ordre du président quérir Adèle à la barre des témoins pour la traîner, ou plutôt la porter jusqu'au banc des accusés. La foule, satisfaite de voir ses désirs obéis, mit une sourdine à son délire, et dans le calme momentané qui suivit on put entendre les cris perçants d'Adèle.

– Pitié ! pitié ! criait-elle en luttant désespérément pour échapper aux mains des gendarmes qui la maintenaient sans douceur. Je suis innocente. Je n'ai dit que la vérité…

Une explosion de rires ironiques salua cette déclaration. Les femmes, les mains sur les genoux, s'esclaffaient. Elles trouvaient qu'Adèle était vraiment comique à voir avec son bonnet de travers, ses cheveux en désordre, son regard affolé et sa bouche ouverte d'où sortaient des cris que personne n'entendait.

Le président ne faisait aucun effort pour réprimer le désordre. Plus fort serait le sentiment de haine manifesté envers

Adèle, et plus il aurait de chance, non seulement de faire accepter l'acquittement de Fleurette, mais aussi de maintenir la sympathie que lui témoignait maintenant le public jusqu'au moment où il pourrait enfin emmener sa fille hors d'Orange et la mettre à l'abri. Il s'efforça de rencontrer le regard de son enfant bien-aimée. Mais Fleurette, immobile, avait les yeux fixés sur Adèle. La vue de cette fille effondrée semblait la fasciner, et elle ne cessait de la regarder tout en maniant nerveusement la pointe de son fichu de mousseline.

Dans ce vacarme orchestré surtout par le beau sexe, Pochart et Danou, ordinairement grands favoris des dames, cherchaient en vain, eux aussi, à faire entendre leur voix. Autant essayer d'imposer silence à une tempête déchaînée ! Un spectateur doué d'une voix de stentor réussit cependant à dominer le tumulte.

– Hé ! la fille ! clama le grand gaillard qui se tenait en arrière, le dos appuyé au mur, tu voulais calomnier une innocente par tous tes mensonges ? Tiens, prends ça pour ta peine…

Et par-dessus les têtes, il lança à l'infortunée Adèle la carotte à moitié rongée qu'il tenait à la main.

Il la manqua de peu. Mais son geste avait enchanté la foule. Les assistants reprirent le cri : « Prends ça pour ta peine ! » et envoyèrent des projectiles variés dans la direction d'Adèle, laquelle s'était effondrée aux pieds de Fleurette qui continuait à la regarder avec une muette horreur.

Ce fut assurément le geste de cet individu déguenillé qui précipita la catastrophe en déchaînant la violence de la populace contre Adèle. La malheureuse était maintenant le but de toutes les injures et de toutes les menaces, et Fleurette, la voyant trembler, prit conscience de cette situation nouvelle. À l'indignation causée par le rôle perfide d'Adèle avait succédé la

surprise devant le revirement de la foule. Mais elle ne se rendit compte pleinement du danger couru par Adèle que lorsqu'elle entendit des phrases comme celles-ci : « Tu voulais assassiner une innocente avec tes mensonges ! » « À toi d'être jugée, à présent ! » « ... et condamnée ! » En même temps, sa mémoire lui retraçait les événements de Laragne. Chauvelin qui l'observait avidement devina ce qui se passait dans son esprit en voyant son regard quitter Adèle pour se porter rapidement sur lui-même, puis sur la multitude de figures rouges et grimaçantes qui l'entourait.

Ah ! si le tumulte pouvait durer encore ! Si seulement Fleurette pouvait perdre connaissance ! Chauvelin souhaita que le toit de l'édifice s'effondrât, ensevelissant l'ignoble foule, Fleurette et lui-même sous ses ruines avant qu'elle prononçât les mots qu'il devinait sur ses lèvres.

Mais aucune de ces choses n'arriva, et par cette perversité du sort qui est si fréquente, un apaisement soudain se produisit, et dans le silence, la voix de Fleurette se fit entendre claire comme de l'eau versée dans un vase de cristal.

– Adèle n'a pas menti, prononça-t-elle. Elle ne m'a pas calomniée. Il est exact que j'ai confié quelques objets de valeur à la garde de mon cher fiancé, François Colombe, et je ne doute pas qu'Adèle ne m'ait vue, comme elle le dit.

36

Face à face

Il faut une fois de plus se reporter à la chronique déjà citée du *Moniteur* du 26 Prairial où il est dit que c'est l'intervention d'un assistant qui détermina la soudaine volte-face de l'auditoire. *Un individu de taille gigantesque fut le premier à lancer une fausse accusation de trahison contre le président du Tribunal, et un tumulte indescriptible s'ensuivit.*

Le journal dit *une fausse accusation,* remarquez-le bien. Cependant, en ce 16 juin 1794, le représentant Armand Chauvelin, député à la Convention, membre de plusieurs Comités et confident de Robespierre, fut en grand danger, nous le savons, d'être traîné hors de l'hôtel de ville et pendu haut et court au réverbère le plus proche. L'individu gigantesque dont parle le *Moniteur* n'avait pas plus tôt entendu les paroles de Fleurette qu'il se frayait un chemin jusqu'au premier rang du public en jouant de ses coudes puissants, et de là lançait l'une après l'autre au président les insultes que le journal qualifie de fausses accusations. « Traître ! menteur ! parjure ! » hurlait-il, se retournant ensuite vers la foule pour clamer : « Dites-moi, citoyens, avez-vous jamais été témoins d'une pareille infamie ? »

Le *Moniteur* note que le tumulte fut *indescriptible.* En vérité il eût été plus facile en cet instant de contenir un torrent furieux avec les deux mains que de refréner le désordre qui régnait dans la salle. Fleurette, dans tout cela, était oubliée aussi bien qu'Adèle et Godet. Tous les yeux étaient fixés sur le président, tous les poings menaçants tendus dans sa direction ;

c'était à lui qu'étaient lancées les apostrophes et les épithètes injurieuses.

Rares étaient les assistants restés en possession de leur sang-froid – une douzaine à peine qui regardaient au lieu de vociférer. Ce qu'ils purent observer alors les surprit et les intrigua au plus haut point. Leurs yeux, comme ceux de toute l'assistance, étaient fixés sur le président Chauvelin. Celui-ci, assis à sa place, avait l'air d'un personnage sculpté dans la pierre dont son visage avait pris la teinte grise. Ses yeux étaient éteints, comme décolorés, ses lèvres entrouvertes, ses narines dilatées, et il semblait respirer avec peine. Lorsque l'espèce de géant, agitant ses grands bras et hurlant au point de se casser la voix, eut amené la foule à un état de véritable frénésie, il s'avança dans l'espace libre du Tribunal, devant le banc des juges, face au président.

Les trois juges l'observaient depuis son entrée en scène, Pochart et Danou d'un air de joie non dissimulée maintenant que le vent avait tourné en leur faveur, et le président Chauvelin avec le regard terne de ses yeux décolorés. Quand l'homme fut tout proche, Chauvelin demeura immobile, mais ses yeux eurent soudain le regard de la bête traquée en face de l'ennemi qui la menace, et il sembla prêt à défaillir. Puis sa main se tendit vers l'énergumène, et un mot, un seul, s'échappa de ses lèvres :

– Vous !

Les spectateurs de la scène n'entendirent pas ce mot murmuré dans un souffle. Ils ne comprirent pas davantage ce qui se passa ensuite lorsqu'ils virent l'individu en guenilles rejeter la tête en arrière avec un petit rire singulier et d'une sonorité plutôt agréable.

– En personne, répondit-il, et tout à votre service, mon cher monsieur Chauvelin.

Dans le brouhaha général ce bref colloque était passé inaperçu, sauf des rares observateurs à l'esprit lucide, et ceux-ci n'avaient pu distinguer les paroles rapides prononcées à voix basse.

Mais déjà le grand diable, éclatant d'un rire enroué et fort peu plaisant cette fois, avait tiré de sa poche une autre carotte et la lançait à la tête du président ; après quoi il se tourna vers la foule en dressant ses bras au-dessus de sa tête.

– Qu'attendons-nous donc, citoyens ? clama-t-il de sa voix de stentor. À la lanterne, le traître et sa progéniture ! La guillotine est toute prête sur la place. Le bourreau est à son poste. Qu'attendons-nous donc ?

Aucune autre proposition n'aurait pu plaire davantage à la racaille qui se pressait autour de lui.

– Qui veut une bonne place pour le spectacle ? cria un homme dans les derniers rangs du public.

– Moi ! cria une femme.

– Moi ! Moi ! hurlèrent des voix d'un bout à l'autre de l'assistance.

Ce fut alors une bousculade générale. Une partie des assistants dégringolèrent des gradins pour se ruer vers les portes. Au fracas des sabots se mêlaient le cliquetis des baïonnettes et les admonestations que lançait le capitaine commandant la garde dans un vain effort pour rétablir l'ordre. Mais ses hommes étaient trop peu nombreux pour contenir la foule.

Pendant ce temps-là, le promoteur du désordre s'était avancé jusqu'à la barre des accusés où Fleurette, défaillante,

semblable à un lys malmené par la tempête, était sur le point de perdre connaissance.

– Sus aux traîtres ! clamait l'homme.

Et sa voix tonnante parvenait à dominer le tumulte général.

Arrachant de son banc Fleurette évanouie, il la jeta sur son épaule comme un sac de chiffons, puis en deux enjambées il se retrouva devant le banc des juges, et là, se tourna de nouveau vers la foule.

– Choisissez vos places pour le spectacle, citoyens, cria-t-il, et moi, je vous amènerai les acteurs !

Dominant le public de sa haute taille, le visage noirci, les vêtements en désordre, portant sur ses épaules massives le corps inanimé de Fleurette, il avait un aspect véritablement fantastique. On eût dit un monstre, un Titan, un être fabuleux, la personnification de toutes les haines, de toutes les fureurs qui agitaient l'auditoire.

– Allez prendre vos places pour le spectacle ! continuait-il à clamer. J'ai déjà un des acteurs. Qui se charge de l'autre ?

Trois hommes se trouvaient tout contre le Tribunal où Chauvelin, l'air hagard, semblait n'avoir plus conscience d'autre chose que de l'horreur de sa situation. Répondant à cette demande, ils escaladèrent le bureau et se saisirent du président sans qu'il leur opposât de résistance. L'un d'eux lui jeta un sac sur la tête, et tous trois le hissèrent sur leurs épaules, ainsi accoutré, pendant que la salle entière trépignait de joie.

– Hâtez-vous d'aller choisir vos places au-dehors pour ne pas manquer le spectacle ! hurla encore une fois le Titan. Nous vous amenons à l'instant les acteurs !

Aussitôt les gens se ruèrent pêle-mêle vers la sortie, passèrent tant bien que mal la porte trop étroite pour une telle cohue, et débouchèrent sur la place de la République inondée de soleil. La guillotine était déjà dressée, toute prête pour son office de l'après-midi. Mais, comme l'avait dit le géant déguenillé, pourquoi attendre ? pourquoi surseoir à l'exécution de cet hypocrite, de ce traître qui s'était efforcé de sauver sa fille et lui-même en calomniant deux bons patriotes ? À propos, où étaient-ils donc, ces deux patriotes, Adèle, née de père inconnu, et le lieutenant aux airs de matamore ? Bah ! on les avait oubliés… Sans doute étaient-ils perdus dans la foule. Qu'importe ? Il serait temps de les acclamer quand les traîtres, les calomniateurs auraient reçu leur châtiment. Pour l'instant, la chose principale était de s'assurer une bonne place pour assister à ce spectacle sans précédent : le président du Tribunal montant lui-même les degrés de la guillotine. C'est à quoi tout le monde s'employait en se poussant et en se bousculant sans vergogne. Les maisons qui donnaient sur la place furent bientôt envahies par la foule et les fenêtres et les balcons garnis de spectateurs. Quelques hommes et jeunes gens grimpèrent même sur les toits. Il y eut, comme de juste, quelques gens malmenés dans la bousculade, mais personne n'y prit garde. Le temps, par bonheur, était splendide, et le soleil brillait gaiement sur cette scène animée qui faisait plutôt penser à l'attente du passage d'une cavalcade ou d'une procession.

Petit à petit la foule s'était calmée. Des gens sortaient encore de l'hôtel de ville, mais par groupes de moins en moins nombreux. Parmi ces derniers se trouvaient quelques citoyens d'Orange connus pour leur civisme éprouvé, tels que Tartine, le boucher de la rue Pavée, l'aubergiste du Lion Rouge, et le mercier qui tenait boutique à l'enseigne des *Ciseaux d'Or*. Les juges Pochart et Danou étaient avec eux, et tous s'entretenaient avec animation en descendant les marches du perron de l'hôtel de ville. Des femmes s'étaient postées au bas du perron.

– Va-t-on bientôt amener les traîtres ? demandèrent-elles.

– Tout de suite, répondit le boucher. Le brave patriote Rémi, le balayeur de la prison Caristie et quelques-uns de ses camarades s'en sont chargés. Aussitôt que le bourreau sera prêt, je dois en donner le signal en tirant un coup de pistolet.

Il montra aux femmes le pistolet que Rémi lui-même lui avait confié.

– Le bourreau est prêt maintenant, dirent les femmes d'une seule voix.

Pochart, Danou et leurs compagnons traversèrent la place et s'arrêtèrent au pied de l'échafaud. Pochart dit quelques mots au bourreau. Tous les regards étaient tournés vers eux. Soudain, le citoyen Tartine leva le bras et tira un coup de pistolet en l'air. Surprises, des femmes se mirent à crier, d'autres faillirent s'évanouir, mais bientôt le bruit se répandit que ce coup de pistolet était le signal convenu pour avertir que tout était prêt et qu'il était temps d'amener les condamnés. Aussitôt le calme se fit. La foule retenait son souffle, et des centaines d'yeux fixaient maintenant le portail de l'hôtel de ville ouvert à deux battants, guettant l'apparition grandiose de Rémi le balayeur et de ses camarades amenant les traîtres sur leurs épaules.

Sur la plate-forme, le bourreau donnait un dernier coup d'œil à sa machine. Les soldats étaient au port d'armes.

La foule attendait.

37

Déception des patriotes

Le Moniteur résume en quelques mots ce qui se passa ensuite : *La foule attendit longtemps avec patience,* dit-il simplement, *mais personne ne vint.*

Le portail de l'hôtel de ville, qui aurait dû servir de cadre à l'entrée des acteurs pour le dernier acte du drame, ne montrait toujours qu'une ouverture béante et sombre. *La foule attendait,* dit le *Moniteur, avec patience.* En réalité elle attendit patiemment pendant dix minutes, puis d'une façon agitée pendant vingt autres minutes. Mais ceux qu'on attendait ne vinrent point. Au bout d'un moment on vit les citoyens Pochart et Danou, ainsi que le boucher Tartine et deux ou trois autres traverser de nouveau la place, escalader les marches du perron de l'hôtel de ville et disparaître à l'intérieur de l'édifice.

Et la foule continuait à attendre, exactement comme elle l'aurait fait au théâtre quand l'entracte est trop long. Certains attendaient gaiement, d'autres avec impatience, d'autres enfin en frappant des pieds et en scandant le cri : « La lanterne, la lanterne ! »

La première chose qui se produisit fut le bruit sourd des battants de la grand-porte de l'hôtel de ville qu'on refermait de l'intérieur. Alors la foule comprit qu'elle allait être frustrée du spectacle promis. Il y eut des murmures et même des cris de protestation. Mais, somme toute, les spectateurs prirent leur déception avec un calme aussi extraordinaire qu'inattendu. Ils restèrent encore un bon moment sur la place après que la porte

de l'hôtel de ville se fut refermée, pensant qu'on préparait peut-être quelque chose d'autre pour leur divertissement, mais comme le temps passait sans rien amener de nouveau, la plupart s'avisèrent qu'ils feraient mieux de rentrer chez eux. La séance du Tribunal avait duré très longtemps ; c'était l'heure du dîner, les enfants avaient faim, et, si maigre que fût le repas, il fallait le préparer. Ce qui s'était passé ce matin-là était étrange, fort étrange en vérité. Tandis qu'hommes et femmes regagnaient leurs logis, la vision de cet homme gigantesque dont le bras vigoureux encerclait l'accusée jetée sans connaissance sur son épaule repassait sans cesse dans leur esprit. Cet énergumène au visage noirci était-il vraiment un simple mortel ? Robespierre avait eu beau abolir le Bon Dieu pour le remplacer par l'*Être Suprême,* la croyance au Ciel et à l'enfer et les prières que ces hommes et ces femmes avaient apprises sur les genoux de leurs mères avaient laissé une empreinte dans ces esprits dévoyés. Que le géant aux yeux de braise eût disparu de la sorte avec les traîtres dont lui et ses acolytes s'étaient emparés, voilà qui terminait de façon appropriée la scène tumultueuse où il avait joué le rôle principal. Le gouvernement pouvait défendre qu'on crût à Dieu et au diable, au Ciel et à l'enfer ; mais tout de même, ceci semblait prouver que le diable existait. Il était noir, de stature anormale, avec de longs bras musclés, des épaules massives, une voix de tonnerre, et, preuve sans réplique, il avait escamoté des traîtres à la barbe des citoyens d'Orange pour les emporter sans nul doute avec lui dans l'enfer.

Rien n'aurait pu ôter cette idée de la tête de bien des gens. Et plus tard, quand fut enfin terminée cette terrible période révolutionnaire et que ces hommes et ces femmes eurent retrouvé leur bon sens, s'il leur arrivait d'évoquer les scènes dramatiques du Tribunal d'Orange, ils ne manquaient pas de raconter la façon étonnante dont le diable avait pénétré dans la salle où l'on jugeait une nommée Fleur Chauvelin, dite Armand, et avait disparu, emportant l'accusée.

Quelques-uns seulement étaient au courant des faits véritables, et encore, une large place était-elle laissée aux conjectures. Parmi ces gens était le citoyen Tartine, le boucher. Et voici ce qu'il dit en secret à ses amis quand ceux-ci le pressèrent de questions. Au moment où la foule s'était ruée hors de l'hôtel de ville, lui Tartine, les juges Pochart et Danou ainsi que trois ou quatre notabilités parmi lesquelles se trouvait Motus, le gardien-chef de la prison Caristie, s'étaient concertés un instant pour voir s'il ne serait pas préférable de faire sortir Chauvelin et sa fille en secret par l'arrière de l'édifice pour les envoyer dans l'une ou l'autre des prisons, à seule fin de les ramener le lendemain au Tribunal et de les y juger selon les formes. Mais étant donnée l'humeur présente de la populace, ils eurent peur que celle-ci ne prît mal ce changement de programme. « Le peuple réclame tout de suite une victime, deux victimes, peut-être davantage, avait dit Danou en hochant la tête. Il pourrait retourner sa colère contre nous. »

C'était parler sagement, et à peine était-il formulé que le projet fut abandonné. Motus s'était alors tourné vers le grand gaillard en lui disant :

– Tiens, Rémi, c'est toi ?

– Moi-même, citoyen, répondit le géant.

En réponse aux questions des autres, Motus avait expliqué que Rémi faisait partie du personnel de la prison Caristie, et qu'on n'avait eu qu'à se louer de ses services.

– Un gaillard d'une force sans pareille et un excellent sans-culotte, dit-il pour terminer son éloge.

– Eh bien ! vous autres, dit Pochart en s'adressant à Rémi et à ses acolytes, amenez maintenant vos prisonniers. Les gens attendent au-dehors.

– Donnez-lui le temps de s'installer, répliqua Rémi avec un rire enroué. Allez vous-mêmes préparer notre entrée.

– Vous ne vous attarderez pas ? insista Danou.

– Certes non, assura Rémi. Nous sommes aussi désireux que vous de mener rondement les choses. N'est-ce pas, les amis ? dit-il en se retournant vers ses camarades qui continuaient à maintenir entre eux le président du Tribunal.

C'est alors que Rémi avait tiré le pistolet de sa poche et l'avait tendu au boucher en lui demandant d'en tirer un coup lorsque le bourreau serait prêt.

– Nous sortirons aussitôt après de l'hôtel de ville. Nous avons du reste une autre surprise en réserve pour les spectateurs, avait-il ajouté avec un clin d'œil dans la direction de ses camarades. Une surprise dont vous n'avez certainement pas idée.

Tartine jurait ses grands dieux que ni lui, ni ses compagnons n'avaient été effleurés par le plus petit soupçon. Comment aurait-on pu suspecter quelqu'un à qui un personnage aussi important que le gardien-chef Motus venait de décerner un brevet de patriotisme ? Cependant, Pochart décida pour finir que les deux gendarmes qui montaient la garde au pied du Tribunal resteraient avec Rémi, ses compagnons et les prisonniers et, au moment voulu, les escorteraient jusque sur la place de l'hôtel de ville.

Après quoi, le groupe des juges et des notabilités sortit rejoindre les spectateurs au-dehors. Plus tard, en se remémorant les événements, tous s'accordèrent à dire qu'une quinzaine de minutes avaient dû s'écouler entre le moment où ils avaient quitté le Tribunal et celui où ils rentrèrent dans l'hôtel de ville et

trouvèrent la salle vide. Ils déclarèrent que même alors, ils demeurèrent à causer quelques minutes sans éprouver de méfiance, supposant que Rémi préparait la surprise annoncée, et que d'un moment à l'autre ils allaient voir reparaître le balayeur, ses camarades et les prisonniers. Tartine, cependant, s'était avisé le premier que cette affaire prolongée, et le silence qui régnait aux alentours n'étaient pas naturels. Il y avait derrière le banc des juges une petite porte qui donnait sur un corridor, des salles non livrées au public et un passage menant à une sortie située à l'arrière de l'hôtel de ville, sur une rue étroite. Tartine traversa la salle pour aller ouvrir cette porte. Elle était fermée et la clef n'était pas sur la serrure.

Tartine et les autres étaient encore si loin de soupçonner la vérité qu'ils tambourinèrent un moment sur la porte en appelant Rémi à cris répétés. Le silence seul leur répondit. La porte était en chêne et ne devait pas être facile à enfoncer, mais Tartine et Pochart étaient tous deux de solides gaillards. Leurs appels ne recevant pas de réponse, ils cherchèrent parmi la litière d'objets abandonnés pêle-mêle sur les gradins par les spectateurs, et trouvèrent une hache et une canne plombée. Ainsi armés, ils attaquèrent les panneaux de chêne tandis que Danou et les autres s'avisaient sagement de refermer le portail de l'hôtel de ville. Sous les violents coups de hache assenés par Tartine, la porte ne tarda pas à s'effondrer. Le boucher, Pochart et les autres, enjambant les débris, se trouvèrent dans un corridor obscur où ils s'engagèrent aussitôt et qui les mena à une autre porte.

Celle-là était fermée à clef comme la première, mais du bruit se faisait entendre de l'autre côté, et elle était secouée par intervalles comme si l'on cognait dessus de l'intérieur. Une fois encore la hache entra en action et la porte, en se brisant, laissa voir les deux gendarmes dûment ligotés et bâillonnés. L'un d'eux, en se roulant sur le sol, avait réussi à se rapprocher de la porte et à la marteler de coups de pied.

Le doute n'était plus possible : les juges et le public avaient été joués, ou par un imposteur impunément, ou par un traître qui s'était laissé acheter pour aider à l'évasion des prisonniers. Les mots « espions anglais » furent bientôt prononcés. Il était facile de reconnaître leur travail. C'était du moins l'opinion de quelques-uns, tandis que d'autres hochaient la tête d'un air de doute. Le représentant en mission Chauvelin était connu pour sa haine des Anglais et spécialement des membres de cette fameuse ligue du Mouron Rouge. Comment croire alors que ceux-ci auraient pris la peine et le risque de venir l'arracher aux mains de la justice ?

Après avoir délivré rapidement de leurs liens les deux gendarmes, tout le groupe s'élança dans le corridor qui, au dire des gendarmes, menait à la sortie sur une petite rue. Mais cette partie du bâtiment tenait du labyrinthe, les corridors étaient étroits et sombres, et il fallut un certain temps pour découvrir la porte cherchée. Quand enfin on y parvint, ce fut pour la trouver fermée à clef, comme les autres.

Force fut de recourir une fois encore à la hache. Mais toutes ces opérations avaient demandé vingt bonnes minutes, et lorsque la dernière porte ayant cédé, Pochart et ses compagnons purent enfin sortir, ils se trouvèrent dans une petite rue déserte et silencieuse. Imposteurs, traîtres ou espions anglais, Rémi le balayeur et ses compagnons avaient disparu avec leurs prisonniers, emportant le secret de cette incroyable aventure.

L'autre côté de la rue était bordé d'une rangée de maisons basses qui abritaient quelques-unes des plus pauvres familles de la ville. L'enquête faite maison par maison révéla peu de chose. Tous les habitants avaient passé la matinée à leur travail ou à la séance du Tribunal et n'étaient pas encore rentrés. Dans un des logements, toutefois, une femme malade raconta qu'elle avait vu de sa fenêtre quatre ou cinq hommes sortir du bâtiment d'en

face. L'un d'eux, dit-elle, était très grand et portait sur son épaule un paquet volumineux recouvert d'une toile. Les autres poussaient devant eux un homme de petite taille vêtu d'un habit bleu. Ils avaient pris le premier tournant à leur droite, et elle les avait perdus de vue. Elle ne s'était pas autrement inquiétée de cet incident.

– On voit des choses si étranges au jour d'aujourd'hui ! avait-elle conclu.

Pendant ce temps, la foule rassemblée de l'autre côté de l'hôtel de ville avait commencé à se disperser, et la plupart des gens rentraient gentiment chez eux.

Étant donné les hautes fonctions qu'ils exerçaient dans l'administration de la justice, Pochart et Danou estimaient que ce n'était pas à eux d'aller faire la chasse aux espions. C'était l'affaire des gendarmes. Aussi se séparèrent-ils de leurs compagnons en annonçant leur intention de convoquer immédiatement le chef de la police locale. Les autres, qui ne se souciaient guère non plus de courir après des espions si habiles, s'avisèrent que de la besogne pressée les attendait chez eux.

En ce qui concernait le citoyen Tartine, l'affaire ne présentait plus pour lui aucun intérêt, si ce n'est le plaisir de raconter à ses nombreux amis, avec des airs mystérieux, le rôle que lui-même avait joué dans cette étonnante aventure. Deux traîtres échappés à la justice, quelques espions anglais de plus dans un pays qui en était déjà infesté, il n'y avait pas de quoi se mettre la cervelle à l'envers…

Pochart et Danou, au contraire, attachaient à l'affaire une tout autre importance. Ils étaient dévorés du désir de savoir ce que les Anglais allaient faire de leur collègue. Ils nourrissaient l'espoir que le Mouron Rouge, quand il s'apercevrait que l'homme qu'il avait arraché à la guillotine était son pire ennemi,

ou bien s'empresserait de le rendre à la clémence et à la miséricorde de la justice, ou plus simplement encore l'assassinerait dans un coin perdu des alentours. Pochart et Danou eussent préféré la première hypothèse, plus satisfaisante pour leur amour-propre meurtri.

Par la suite, à l'inverse de Tartine, ils évitèrent de parler de cette singulière affaire et surtout du rôle de dupes qu'ils y avaient joué.

38

Réunion

Une immense lassitude avait retenu Fleurette dans un état de demi-inconscience, une sorte d'assoupissement sans rêves dont elle s'éveillait parfois, juste le temps d'ouvrir les yeux et de laisser ses paupières lourdes de sommeil retomber aussitôt. C'était la réaction d'un organisme jeune et sain après la terrible tension de cette affreuse journée.

Durant les brefs instants où elle se rendait compte de ce qui se passait autour d'elle, Fleurette se retrouvait blottie contre l'épaule de son père, et quand elle le regardait avec des yeux clignotants, elle voyait toujours le profil de son visage pâle et grave dont le regard était fixé en avant dans la profondeur sombre de la voiture qui les emportait tous deux dans la nuit. Elle l'appela une ou deux fois à voix basse, mais il ne se tourna pas pour la regarder et ne fit que lui caresser doucement la tête de sa main glacée.

Combien de temps cela dura-t-il, et que se passa-t-il durant son sommeil, Fleurette ne le sut jamais. Soudain elle sentit que la voiture roulait avec fracas sur des pavés, et des lumières apparurent à droite et à gauche dans l'obscurité. Fleurette s'assit toute droite, bien réveillée, cette fois.

– Où allons-nous, Pèpe chéri, le savez-vous ? demanda-t-elle.

– Non, je n'en sais rien, répondit son père d'une voix sourde. Je donnerais beaucoup pour le savoir !

Fleurette s’efforça de distinguer l’expression de son visage dans l’obscurité.

– Mais nous sommes hors de danger, n’est-ce pas, Pèpe chéri ? demanda-t-elle, reprise par la terreur qui lui avait fait perdre connaissance dans cette horrible salle du Tribunal.

– Je n’en sais rien, murmura-t-il de nouveau. Dieu le veuille !

Puis, rappelé à lui-même par une exclamation d’effroi de sa fille, il passa son bras autour d’elle et attira sa tête contre lui.

– Non, non, mon enfant, se hâta-t-il de dire, n’aie pas peur. Personne ne te fera de mal tant que je serai là pour te protéger.

À ce moment, la voiture s’arrêta. Aussitôt la portière s’ouvrit et une voix rude prononça :

– Veux-tu descendre, citoyenne ?

Apeurée, Fleurette s’accrocha à son père et ne bougea pas. Alors la même voix reprit :

– Si tu ne veux pas descendre de bon gré, je vais envoyer quelqu’un te chercher.

Fleurette enfouit son visage dans le manteau de son père dont les bras l’enserrèrent plus étroitement encore. Une minute s’écoula – moins peut-être – et alors… soudain, elle entendit une autre voix, douce et timide celle-là, qui disait :

– Mademoiselle Fleurette, mademoiselle Fleurette, je vous en prie, n’ayez pas peur… C’est moi, François !

Que se passait-il ? Rêvait-elle, ou était-elle morte de frayeur et arrivait-elle au paradis ? Ce qui est certain, c'est qu'elle sentit une main se poser timidement sur son épaule et que Pèpe relâcha son étreinte.

– Lève la lanterne, mon garçon, reprit la première voix, afin de lui faire voir qu'elle ne rêve pas.

La lumière d'une lanterne frappa les yeux de Fleurette. Elle tourna la tête et vit tout près d'elle le visage rouge d'émotion de François, ses yeux remplis d'inquiétude et de tendresse, ses lèvres qui lui avaient appris la douceur du premier baiser.

Lentement elle se dégagea des bras de son père. Lentement elle glissa dans les bras de François. Il l'emporta sans qu'elle sût où il la menait. Peu après elle était assise dans un fauteuil profond et confortable, et François, à ses genoux, fixait sur elle un regard extasié.

– Où sommes-nous, mon cher François ? demanda-t-elle.

– À Saint-Césaire, mademoiselle Fleurette, répondit-il.

– Où est-ce donc ?

– Juste au-delà de Nîmes que vous venez de traverser en voiture.

– Si loin de Laragne ? dit-elle avec un petit soupir de lassitude. J'avais tellement sommeil que je ne me suis rendu compte de rien ! je ne savais plus où j'en étais.

– À présent nous sommes tous les deux sous la protection des hommes les plus braves de l'univers, dit François d'un ton frémissant. Ils m'ont sauvé la vie. Ils viennent de sauver la vôtre, Fleurette.

Un frisson parcourut la jeune fille qui ferma les yeux pour échapper aux affreuses visions que ces mots venaient d'évoquer. Mais les bras de François l'entourèrent, et elle se blottit contre lui, tranquille et réconfortée.

Il lui fit alors le récit complet de sa délivrance et de celle du comte de Frontenac, depuis l'irruption des faux soldats dans la boutique de son père jusqu'au moment où ses courageux sauveteurs l'avaient quitté, le laissant seul dans la maisonnette abandonnée sur les bords de la Drôme. Là, voyant le croissant de la lune se lever au-dessus de la crête neigeuse de la Lance, il l'avait saluée neuf fois en formant le vœu ardent de revoir bientôt sa fiancée.

Il avait ensuite vécu dans la solitude des journées d'attente inquiète, espérant chaque matin recevoir le message promis. Incapable de manger, incapable de dormir, il passait des heures à regarder le clair de lune en se disant que sa lumière argentée éclairait peut-être la fenêtre derrière laquelle sa Fleurette aimée veillait et priait, elle aussi. Et voilà que trois jours auparavant il avait trouvé à l'endroit convenu le message tant souhaité : une lettre posée sous une grosse pierre pour que le vent ne pût l'enlever. Comment était-elle arrivée là, François n'en avait pas idée. Cette lettre, qui venait du chef de la vaillante ligue, lui ordonnait d'aller à Crest, chez le citoyen Marcors, le messager, à qui il pourrait louer un cheval, puis de se rendre d'un trait à Saint-Césaire, près de Nîmes. Il ne devait s'arrêter dans aucune auberge, même la nuit, mais emporter de Crest de quoi se nourrir lui et son cheval, et dormir à l'abri des arbres ou des haies. La lettre lui donnait des indications lui permettant de trouver rue Basse, à Saint-Césaire, la maison vide où il devait attendre les événements. Assurément deux jours ne se passeraient point avant qu'il eût la joie de serrer sur son cœur sa Fleurette bien-aimée. Arrivé le matin même, il n'avait pas trouvé la maison vide. Deux amis – deux de ces héros – étaient là pour le recevoir

et lui souhaiter la bienvenue. Ah ! est-ce que mademoiselle Fleurette ne trouvait pas que ces Anglais étaient des hommes étonnants ? Quant à leur chef, qui se faisait appeler *le Mouron Rouge,* il n'y avait pas de mot qui pût exprimer l'admiration sans bornes que François ressentait pour lui.

François aurait bien désiré savoir ce que Fleurette pensait elle-même de ces étonnantes aventures, mais comment aurait-elle pu le lui dire alors que chaque fois qu'elle levait vers lui ses yeux bleus, il s'interrompait, même aux endroits les plus pathétiques de son récit, pour lui dire d'une voix vibrante d'émotion :

– Fleurette, oh ! ma Fleurette chérie, comme je t'aime !

39

Épilogue

Après avoir vu Fleurette emportée par son fiancé, Chauvelin demeura assis dans la voiture sombre, le regard perdu, les mains serrées entre ses genoux. Un tel désarroi régnait dans son esprit qu'il avait à peine conscience de ce qui se passait autour de lui. Il ne voyait rien, n'entendait rien. Il n'éprouvait qu'un sentiment : la joie de savoir que Fleurette était sauvée. Ce fut seulement quelques minutes plus tard qu'un rire aimable le ramena à la réalité et qu'il se rendit compte que quelqu'un était assis près de lui sur la banquette.

– Vous voyez, mon cher monsieur Chambertin, lui dit soudain à l'oreille la voix qu'il redoutait le plus d'entendre, je ne voulais pas renoncer au plaisir de vous dire adieu.

Chauvelin se tourna à moitié vers son ennemi, l'homme qu'il avait poursuivi sans trêve de sa haine. Dans la pénombre il voyait tout juste la silhouette massive d'un homme dont la tête au port noble se dressait très droite au-dessus du manteau à collets.

Est-ce que l'héroïsme et le désintéressement que personnifiait cet homme firent vibrer la corde de la honte dans le cœur du révolutionnaire endurci ? Qui pourrait l'assurer ? Ce qui est certain, c'est que Chauvelin demeura grave, silencieux, le regard perdu dans l'ombre. Mais au bout de quelques secondes, ses lèvres murmurèrent machinalement le nom qui remplissait son esprit :

– Et Fleurette ?

– Elle est en sécurité, dit lentement Blakeney. Demain, au point du jour, elle et son fiancé s'embarqueront pour l'Angleterre. Elle sera là sous la protection de la plus noble femme du monde, Lady Blakeney, qui se vengera de tout le mal que vous lui avez fait en comblant votre fille des trésors de sa bonté.

– Ainsi, Fleurette sera heureuse, murmura involontairement Chauvelin.

– Heureuse, oui. Elle oubliera vite.

– Alors je suis prêt, Sir Percy.

– Prêt à quoi ?

– Ma vie vous appartient. Mes ennemis m'attendent à Orange. Vous n'avez qu'à m'y renvoyer, et votre vengeance sera complète.

Le silence régna quelques secondes dans la vieille chaise de poste, rompu seulement par la respiration haletante de Chauvelin. Soudain un rire moqueur sonna.

– Parbleu, vous êtes impayable ! s'exclama gaiement Sir Percy. Vous devez me croire bien dépourvu d'élégance pour penser que cela m'amuserait de vous remettre entre les mains de vos sympathiques amis d'Orange.

– Cependant je suis à votre merci, Sir Percy.

– Comme moi-même et ma femme bien-aimée avons été à la vôtre une ou deux fois, n'est-ce pas ? Eh bien ! je prends ma revanche aujourd'hui. C'est tout.

– Votre revanche ! répéta Chauvelin, oui, vous en avez aujourd'hui le pouvoir. Je le reconnais. Ma vie est entre vos mains.

– Voyons, l'ami, riposta Sir Percy d'un ton léger, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de votre malheureuse personne ? Tout ce que je souhaite pour l'instant, c'est de rendre heureuse cette charmante Fleurette, en lui disant que vous êtes en sûreté. Après cela, vous pouvez aller au diable si le cœur vous en dit. C'est probablement ce que vous ferez.

– Ainsi, fit Chauvelin interdit, vous me laissez la vie sauve, alors que…

– Je vais vous renvoyer à Nîmes. Ce que vous ferez après m'importe peu. Vous vous êtes efforcé tant de fois de me faire du mal, vous me détestez si cordialement, vous.

Blakeney s'interrompit, les lèvres serrées, la main crispée sur son genou.

– Vous dites vrai, Sir Percy ! murmura Chauvelin entre ses dents. Dieu sait à quel point je vous hais, même après ce qui vient de se passer. Vous avez le pouvoir de vous venger. Pourquoi diable n'en usez-vous pas ?

Là-dessus Sir Percy renversa la tête en arrière, et son rire joyeux réveilla les échos de la petite ville endormie.

– Eh ! l'ami, dit-il, vous êtes étonnant ! Vous ne voyez donc pas que c'est ma façon à moi de me venger ?

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Décembre 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Vincent, Jean-ClaudeM et Jocelyne.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.